

# L'INSSOUMISSE

n.2

GENEVE, NOVEMBRE 75

Groupe "salaire contre le travail ménager"

SCOB-15M8

## SALAIRE pour le travail ménager une arme pour qui ?

70 femmes se font licencier d'une usine d'horlogerie dans le Jura

Une vingtaine de femmes occupent pendant un mois une usine qui menace de fermer à St-Julien

Des femmes de LIP s'organisent en tant que femmes

Des femmes qui travaillent en usine à Genève

Nous sommes allées discuter avec elles.

Nous avons parlé des licenciements, du travail, de la lutte.

Nous avons parlé de leur famille, du ménage, des enfants.

Nous avons discuté notre conception de la lutte des femmes, de cette perspective qui met la MAISON — le travail que nous faisons gratuitement — au centre de notre politique, qui prend nos cuisines comme point de départ de notre politique.

Nous avons parlé de la lutte pour le salaire pour le travail ménager.

### LA LUTTE POUR LE SALAIRE

Pour nous, la lutte pour le salaire pour le travail ménager n'est pas une façon d'adoucir le sort de celles qui ne sont "que" ménagères, une manière de faire accepter aux femmes leur rôle "naturel". Pour nous, *LE SALAIRE EST UNE ARME* pour toutes les femmes qui font un ou deux ou plusieurs travaux. C'est une arme pour conquérir davantage de pouvoir sur notre vie, sur les conditions dans lesquelles nous vivons. Un salaire n'est pas la "juste rétribution d'un travail", nous ne querandons pas la reconnaissance de notre travail effectué. Nous savons qu'un salaire exprime toujours le rapport de force entre le travailleur et celui qui utilise sa force de travail. Notre non-pouvoir social et politique et le fait que nous travaillions gratuitement ne sont qu'une et même chose. Exiger un salaire pour le travail que nous faisons actuellement sans être payées, c'est imposer concrètement, matériellement (et non pas moralement) notre pouvoir. Un salaire n'est pas une chose qu'on nous donne, c'est un rapport de force que nous femmes, réussissons à engager face à l'Etat, face aux patrons. Il n'y a que nous qui pouvons le faire !

Il ne suffit pas de rêver d'une nouvelle morale, de la disparition des rôles — le mari au boulot, la femme au ménage (et peut-être aussi au boulot, mais en tout cas au ménage) —, du partage des tâches ménagères. Il ne suffit pas d'attendre que chaque femme se retrouve isolée face à son mari ou ami et qu'elle réussisse à lui imposer ce partage "en privé". Bien sûr, nous ne nions pas l'importance de cette lutte (de chacune d'entre nous) — nous sommes bien obligées de la faire. Mais nous ne pouvons pas compter sur le fait que nous sommes toutes des héroïnes. Il y a celles qui arrivent à s'imposer et toutes les autres, il y a les bons jours et les mauvais où on ne se sent pas la force de lutter ; il y a les maris qui sont prêts à se remettre en question, ce n'est pas le cas de tous. Nous ne pouvons nous permettre de nous fier qu'à ces luttes individuelles. Nous sommes obligées de nous attaquer — toutes les femmes ensemble — à la base de notre exploitation, là où il y a vraiment le noeud, à notre situation matérielle concrète. Nous femmes ne pouvons que par moments échapper à notre condition de ménagères. Nous nous retrouvons toujours confrontées à cette situation de départ. *NOUS NE POUVONS LA FUIR. NOUS DEVONS LA DETRUIRE.*

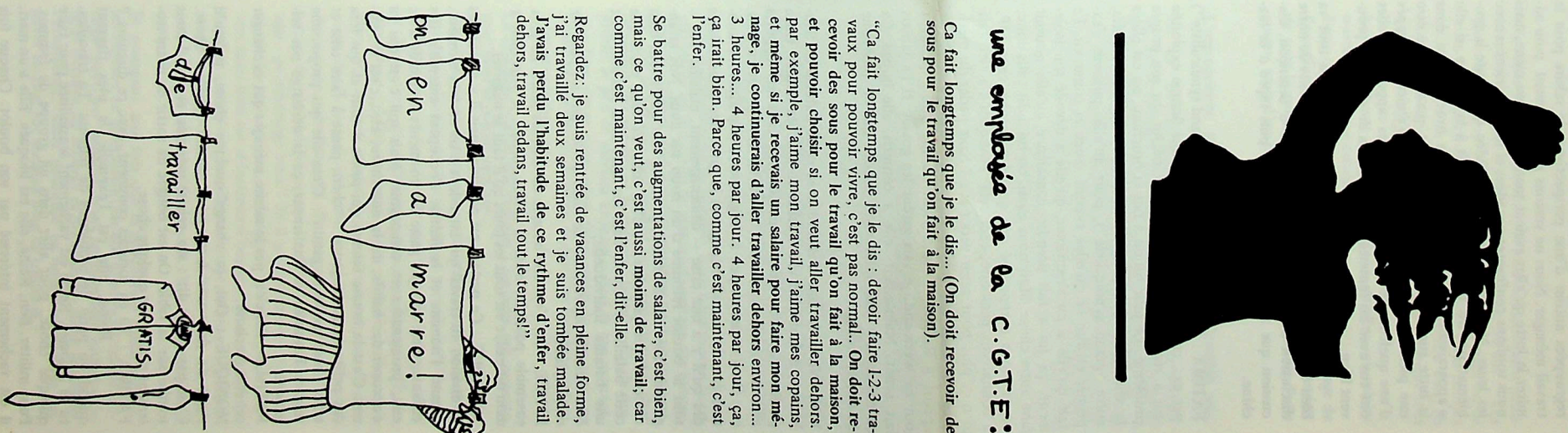
On nous a toujours parlé de vocation de "nature" pour cacher le fait que le ménage, les soins aux enfants et au mari sont du *TRAVAIL*. La meilleure attaque contre notre condition de ménagère, la meilleure attaque contre cette image "naturelle" de nous, c'est de demander un salaire pour ce travail. C'est le seul moyen qui nous permettra de détruire notre condition.

### CE QUE NOUS VOULONS

Pendant une année, nous nous sommes retrouvées dans le "groupe salaire" du MLF. Nous avons tourné passablement en rond à discuter entre nous la perspective du salaire pour le travail ménager. Maintenant nous voulons nous confronter à un maximum de femmes. Nous sommes convaincues que cette perspective est une arme importante pour toutes les femmes — arme, qui pour être efficace, doit sortir, être discutée partout, être adaptée aux besoins de toutes les femmes, être utilisée et intégrée partout.

Nous avons quelque chose à affirmer. Mais nous cherchons aussi à le confronter aux femmes qui se trouvent dans d'autres situations, qui ne sont pas "ces intellectuelles du MLF" comme diraient les femmes de LIP, des femmes intégrées dans d'autres réseaux sociaux que nous.

Nous femmes, nous connaissons bien notre réalité concrète de tous les jours, notre exploitation en tant que ménagère "par nature", en tant que force de travail gratuite, toujours disponible. Et ça fait longtemps que la lutte des femmes pour plus d'argent et plus de pouvoir a commencé, mais chaque femme s'est toujours débrouillée seule pour la faire, pour se défendre. Les femmes ne se sont pas encore souvent mises ensemble pour cette lutte. Notre conception de la lutte part de la nécessité de la lutte collective contre le travail ménager gratuit que toutes les femmes fournissent. Nous nous posons donc la question : *COMMENT NOUS FEMMES. ATTAQUONS-NOUS COLLECTIVEMENT NOTRE SITUATION ?* ces luttes, nous ne pouvons les imaginer seules dans notre coin. Elles doivent être imaginées et menées par toutes les femmes.

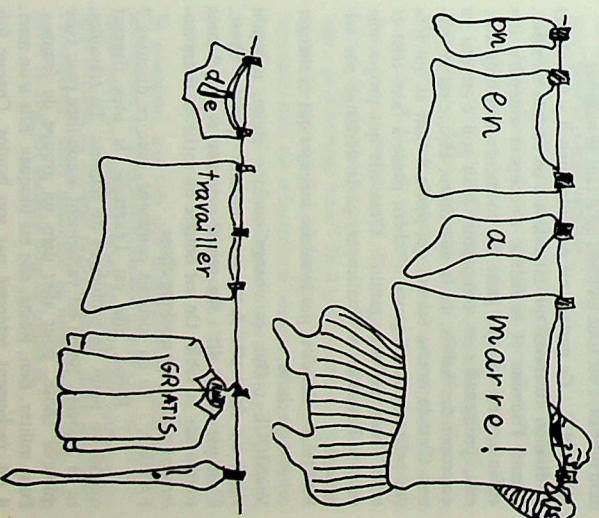


une employée de la C.G.T.E. :  
Ca fait longtemps que je le dis... (On doit recevoir des sous pour le travail qu'on fait à la maison).

"Ca fait longtemps que je le dis : devoir faire 1-2-3 travaux pour pouvoir vivre, c'est pas normal. On doit recevoir des sous pour le travail qu'on fait à la maison, et pouvoir choisir si on veut aller travailler dehors. par exemple, j'aime mon travail, j'aime mes copains, et même si je recevais un salaire pour faire mon ménage, je continuerais d'aller travailler dehors environ... 3 heures... 4 heures par jour. 4 heures par jour, ça, ça irait bien. Parce que, comme c'est maintenant, c'est l'enfer."

Se battre pour des augmentations de salaire, c'est bien, mais ce qu'on veut, c'est aussi moins de travail, car comme c'est maintenant, c'est l'enfer, dit-elle.

Regardez, je suis rentrée de vacances en pleine forme, j'ai travaillé deux semaines et je suis tombée malade. J'avais perdu l'habitude de ce rythme d'enfer, travail dehors, travail dedans, travail tout le temps!"





# Femmes de la Ronson.

"On prend l'habitude de travailler moins !"

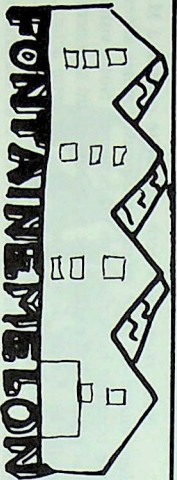
Nous avons lu sur le journal qu'il y avait un "mini-LIP" à St-Julien, c'est-à-dire que les ouvrières de la Ronson, menacées de licenciement, occupent leur usine. Nous sommes donc allées les voir. Notre réunion s'est tenue dans des conditions bien particulières : sur le bord d'un trottoir, en pleine circulation de 6h. le soir ! Tout ça parce qu'on était censées attendre la déléguée syndicale avant de commencer la discussion. Pour finir, on a discuté sans elle... et c'était d'rolement bien !

Bâtiment de deux étages situé un peu à l'extérieur de la ville, l'un pour le montage des brûleurs, l'autre pour la chaîne de remplissage des réservoirs avec du gaz, voilà comment se présente l'usine. 33 femmes et 2 hommes (1 chef et un magasinier). Parmi ces femmes, environ 1/4 sont étrangères. Celles qui ont des enfants s'arrangent avec la famille ou les placent à la journée (il y a une espèce de "bureau de placement pour les enfants"). Ajoutons que dans cette entreprise, on a travaillé au rendement - tant qu'il y avait du travail !

Cette usine fait partie d'une multinationale qui veut déplacer sa production ailleurs, là où les salaires sont plus bas. La multinationale cherche donc à fermer l'usine de St-Julien (en même temps, elle tente de rendre le personnel de sa filiale de Bellegarde).

Dès janvier 75, c'est le chômage partiel à l'usine de St-Julien. On travaille moins (30h. à la place de 45h.) mais on gagne moins aussi (le salaire ne correspond plus qu'à 40h. de travail). On perd donc, en fait, 5h. de salaire.

En mai, c'est l'annonce des licenciements. Une dizaine de femmes décident de partir, les autres décident d'occuper. Aucune d'entre elles n'est syndiquée. On leur dit alors qu'elles ne peuvent "pas entrer en pourparlers" sans être syndiquées, et elles s'inscrivent donc à la CGT. "Sans les syndicats, on n'aurait rien fait", telle est la première analyse qu'elles font de leur lutte...



Nous avons lu dans le journal que l'usine Ebauches SA à Fontainemelon dans le Jura licencie 70 femmes mariées. Comment les femmes de cette usine vivent-elles cette situation ? Nous sommes allées les leur demander.

C'est l'horraire libre - les femmes sortent les unes après les autres. Nous parlons avec quelques-unes à la sortie de leur boulot. Nous leur disons que le problème des licenciements des femmes nous intéresse et que nous écrivions un journal de femmes à ce sujet. Toutes les femmes auxquelles nous nous sommes adressées ont été d'accord de discuter avec nous.

Une "belle" usine.

Fontainemelon, un village dans le Jura, tiré en longueur, dominé par cette grande usine d'horlogerie des Ebauches SA. Une grande partie de l'usine est moderne, tout est propre. Des grandes baies vitrées s'ouvrent sur une magnifique campagne verdoyante. Tout semble ouvert - il n'y a pas de barrières empêchant l'entrée de personnes extérieures à l'usine. L'usine de la bonne conscience, à la mesure de la paix sociale, belle et qui tue. A travers les fenêtres : des salles immenses, des grandes machines. C'est le chômage partiel, peu de personnes travaillent. Puis cette femme dans une de ces salles, l'air fatigué, seule, un rien du tout devant son énorme machine et toujours le même geste automatique qu'elle n'a plus besoin de suivre du regard...

A chacun son taux d'heures de travail - et de chômage.

Il y a les 70 femmes mariées qui se sont faites licencier. Il y a tout le système des réductions d'horraire : C'est une échelle compliquée - à chacun son petit ou son grand morceau de réduction - à chacun une situation différen-

Pendant un mois, l'occupation se déroule ainsi : la journée, elles travaillent normalement ; le soir et les week-ends, deux femmes et un homme restent tout à tour dans l'usine. Personne d'extérieur n'a le droit d'y pénétrer, "vu que le stock se trouve dedans" ... Un comité de soutien vient leur rendre visite et leur porter à manger. Pour populariser leur occupation, pour se faire aider, elles ont tout fait : collecte, distribution de tracts, collage d'affiches, meetings, manifestation. Leur pire souvenir, c'est la collecte : "On aimerait mieux refaire une manif qu'une collecte ; en tout cas, plus jamais une collecte ! Leur meilleur souvenir, c'est la manif : "On bloquait tous les vacanciers qui passaient par là avec leurs caravanes et leurs jolies voitures ; on s'est bien mariées." Résultat de cette occupation : elles sont tranquilles jusqu'à fin octobre.

Toutes s'accordent à dire qu'on "prend vite l'habitude de moins travailler" et qu'elles auraient bien de la peine à recommencer le rendement. Le fait qu'il y ait moins de travail (chômage partiel) et qu'elles aient occupé l'usine, ça a détendu l'atmosphère (même trop, disent-elles !). "Avant, personne ne discutait. Maintenant, ça fume, ça discute". En tout cas, on s'habitue plus vite à "y aller molo" qu'à suivre les cadences.

Ce qui nous intéressait surtout, c'était de savoir si les occupantes avaient changé leur manière de faire à la maison aussi, et comment maris et enfants avaient vécu la chose. Est-ce qu'on peut tenir tête au patron, et, quand on rentre à la maison, être de nouveau l'esclave, "la ménagère" ? Sur cette question, elles nous ont dit peu de choses : "Ca a créé des problèmes, mais ils étaient bien obligés d'accepter". L'occupation ne les a pas beaucoup plus incitées à discuter de leurs problèmes familiaux, comme par exemple la garde des enfants : elles avaient déjà des solutions individuelles ou elles s'en sont trouvées.

Occuper l'usine dans une petite ville comme St-Julien, ça signifie aussi qu'après, tout le monde nous reconnaît, et que ça jase. Bien sûr, certains montrent de la sympathie aux occupantes. Mais il semble que c'est surtout l'hostilité qui les ait impressionnées.

Aux dernières nouvelles, il semble qu'à l'usine principale de Bellegarde (dont celle de St-Julien n'est qu'une succursale), la direction ait annoncé 153 licenciements. Mais le personnel a formé un comité de lutte pour réagir.

Quant à St-Julien...

Les hommes travaillent à 90 o/o, ainsi que les femmes célibataires. Les femmes mariées suisses travaillent à 50 o/o, les femmes mariées étrangères à 40 o/o.. Il y en a qui sont au chômage à 100 o/o, mais sans être licenciées on les reprendra. Et puis il y a toutes les exceptions : une femme de 50 ans nous dit qu'elle a pu travailler à 90 o/o et à 80 o/o depuis le mois de septembre. Ceci en acceptant de passer d'ouvrière de la production à un travail plus pénible de nettoyage...

"Les patrons ont vraiment tout fait pour arranger tout le monde"

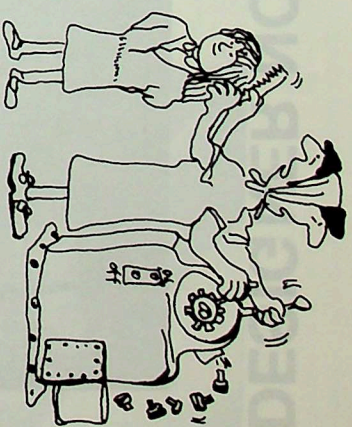
La crise, c'est quoi ?

"Maintenant c'est la crise et on ne peut rien y faire!" Les patrons ne reçoivent plus de commandes, il n'y a plus de travail, ils n'ont plus d'argent. "C'est partout comme ça", nous dit une italienne, "si ici ça ne va plus, je serais bien obligée de partir, je partirai au Canada, peut-être que c'est mieux là-bas...". Et aussi: "On n'a jamais pensé que ça pourrait tomber sur nous. Ca marchait bien pourtant! Peut-être que ça ira de nouveau mieux vers la fin de l'année?"

La crise c'est la fatalité qui tombe sur tout le monde - patrons et ouvriers. La crise touche les patrons et ainsi nous sommes touchées. La crise, c'est la catastrophe naturelle, jusqu'à ce que les patrons disent que ça va mieux.

Et si la crise était due à notre force et non à notre faiblesse, et si c'était au contraire, parce qu'on est devenu trop fort, qu'on a conquis trop de pouvoir? Et si la crise était la réponse des patrons à la force de la classe ouvrière, au salaire qu'elle a réussi à imposer, à son pouvoir d'achat?

Toutes les femmes soulignent que les patrons ont tout "bien arrangé". Chaque cas de travailleur est pris en considération individuellement. Ainsi les licenciements et les différents taux de réductions d'horraires sont décidés en fonction du salaire familial, en fonction du salaire du mari. Le patron, c'est celui qui subit la même crise et qui



s'organise le mieux possible, le plus humanement possible. Comme nous dit la femme suisse de 50 ans : "Les patrons profitent bien sûr de notre travail, mais on ne peut pas se plaindre. Je ne peux pas dire. Vous pensiez que j'allais vous raconter des histoires contre eux; eh bien, on ne peut pas se plaindre. Ils ont vraiment tout fait pour arranger tout le monde".

La crise comme attaque à la classe ouvrière, au salaire ouvrier - à la force ouvrière ?

Dans ce beau paysage, cette attaque prend le visage de l'excellente gestion d'une triste situation dans l'intérêt de tout le monde. Dans le jura, la crise n'a pas l'air d'une guerre, mais d'un parfait management...

L'arrangement parfait - et ce qui ne s'arrange pas.

En fait, ce beau système présente quand même des failles. On nous relate ces faits "c'est comme ça", sans en tirer la conclusion que ça ne marche pas si bien que ça.

- Ainsi une femme nous parle des jalousies entre ouvrières. Elle-même est enviée par d'autres femmes parce qu'elle peut faire plus d'heures. Alors les maris des femmes qui chôment plus qu'elle se vengent en lui "faisant des horreurs tellement affreuses que s'ils se faisaient attraper, ils seraient licenciés sur le champ".

- On tient bien compte du salaire familial, mais il y a aussi les exceptions : Ce sont les couples où les deux se font licencier - pour "mauvais comportement"...

- Nous apprenons aussi qu'à partir du mois d'avril les patrons n'ont plus pu assumer la crèche de l'usine dans son roulement normal. Ils ne pouvaient plus se permettre de préparer les repas de midi, ni payer le chauffage de la maison, ni le nombre personnel qui s'est occupé des 75 enfants. Maintenant il n'y a plus que 10 enfants qui y vont. Et les autres ? Chaque mère a dû se débrouiller de manière individuelle, chacune a dû trouver une place pour son gamin. Personne n'a pu nous dire combien de femmes ont été accueillies à s'auto-licencier pour s'occuper de ses enfants...

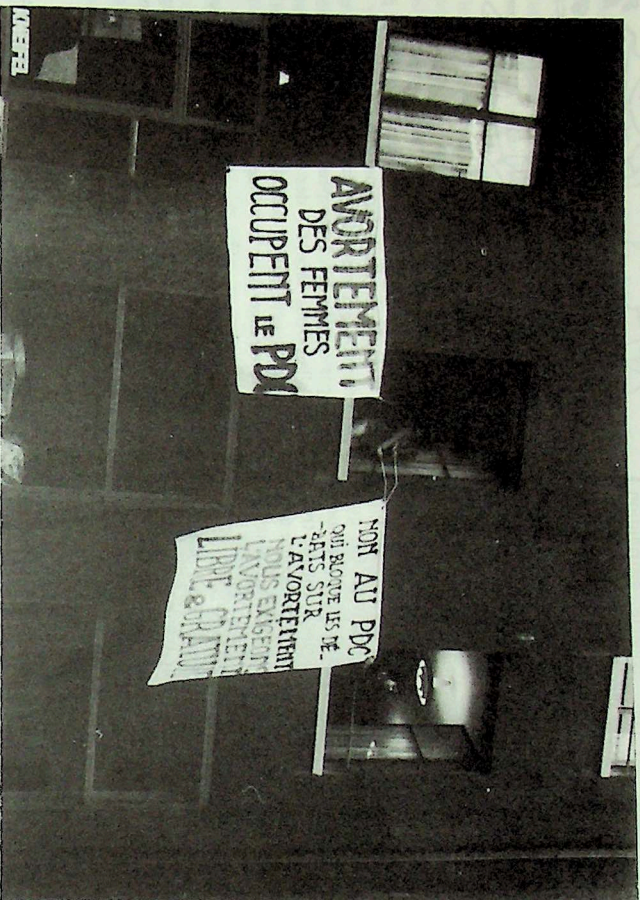
Non seulement nous les femmes, nous nous faisons licencier parmi les premières ou réduire davantage nos heures, mais ils utilisent aussi d'autres manières pour nous rappeler que le premier lieu auquel nous appartenons, c'est la maison, les enfants et le ménage. Il leur suffit de supprimer le peu de services sociaux collectifs qui existent, que l'on ouvre pour nous faire sortir de nos maisons quand ils ont besoin de nous, et que l'on ferme quand on veut nous y renvoyer.

Le chômage partiel des femmes : un jour par semaine payé pour le travail ménager...

Les femmes avec lesquelles nous avons parlé ne se sont pas trop plaintes de leur chômage partiel. Ce n'est pas seulement parce que c'est la crise et qu'il n'y a rien à faire. Mais parce que l'allocation chômage leur paie 90 o/o de temps qu'elles chôment. Ainsi elles ne perdent pas beaucoup de leur salaire (l'o/o du salaire pour un chômage de 10 o/o, 5 o/o pour un chômage de 50 o/o). Par contre, elles gagnent du temps pour elles. "Vous voyez, le vendredi je peux faire mon ménage, le repas, ça m'arrange bien." Et il y a les enfants "j'ai plus de temps pour les voir, comme ça". Si les femmes acceptent assez bien ces réductions d'horraires, c'est aussi parce qu'elles y gagnent - les allocations de chômage représentent un "salaire" pour le travail qu'elles font à la maison. Et c'est clair : "On prend l'habitude de bosser moins!"

Et pourquoi, une fois que la production aurait reprise, les femmes ne garderaient pas une journée de travail ménager payé par semaine. Nous sommes bien obligées de nous occuper du ménage et des enfants - sinon le monde s'écroulerait. Alors pourquoi ne nous ferions-nous pas payer un jour par semaine pour ce travail-là ?

# DESIGNER NOS ENNEMIS, PRENDRE LA PAROLE



## AVORTEMENT

Le 2 octobre dernier, à Berne, le Conseil National s'est à nouveau prononcé sur la question de l'avortement. Il s'est encore moqué des femmes et de leur problème en adoptant une solution de compromis.

Mais cette fois, devant l'impasse parlementaire, nous, femmes du MLF, avons décidé de nous charger nous-mêmes de leur faire savoir ce que nous pensons de cette mascarade.

Ça a commencé le 27 septembre 1975 : Comme par hasard, une semaine avant les débats aux Chambres, "Oui à la vie", organisation contre l'avortement, (à relent fasciste) tenait un congrès à Berne. D'accord avec des femmes de toute la Suisse, nous nous sommes retrouvées une centaine à défiler dans les rues de la capitale, avec des banderoles, des déguisements et criant nos slogans POUR la libération de l'avortement. Une vingtaine de femmes ont fait irruption dans le hall du centre de conférences de "Oui à la vie", ont éclaboussé les affiches et les panneaux avec de la sauce tomate, ont sauté de la même façon les quelques personnes qui leur barraient le passage à la salle de conférence et ont lâché quelques bombes plantées avant de disparaître.

Nous tenons ainsi à leur montrer que les décisions nous concernant, c'est nous qui les prendrons !

Le jeudi suivant, soit le 2 octobre 1975, alors que débute les débats parlementaires sur l'avortement, un groupe de femmes de Zurich pénètre dans la salle avec dans leur sac une arme bien féminine : des couches pleines de pipi. L'une d'entre elles raconte : "Nous étions divisées en trois groupes : celles qui causaient une banderole sous leurs jupes, celles qui devaient crier des slogans pour attirer l'attention alors que la troisième équipe jetait les couches sur la tête des parlementaires. Ainsi fut fait. Les conseillers ont été stupéfaits : ils n'ont pas eu le temps de réagir, que nous étions déjà dehors !"

Le soir-même, un tract est distribué par des femmes dans les principales villes de Suisse pour informer les gens de cette action.

Le 3 octobre, nous avons occupé le siège du PDC

La détermination et le succès de ces deux manifestations nous renforçaient dans notre désir de bouger et de sortir dans la rue. Designant le Parti démocrate chrétien comme l'un de nos plus farouches ennemis sur la question de l'avortement — ses magouilles au Parlement montrent bien qu'ils ne sont pas comme ils le prétendent, les défenseurs-de-la-femme-et-de-l'orphelin, mais bien un des pires ennemis des femmes — nous avons, le 3 octobre 1975, occupé le siège de leur parti à Genève.

Nous étions une soixantaine à envahir leurs locaux, à suspendre des banderoles aux fenêtres, à nous emparer de leur téléphone pour faire connaître notre occupation à la presse, à la radio et à toutes nos copines de Suisse, à nous atteler à la ronéo pour imprimer notre "Journal de l'occupation", tandis que le mégaphone hurlait, que des tracts étaient distribués dans la rue, et que la défense de la porte d'entrée s'organisait. Quand les "huiles" du PDC sont arrivés avec une dame secrétaire générale leur servant de porte-parole, nous avons refusé de les laisser entrer et nous leur avons imposé de parler avec nous dans la rue. Finalement, nous avons accepté de laisser entrer un rédacteur qui devait absolument terminer un travail. Et nous avons maintenu notre occupation, le temps de terminer notre journal et de vider leur réserve de vin !

On pouvait lire par la suite, dans la presse locale, que le PDC condamnait cette "violation de domicile", que "les méthodes utilisées étaient inadmissibles et antidémocratiques, que s'ils ont renoncé à faire appel à la force publique pour expulser les perturbatrices, c'est uniquement en tenant compte de la présence de "très jeunes filles" et d'enfants ! "Chacun a le droit d'exprimer librement ses opinions et ses convictions" disaient-ils encore. Mais pour nous femmes, qui nous donne le droit de nous prononcer sur nos problèmes, qui nous invite aux Chambres pour nous demander ce que nous pensons de l'avortement ? Si nous sommes obligées d'utiliser des "méthodes antidémocratiques", c'est bien parce que les hommes nous écartent de la politique, nous cloîtent dans nos maisons, nous divisent pour mieux nous dominer.

"Si la société lève l'interdit de l'avortement, la conscience des femmes s'endurcira" disait un psychiatre au congrès de "Oui à la vie" ! Mais il est déjà trop tard, notre conscience s'endurcit sans leur permission, des enfants ou non, c'est nous qui décidons !

## nous voulons un Centre Femmes

Depuis une année, nous les femmes du MLF, n'avons plus aucun lieu à nous dans cette ville. Le petit appartement, plutôt minable qui nous servait de centre à la rue Sismondi avait brûlé. Aussi nous avons repris l'habitude de nous réunir chez l'une ou chez l'autre : il n'y avait plus moyen pour les femmes qui désiraient entrer en contact avec nous de nous trouver.

Ces derniers temps nous sommes plusieurs fois sorties dans la rue ; nous avons senti encore plus fort le besoin d'avoir un lieu où toutes les femmes en lutte de la ville pourraient se rencontrer ; pas seulement les femmes du MLF, mais tous les groupes de femmes de Genève. Un lieu pour pouvoir développer les services parallèles dont nous avons besoin pour survivre et lutter, un lieu où toutes celles qui sont isolées pourraient trouver des copines, des groupes, des renseignements (avortement, divorce, chômage, etc).

Lors de l'occupation du PDC, nous avons commencé à parler du centre femmes. Nous pensons que la seule manière d'obtenir un lieu grand, bon marché, bien situé, c'est de le demander à la Ville, et d'être le plus nombreuse possible à soutenir cette revendication.

L'étape suivante a été une lettre "aimable mais ferme" à M. Ketterer, membre du conseil administratif de la Ville de Genève. Après quelques détours administratifs, il nous fut répondu, d'une manière "aimable mais ferme" que la Ville ne disposait en ce moment d'aucun lieu pouvant nous convenir.

Nous avons alors écrit une lettre ouverte à M. Raisin, chargé de cette affaire, que nous sommes allées à une trentaine lui remettre en main propre. Notre visite ne lui a pas plu, il pensait que nous aurions dû sagement attendre les bontés de ces messieurs ; par cette action, nous voulions surtout montrer que nous sommes déterminées, et faire connaître notre lutte à un maximum de femmes pour qu'elles puissent la rejoindre.

La suite au prochain numéro.  
— Pour nous contacter, écrire M.L.F., case postale 1111  
1227 Carouge.



# LES FEMMES ONT DÉJÀ COMMENCÉ



En Suisse et même en Europe, on n'a pas encore vu se développer un grand mouvement de masse des femmes, une grande lutte ouverte des femmes. Ceci ne veut pourtant pas dire que les femmes supportent passivement la condition d'esclaves que le capital leur a réservée. Manque de temps, manque d'argent ; nous avons bien dû inventer chacune dans notre isolement de quoi affronter cette situation. Il en résulte un "terrain social féminin" plein de promesses.

"C'est au cours du 19e s. que le taux de natalité commence à fléchir dans tous les pays européens, à l'exception de la France, où un tel fléchissement avait déjà commencé dans le dernier quart du 18e s." (reproduction émigraton, Marratosa Dalia Costa).

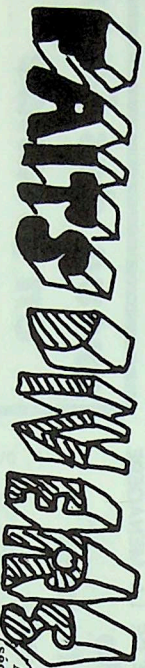
On a donc commencé par faire moins d'enfants. Et cette grande vague de fond qui remonte depuis des années n'a pas fini de se dérouler. Ainsi, on peut lire dans "la Suisse" du 1er.9.75 : "Natalité en Suisse : deux enfants par couple...". Bien sûr, tout cela s'explique par l'extension des contraceptifs, le processus d'urbanisation qui fait qu'on procréte moins volontiers, vus les problèmes de logement et de garde que ça pose. Mais nous pouvons y lire aussi le refus de procréer de la part de milliers de femmes. Car cette baisse de la natalité ne se remarque pas seulement dans les villes, pas seulement dans les régions sur-développées : c'est un phénomène général, un des premiers signes de la volonté des femmes de vivre un vie à elles, une vie autonome pour se réapproprier un minimum de leur corps, de leur temps et de leur vie. Elles refusent les coûts en travail, sacrifices, soumission et dépendance économique que plusieurs maternités comportent.

Mais nous avons bien d'autres expédients pour nous trouver quelques sous — toujours insuffisants bien sûr, jamais un salaire ménage, mais quelques sous quand même. Quand on interroge les femmes sur leur manière de gérer l'argent du ménage, on est stupéfaites devant le foisonnement d'astuces qu'elles ont inventées quotidiennement pour détourner les sous dont elles ou leurs enfants ont besoin pour faire ce que le mari estime être des "à-côtés", du superflu, pour ce que nous, estimons un besoin. Toutes se ramassent l'argent des timbres, l'im-

parvient à imposer à son mari l'absence totale d'un livre de comptes, se réclamant de la confiance qu'il peut avoir en elle de manière générale ; cette solution permet évidemment un maximum de libertés. Une autre femme par contre, se voit obligée de falsifier quotidiennement son livre de comptes, tant son homme est autoritaire et même mauvais dans ses réactions. Une autre femme encore a toujours deux porte-monnaies dans son sac : le porte-monnaie du ménage et son porte-monnaie ; elle établit entre ces deux porte-monnaies, dans la précipitation des commissions, une circulation à sens unique.

Parfois, les moyens que nous mettons en oeuvre pour prendre l'argent dont nous avons besoin sont si astucieux qu'ils montent jusqu'à la surface de la presse. Ainsi, lorsqu'on lit dans la "Tribune de Genève" du 25.8.75 : "A Genève et dans quatre autres grandes villes : resquilles dans les transports publics, un million 1'600'000 frs. de recettes en moins !". On peut être sûr que les femmes sont de la partie. En tout cas, c'est bien connu que nous sommes "les ménagères", les principales actrices du vol à l'étalage dans les magasins. Il y a plus d'un an, la "bande des faux-ventres" s'est fait pincer pour avoir commis 50 délits à travers les grands magasins du Valais. Cette fameuse bande n'était rien d'autre que le regroupement de 4 femmes qui avaient eu l'ingéniosité d'utiliser des capes de grossesse pour y cacher tout ce qu'elles avaient immédiatement besoin (des boucles d'oreilles, un manteau, une marmite à vapeur). Leurs besoins matériels satisfaites, elles ont continué — pour des raisons à elles ! — jusqu'au jour où elles se sont fait attrapper... et où leurs maris ont tout remboursé (plus de 10'000 frs de matériel) !

Il y a aussi la jeune maman, domiciliée dans le canton de Glaris, qui préparait avec méticulosité, des rouleaux de pièces de 50 ct. — ou elle ne mettait en réalité que des pièces de 5 ct. ! avant de les apporter à la poste. "A chaque fois, la metre désargentée encaissait 75 frs. alors que la valeur du rouleau n'était que de 7,50 fr.



## Viol ou pas? Prévenu acquitte

A **Lisbonne**, des ouvrières ont séquestré toute la nuit dans sa chambre de l'hôtel Ritz, un ambassadeur suédois du groupe multinational « Ebeiser », qui vient d'abandonner une entreprise au Portugal (47.10.75) (4 Suisse)

## LIBERATION. 31 OCT. 75 15 femmes ridiculisent un violeur

Il était 6 heures, hier, dans le petit matin froid, lorsque nous nous sommes retrouvées. Nous étions une quinzaine. Groupés autour d'une bouche de métro, nous attendions un homme. La veille, après beaucoup d'hésitations, d'attente, de recherches, nous avions décidé de l'attraper là, par un télégramme, pour l'enouer, lui faire peur.

Cet homme avait violé, l'été dernier, deux jeunes femmes étrangères, de passage à Paris. Aidé d'un de ses amis, sous la menace d'un couteau, il les avait contraintes à se déshabiller, à se laisser violer plusieurs fois de suite.

Jeu-di à 6h30 nous ne l'attendions plus. Cela nous paraissait trop fou qu'un télégramme, signé « G... de passage à Paris » le fasse sortir du lit de si bon matin, et traverser tout Paris. Il se présente pourtant. Très à l'aise il accoste une des deux jeunes femmes qu'il a reconnue, lui demande : « Alors, vous êtes revenue » avec un grand sourire. Deux autres femmes se précipitent : « C'est lui, ça ? », Lui rétorque : « C'est vous qui êtes venues hier chez moi ? ». Nous sortons alors brusquement toutes ensemble de l'ombre. Il est entouré. Il reçoit un claqué magistrale. Pris de panique, vert de peur il s'enfuit à toutes jambes. Nous le poursuivons, au milieu des voitures et des rares passants qui se rendent à leur travail, médusés. Nous le perdons dans une rue étroite, après une course effrénée, d'un bon kilomètre. Nous retourrons chez lui, nous nous concertons et inscrivons sur le mur de l'immeuble : « Ici, vit un violeur. Comité antivol de femmes ».

## LONDRES : UN MARI INDEMNISE POUR MANQUE D'AMOUR CONJUGAL

Londres, 30 octobre

Combien valent-elles les prestations conjugales d'une épouse ? Le juge Lawson, de la Haute Cour londonienne, appelé à répondre à cette question embarrassante, a conclué une indemnisation de 150 sterlings à monsieur Kenneth Ladd, directeur d'une société, 50 ans, obligé à renoncer pendant deux mois à "l'amour conjugal" avec son épouse, blessée dans un accident de la route.

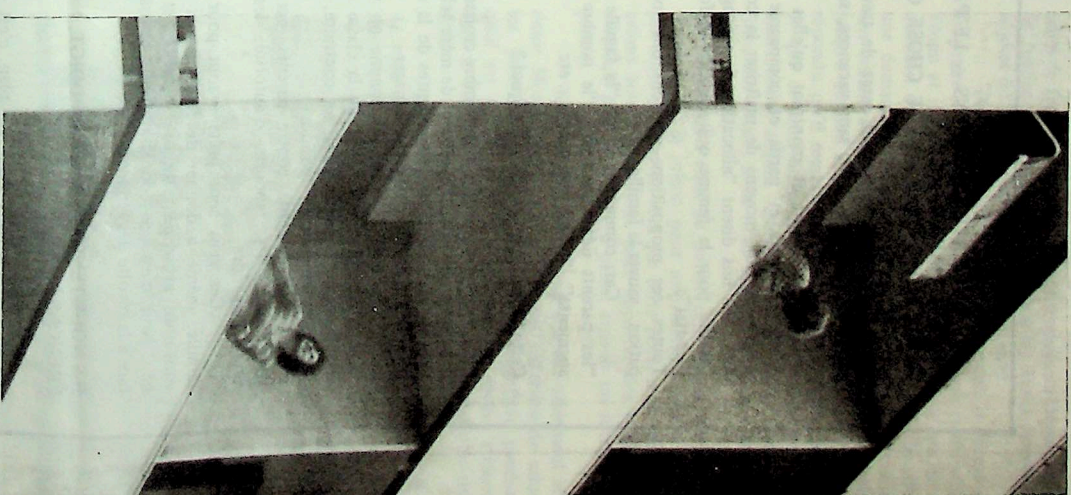
Madame Heather Ladd, 43 ans, s'était cassée le cou et les jambes au mois de novembre, une voiture l'ayant heurtée lorsqu'elle traversait la rue sur un passage à piétons. Hier le même juge a décidé qu'une indemnisation de 1500 sterlings devait être versée pour l'épouse.

Face à la requête d'une "indemnisation sexuelle" du mari, le juge a dû faire un supplément d'enquête. Il a dit avoir tenu compte de l'âge de M. Ladd, ainsi que de la fréquence de l'accouplement en temps normaux (qui s'est avéré honorer la virilité de l'intéressé).

Le juge a aussi établi une indemnisation de 50 sterlings pour les petites dépenses que M. Ladd a dû faire pendant l'hospitalisation de son épouse, et une indemnisation de 20 sterlings pour quelques repas au restaurant avec les enfants le dimanche "juste indemnisation" pour les joies gastronomiques manquées que Madame Ladd, excellente cuisinière, réservait à sa famille les jours de fête. (ANSA)

Article paru dans "Il Corriere della Sera" (octobre 74)

## Deux jeunes Allemandes avaient été violées sous la menace d'un couteau



LES SYNDICATS CHRETIENS - LE PARTI SOCIALISTE - "MARIE-CLAIRE", PARLEMENTAIRE DE LA MEME CHOSE QUE NOUS ?

Les femmes en ont assez de travailler pour la gloire : sans rétribution, sans vacances, sans assurances sociales.

Les femmes disent et montrent qu'elles en ont assez. Alors, syndicats et partis et compagnie commencent à réfléchir aux moyens de maîtriser la colère des femmes. Les uns disent "allocation de ménage", les autres "salaire pour la femme qui a choisi le foyer", "congé parental".

Toutes ces propositions reflètent une même préoccupation : sauver la famille.

Car, comme ils disent "la famille est en crise", "les parents démissionnent", "le nombre des divorces augmente", "les jeunes fuient"... etc

Cette "crise de la famille", c'est quoi ?

C'est avant tout le refus d'un nombre croissant de femmes d'assumer leur rôle d'épouse et de mère tel qu'il leur est imposé, le refus d'être les garantes de la répression sur les enfants, le refus du travail ménager.

La famille, c'est pas comme on voudrait nous faire croire "l'unité de base de la classe ouvrière". La famille n'unit rien du tout, au contraire, elle alimente quotidiennement les divisions : femme contre mari, enfants contre parents, par les liens de dépendance, les rapports d'autorité, les frustrations qu'elle engendre.

Ces gens sont prêts à tout pour maintenir la famille, même à donner de l'argent aux femmes. Devons-nous avoir peur de cet argent ? Est-il empoisonné ? Non, c'est une concession qu'ils envisagent de faire face à la révolte des femmes.

ILS NOUS TENDENT LE PETIT DOIGT, PRENONNS LE BRAS !

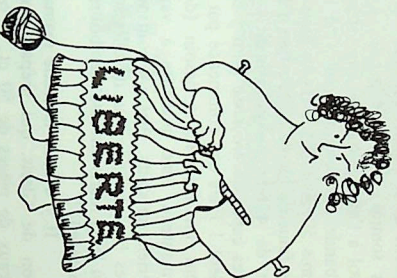
Ce qui entre dans leur plan, c'est de nous donner des allocations dérisoires, ce n'est pas un mouvement de masse de femmes pour un salaire maximum, sans conditions.

Nous aurons ce que nous voulons seulement si nous nous organisons entre nous !  
"Depuis quand une miette pourrait-elle nous ôter l'envie d'avoir le gâteau ?" (Mao tsé toung).

# 3559 F

## par mois: le salaire que devrait gagner une femme à la maison...

### Le recyclage des ménagères



Les revendications de Gabrielle Nanchen sont peut-être plus novatrices. Dans celle qui porte sur le financement du « congé parental » (la proposition n'exclut pas les pères...), on aura reconnu comme la modulation nouvelle d'une idée que

### LE SALAIRE DE LA MENAGERE Plus de 2000 francs par mois

Elle exerce chaque jour dix métiers différents et son travail mensuel vaut... 2074 francs par mois : tel est le résultat d'un sondage réalisé au près des ménagères romandes par le mensuel féminin « Fiar ».

60. Sion

Il faut offrir la possibilité à toutes les mères de famille d'un choix réel entre leur rôle d'éducatrice au foyer et l'exercice d'un travail salarié par la suppression des contraintes financières.

61. Sion

Il faut promouvoir la réalisation de centres de consultations familiales et conjugales.

62. Sion

Versement d'allocations mensuelles pour frais de garde d'enfants pour les personnes seules.

63. Sion

Versement d'allocations de ménage d'au moins fr. 300,- par mois dans tous les cas où la mère se consacre complètement à l'éducation de ses enfants et à sa famille.

64. Sion

Versement d'allocations pour enfants d'au moins fr. 120,- par mois et par enfant jusqu'à 16 ans révolus et allocations de formation professionnelle mensuelle de fr. 180,- par enfant et 16 à 25 ans révolus quel que soit le statut social du père et de la mère.

65. Sion

Versement d'allocations mensuelles de logement pour les familles de plus de trois enfants et proportionnellement au nombre d'enfants dans tous les cas où le revenu familial est inférieur à la moyenne suisse.

66. Sion

Les prestations familiales doivent être financées par l'ensemble de l'économie nationale.

## grève des femmes en Islande

Nous sommes restées sur notre faim : qui, comment, pourquoi ?

Un autre article tout aussi laconique a paru dans "La Suisse" le 25.10.75. Dans "Le Monde", on parle d'une grève de femmes aux Etats-Unis. Le journaliste (maître bien entendu) tient beaucoup à convaincre le lecteur que l'action a lamentablement échoué.

Nous laisserons-nous encore et toujours chauffer par les hommes ? Non, il faut que nous prenions en main la divulgation de nos actions, il faut que nous créions nos propres réseaux d'information. Il ne suffit plus de prendre la parole. A nous la typographie !

### Grève des femmes : les Islandaises sont indispensables

Reykjavik, 24. — (Reuters) Les femmes d'Islande entendent prouver aux hommes, s'ils en doutaient encore, qu'elles sont indispensables. Vendredi, toutes les Islandaises se croisent les bras. La grève est faite, quand ménagères, secrétaires, infirmières, ouvrières et même les nouvellistes, jont grève, la vie du pays est pratiquement paralysée.

Les hommes qui avaient pris pour une énorme plaisanterie les menaces de grève des militantes islandaises — dirigés le dernier recensement, les femmes de plus de 19 ans sont 60 000 dans l'île — ont commencé à comprendre.

La plupart des magasins paraissent devoir rester fermés pour toute la journée. Les demoiselles des P.T.T. sont restées à leur tricot et les centres téléphoniques sont muets. Même les programmes de la radio et de la télévision sont compromis, les femmes ayant refusé d'y participer.

Le gouvernement, décidé à continuer de faire fonctionner les rouages de l'Etat, déclare qu'il ne peut rien faire sans téléphone, même difficilement pour les banques où les chefs de service remplacent aux guichets les employés défilantes.

59 Sion  
Nous devons exiger une politique plus généreuse qui facilite l'accueil des enfants et l'épanouissement des familles et enlève ainsi la motivation de caractère social à l'avortement.

57. Genève  
Les allocations familiales doivent être identiques pour tous (où que se trouve l'enfant).

58. Vaud  
Bien que la FCTC ait dans son programme d'action l'épanouissement de la famille il faut qu'elle entreprenne le plus rapidement possible des actions sur l'échelle nationale et lance un programme réalisable à court et moyen terme :

- politique du logement
- politique des salaires en tenant compte de la situation familiale
- allocations familiales
- allocations de ménage, etc.

# Pourquoi y'a-t-il si peu de femmes dans les syndicats ?

En mai de cette année, la CGAS (Commission Genevoise d'Action Syndicale) a promu, elle aussi, sa journée de la femme. Après avoir tracé comme jamais des papillons qui invitaient toutes les travailleuses à cette journée, les syndicalistes ont dû constater que celles qui s'étaient déplacées pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main. D'où la question : pourquoi les femmes ne sont pas là, "pourquoi y a-t-il si peu de femmes dans les syndicats"?

Notre idée là-dessus, c'est que les femmes ne viennent pas parce que ça ne les intéresse pas, parce que ça ne touche pas à leur condition fondamentale : celle de ménage.

Nous sommes toutes, et avant tout, des ménagères non-salariées, partiellement salariées, complètement (j) salariées, "entreteneuses" par nos maris ou seules pour nous débrouiller, vivant en couple, toutes seules ou en commune, consentantes ou révoltées. Nos enfants, nos hommes, nos patrons nous considèrent toujours, en fin de compte, comme des ménagères, c'est-à-dire comme des esclaves qui ne font que leur devoir lorsqu'elles cuisinent, lavent, racommodent, rangent, soignent, consistent, etc. etc. etc. "Je ne suis pas ta bonne!" "Je ne suis pas ton torchon": voilà ce qu'on crie à ceux pour qui nous travillions quand on n'en peut plus. Mais au fond, s'ils nous traitent tous comme des esclaves, des bonnes, des torchons, c'est que telle est, pour le moment, notre condition matérielle réelle, celle que nous voulons détruire parce qu'elle est insupportable.

Parfois, nous sommes obligées d'aller travailler à l'extérieur, soit que la paye du "chef de famille" ne suffise pas, soit qu'on espère ainsi échapper à notre condition d'isolement et de "non-salaire". Mais qu'est-ce-qu'il faut supporter pour se faire quelques copines avec qui on peut parler, et un salaire d'appoint à la fin du mois. Retour à la maison, ça voulait dire s'ennuyer à mort. Travailler à l'extérieur, ça veut dire courir à mort, courir du matin au soir, laisser les enfants dans des crèches qu'on n'aime pas, être toujours nerveuses et fatiguées, c'est-à-dire ne plus prendre plaisir à rien, être en bisbille avec tout le monde, copines, enfants, mari.

Au travail (à l'extérieur), de quoi on parle? De l'enfant qui a la grippe, de l'homme toujours en vadrouille, du prochain repas à préparer, etc. Le corps est là, la tête est à la maison. Non pas parce qu'on est inconsciente ou insensible à la misère de la vie à l'usine, au bureau, au magasin. Mais parce que la fonction principale que le capital nous impose, dans son organisation du travail, notre fonction dont il ne peut se passer et que nous seules pouvons accomplir, c'est de faire les ménagères à la maison.

Preuve en soit que

\* Le travail de l'homme étant sérieux, il reçoit un vrai salaire, capable d'entretenir (presque) toute la famille. Notre travail est accessoire, et on ne reçoit qu'un salaire d'appoint.

\* Les premières licenciées, c'est nous. Bien sûr que nous serons des "chômeuses" tranquilles avec tout le boulot qui nous attend à la maison.

Voilà pourquoi, "en travaillant, la femme se sensibilise" si peu "aux grandes injustices qu'il y a" (citation d'un document de la CGAS lors de cette fameuse journée de la femme). Nous n'attendons pas l'aubaine de travailler à l'extérieur pour savoir ce que signifient les "grandes injustices", et on n'a pas besoin de regarder attentivement sur nous pour les reconnaître, car elles pèsent directement sur nous, sur notre ventre, sur notre dos, sur notre tête. On n'a pas besoin d'aller chercher bien loin, dans le travail à l'extérieur, des raisons de s'énerver, de se révolter, de vouloir tout y casser. Elles sont là, sur nous, en nous, dans notre fatigue, notre usure, notre hâte continue, elle.

Voilà pourquoi on ne se met pas sur le dos des problèmes extérieurs à la famille. C'est vrai que nous portons toute la responsabilité des problèmes de la famille et qu'on en a marre. Mais la solution, ce n'est pas d'en prendre d'autres à charge, en plus, en dehors de ceux de la famille. Un esclave n'est pas libre tant qu'il n'a pas BRISÉ

ses chaînes. Nous ne voulons pas jouer les héroïnes à coudre le travail ménager en plus du travail à l'extérieur en plus du travail syndical (ou "politique"), comme si c'était possible, agréable, "émancipateur". Le travail ménager ne s'évanouit pas comme par enchantement parce qu'on est capable de parler cinq langues (qualification professionnelle) ou de discuter politique internationale (activité politique).

Dans les partis, au syndicat, dans les groupuscules, on veut nous éduquer, nous apprendre ce qui est important et ce qui est secondaire: "... la femme à l'impression que le syndicat n'est pas son affaire et qu'on y parle peu des problèmes qui sont les siens quotidiennement". On n'a pas seulement l'impression: on sait mieux que personne qu'on ne parle pas, dans ce genre de rassemblement, de ce qui nous intéresse. Et qui peut savoir mieux que nous ce qui nous intéresse? Notre point de départ pour lutter, c'est notre connaissance et notre expérience de non-salariées au ménage, et rien d'autre, et en tout cas pas les leçons que les autres veulent nous donner pour nous éduquer à la vie publique, et ainsi où que nous luttions c'est notre condition de ménagère que nous mettons au centre de la "politique".

Les patrons licencient. Nous qui sommes pour le salaire ménager, qu'en pensons-nous? Applaudissons-nous, en pensant que les licenciements font augmenter le nombre des ménagères et ainsi progresser notre cause? Mais point n'est besoin d'être licenciées pour être ménagères! Nous avons déjà dit en quoi nous sommes toutes des ménagères, qu'on effectue un second travail à l'extérieur ou non. Quand les patrons nous "donnent la possibilité" d'aller travailler à l'extérieur, c'est souvent la seule issue à notre besoin de voir des gens avec qui parler, la seule issue à notre manque d'argent. Et c'est la course qui commence.

Qu'on nous ôte le travail, tant mieux! Nous ne luttons pas contre les licenciements en tant que travail qu'on nous enlève: du travail on en a assez, et on a trop. Mais avec le travail, c'est le salaire qu'on nous ôte, et nous ne pouvons pas faire à moins de ce salaire. Par conséquent, on ne doit pas toucher à notre place de travail! On ne doit pas toucher à notre salaire, sinon pour l'augmenter! Car nous en avons un BESOIN VITAL.

Comment allons-nous prendre la parole, comment la lutte ouverte va-t-elle commencer, notre lutte autonome? ... MLF ou syndicat, 1000 affichettes par ici, 15000 tracts par là, pour le moment, la masse des femmes fait autre chose...



## FEMMES ET PRISON

HEIDI MORLACCHI-PEUSCH

Arrêtée par la police suisse à Genève le 5.7.75, elle est condamnée le 22.7.75 à trois semaines avec sursis pour possession de papiers d'identité faux. Elle devrait donc être en liberté depuis longtemps. Elle est encore en prison dans l'attente que le Tribunal Fédéral se prononce sur la demande d'extradition faite par l'Italie.

Le 5.11.75, Heidi a commencé une grève de la faim contre les conditions de détention des femmes dans la prison de St-Antoine à Genève, (elles sont toutes isolées les unes des autres) pour sa libération, pour son transfert à Lugano, et surtout pour dénoncer le fait qu'en lui niant le transfert on veut punir aussi ses deux enfants, leur empêchant de voir leur mère. Cette grève de la faim a duré 5 jours.

Le 5 novembre, son fils Manolo, 5 ans, vient exprès de Milan pour pouvoir enfin voir sa mère. Après une attente de plus d'une heure et demi dans les locaux de la police on lui accorde une visite d'une demi-heure! Les autorités fédérales montrent la leur vrai visage "humanitaire" d'un pays "neutre". Et les enfants de Heide Morlacchi ne sont qu'un cas parmi d'autres : des milliers d'enfants sont séparés de leurs parents émigrés qui viennent travailler en Suisse.

Malgré les nombreuses manifestations de soutien, malgré la grève de la faim, ce transfert lui est toujours refusé "pour des raisons de sécurité".

C'est pour cela que le 17 novembre, une trentaine de femmes du MLF se sont rendues au Département de Justice & Police pour remettre à M. Raska (secrétaire adjoint du Département) une lettre ouverte.

Dans cette lettre nous dénonçons la détention arbitraire de Heidi Morlacchi, le refus de son transfert au Tessin et nous demandons une réponse immédiate sur la question du droit de visite de son fils de 5 ans. En effet, une demande officielle concernant le droit de visite de son enfant a été envoyée le 19 octobre et était restée jusqu'à aujourd'hui sans réponse. Monsieur Raska nous a répondu qu'il regrettait les lenteurs de l'administration et que ce droit de visite pouvait être considéré maintenant comme acquis. Ayant reçu la promesse d'une confirmation écrite, nous nous sommes dirigées vers la prison.

Notre intention était de porter cette lettre ouverte au directeur de la prison pour information. Quelle ne fut pas notre surprise de voir que cette porte à laquelle nous avons sonné si souvent pour apporter des paquets ne s'ouvrait pas, mais qu'à la place, arrivait un fourgon de police.

Ensuite, nous avons voulu saluer oralement Madame Morlacchi. C'est une tradition à Genève de saluer les prisonnières, dont nous voulions profiter pendant qu'il est encore temps ; car quand ils seront enterrés dans le bague climatisé de Choulex, ça ne sera plus possible.

Là encore, les forces de l'ordre ont jugé bon de venir nous importuner. Nous avons donc préféré rentrer chez nous.

Par cette action nous voulons soutenir la lutte de Heidi Morlacchi contre ses conditions de détention, ainsi que les autres luttes qui sont menées en ce moment dans les prisons en Suisse :

- La lutte de Petra Krause à Zurich
- La grève de la faim de 4 détenus à Winterthour
- La grève de la faim de Pietro Morlacchi au Tessin.



Heidi et Petra en prison continuent à lutter contre l'extradition, contre les conditions de détention, contre l'isolement et contre la violence que la prison exerce sur les femmes.

Solidaires, nous nous unissons à leur lutte contre la prison, contre la tentative de criminaliser leurs actes politiques ; solidaires aussi de toutes les femmes qui d'une manière ou d'une autre sont victimes de la répression,

Puis en général :

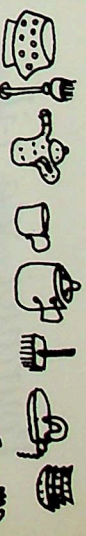
- Nous dénonçons la répression qui frappe les femmes en lutte. Si une femme ose se rebeller et entrer en guerre contre cette société, si elle n'est pas tuée par la violence policière, elle est réduite au silence par la violence de la prison, par la torture de l'isolement.

- Nous dénonçons une autre manière de tuer nos luttes, de nous réduire au silence, à savoir l'attitude d'une certaine presse et d'une certaine opinion qui dénigrent le rôle actif qu'un nombre toujours plus grand de militantes assument dans la lutte de classe, luttant ainsi contre ceux qui les voudraient réduire à des purs objets sexuels, plus ou moins de gauche. Pour minimiser la révolte de ces femmes, pour ne pas créer de symboles dangereux, on nie l'autonomie de leurs actes, on dit qu'elles ont été "utilisées", qu'elles ont agi "par amour". Et si leur détermination est trop évidente pour être réduite à une manipulation masculine, alors on dit que ces femmes sont des sorcières qui ont pris le pouvoir dans la lutte armée. Un pouvoir magique, un nouveau type de matriarcat (voir les élucubrations de la presse sur les femmes de la Rote Armée Fraction en Allemagne, en particulier sur U. Meinhold).

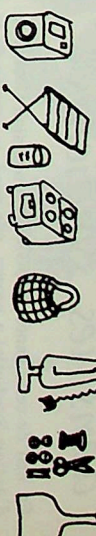
Toujours selon ces hommes étonnés et en quête d'explications rassurantes pour eux-mêmes, ces femmes renouent avec le rite de l'offre du sein maternel ; par leur combativité elles ramènent la chaleur et les énergies à leurs compagnons de lutte, traditionnellement seuls.

Encore une fois, les femmes ne peuvent être que les femmes de ... les mètres de ...

C'est comme si les hommes avaient besoin de se rassurer entre eux et de se répéter que le pouvoir est encore dans leurs mains, même dans la lutte de classe.



## Salon des arts ménagers



Le "Salon des Arts Ménagers" de Genève a ouvert ses portes, accompagné par un concert d'éloges sur la Femme, son éternel ménage "ménagère en tant que telle, celle qu'on admire, que l'on aime" (Tribune de Genève du 29 octobre 1975).

En fait, ce n'est qu'une immense foire du commerce, fondée sur l'exploitation des femmes, sur ses désirs de se libérer de l'esclavage du travail ménager gratuit. Car la femme qui va s'acheter une machine à laver, un aspirateur, ne va pas consommer un objet inutile et de simple commodité. Ces appareils électrodomestiques sont ses *instruments de travail* et c'est pour essayer de nous libérer un peu de temps que nous les achetons.

Dès le départ, ils n'ont jamais été conçus pour nous, pour les femmes dans leur ménage. Ils sont apparus d'abord dans les lieux où le travail ménager se faisait à une plus large échelle et où des éléments de rationalisation dans une logique de profit étaient introduits ; c'est-à-dire dans les restaurants, les écoles, à l'armée, dans les chemins de fer (wagon-restaurant, couchettes); c'est pour ces lieux qu'on a inventé le frigidaire, la machine à laver, la petite kitchenette rationnelle.

Si, à partir de là, ils ont été déversés dans les ménages, c'est parce que les femmes étaient déterminées à tout faire pour travailler moins. Les commerçants se sont bien aperçus que nous nous précipitions sur ces objets qui nous promettaient de "rendre divertissant le travail de la ménagère, attrayante l'ambiance familiale et... heureuse la vie" (La Suisse, début novembre 1975).

Mais nous déchantonons vite ! Le Salon des arts ménagers est fier de présenter vingt marques différentes de lave-vaisselle, mais nous, nous voyons bien que cette ultra-sophistication ne répond pas à nos besoins ni à nos intérêts et que l'entretien de ces appareils devient de plus en plus complexe. Car, si d'une part, des appareils précis nous libèrent effectivement du temps pour effectuer une besogne précise, laver le linge, la vaisselle, etc., ils ne nous libèrent pas pour autant de la corvée du travail ménager, qui n'est du reste pas reconnu comme un travail puisqu'il ne nous est pas rétribué. Ce n'est pas du travail, c'est dans notre nature, c'est dans notre instinct !

### PLUS D'APPAREILS — PLUS DE TRAVAIL !

Dans les usines, l'introduction des machines n'a fait qu'augmenter les profits des patrons et les cadences de travail, pour les femmes, la venue dans les ménages des appareils électro-ménagers n'a fait qu'augmenter les exigences de notre travail. On met moins de temps à laver le linge, mais on fait 3 fois plus de lessive ! Tout le milieu social nous impose des critères ménagers plus élevés : tout doit être impeccable, les vêtements, les parquets, les vitres, la vaisselle. Tout doit être parfait, en ordre, d'une propreté exemplaire. On n'ose plus envoyer son enfant, ou aller travailler avec des vêtements sales ou décosus, et d'ailleurs "c'est si simple avec la machine à laver..." Et nos "petits chefs" sont innombrables pour nous contrôler : mari, école, travail, assistante sociale (pour les mères célibataires, et les femmes divorcées).

On veut rendre hommage, par ce Salon, à la "supériorité de la ménagère". Celle farce ! La Suisse le déclare même dans son article : Le Salon des arts ménagers est un "thermomètre pour connaître l'état de santé du commerce". Commerce sur notre travail gratuit de femme.

Ainsi on veut nous prouver que nous sommes "remplaçables dans notre travail d'artiste" (La Tribune de Genève) pour ne pas reconnaître que notre travail est un travail qui mérite un salaire comme un autre, que les appareils ménagers ne sont pas de simples "gadgets" mais que se sont nos *instruments de travail* et qu'ils devraient nous être fournis gratuitement. Car qui songe à faire payer à l'ouvrier ses outils ?

Petite question : pourquoi salon des ARTS ménagers ?

Pour expliquer pourquoi on ne nous donne pas de salaire pour tout ce travail.

*suite*  
Notre but n'est pas d'aller organiser les luttes des autres femmes. Mais ce que nous cherchons, c'est confronter notre conception de la lutte des femmes, notre vécu, nos luttes actuelles et celles que nous voudrions mener, avec d'autres femmes qui elles-mêmes décideront ce qu'elles veulent en faire dans leur situation de tous les jours.

Pour nous, nous confrontons à des femmes d'autres milieux que le nôtre, c'est la condition pour notre lutte la condition pour que notre situation de femmes change. Chercher cette confrontation, c'est déjà le début de la lutte. Le Capital nous divise en classes, en couches différentes de la classe, en ghettos, en individus isolés. Chercher cette confrontation, c'est s'attaquer aux divisions que le Capital nous impose. C'est sortir du ghetto où le Capital essaye de nous enfermer.

### OU NOUS EN SOMMES :

Nous avons commencé à parler avec des ouvrières d'usines. Ce n'est pas en contradiction avec la perspective du salaire pour le travail ménager. En effet, non seulement les femmes qui restent à la maison, mais aussi toutes les femmes salariées ont un ménage à faire chez elles. Et justement, en usine, à leur lieu de travail salarié, le problème de la maison n'est jamais posé. Le ménage, ce n'est que la vie privée de toutes les femmes, à chacune de se débrouiller seule pour ses enfants, la crèche, les achats, les nettoyeurs, son mari, etc. Ce n'est jamais considéré comme problème fondamental, ce n'est jamais mis au centre des débats. Cette division entre l'usine et le ménage, entre ces deux travaux que nous faisons comme femmes, division que même les luttes n'ont pratiquement jamais mis en question, n'a été et ne peut être que notre faiblesse.

En Suisse, une grande partie des femmes sont salariées ou l'ont été. La plupart des femmes savent donc ce que ça veut dire de faire deux travaux. Elles savent qu'en sortant de la maison, elles trouvent d'autres conditions de travail, elles ont fait l'expérience de l'indépendance économique, elles savent ce que ça veut dire se retrouver ensemble au même travail, elles connaissent l'isolement et l'anonymat qui continuent, elles connaissent aussi les possibilités de relations sociales entre ouvrières et ouvrières, surtout aux moments des luttes.

Nous sommes allées parler avec des femmes qui ont lutté contre les conditions de leur travail salarié. Et nous avons cherché à parler avec elles des deux usines dans lesquelles elles se trouvent, celle du "dehors" et celle du "dedans", celle à laquelle nous pensons toutes continuellement, mais où nous sommes toujours seules. Comment des femmes qui ont commencé à lutter sur leur lieu de travail salarié voient-elles la lutte contre le travail gratuit qu'elles font à la maison ? Nous avons cherché à confronter avec elles notre conception, la lutte pour le salaire pour le travail ménager.

Pour nous, l'usine n'est pas le seul endroit de lutte. Il y a aussi les grands magasins, l'hôpital, les bureaux, etc. Et les femmes ne doivent pas seulement se retrouver sur un lieu de travail à l'extérieur de la maison. Elles se retrouvent aussi dans les quartiers. Et c'est dans tous ces lieux que nous voulons aller !



### suite - PRISON — FEMMES — PRISON — FEMMES

— Nous dénonçons la répression qui frappe toutes les autres formes de révolte individuelle des femmes ; la manière spécifique et paternaliste avec laquelle la société, et la justice bourgeoise jugent et répriment les "délits" communs des femmes.

La répression des femmes est déterminée et est fonction de leur rôle, de leur travail dans la famille. Les crimes et les délits commis par les femmes sont également liés à leur rôle.

C'est généralement contre la prison de la famille, contre ce qui l'enroule le plus immédiatement, qui l'empêche de vivre sa liberté et ses désirs, que la femme exprime le plus violemment sa révolte individuelle. Si le délit n'est pas considéré très grave pour une femme (vols etc.) si l'on préfère la punir par des amendes ou par le suris plutôt que par la prison ferme, c'est parce que la prison l'arracherait de chez elle, où son travail doit pouvoir continuer à se faire gratuitement. Aussi certains crimes considérés comme graves (homicides, hold-up, etc.) souvent ne sont pas punis par la prison, mais par l'internement psychiatrique. Si la police, la justice jugent les femmes "irresponsables" ou "folles" plus facilement que les hommes, pour les mêmes délits, c'est parce qu'ils craignent de perdre le monopole masculin sur des actes qui demandent une volonté précise, une capacité de violence qu'ils ne veulent pas nous reconnaître, qui ne sont pas dans "la nature féminine". Une femme ne peut pas agir comme n'importe quel homme. Donc nous ne pouvons pas être entièrement responsables de nos actes : ils nous gardent pour l'asile.

Cette même violence dont, en raison de sa "nature de femme", elle ne peut pas être entièrement responsable, si elle a participé avec des hommes à un hold-up, la femme en portera l'éternelle responsabilité si elle a touché à son enfant. Dans ce cas, la mère est toujours condamnée plus soudainement que le père. L'indulgence et le paternalisme du jury disparaît aussi lorsque la fille a refusé de se comporter en "femme" comme on l'attendait d'elle et a revendiqué sa participation consciente à l'action." (F. Hoffet, Journal des prisonniers, No 20).

Maltraiter ou tuer son enfant, c'est montrer face à tous et surtout à toutes qu'une femme peut ne pas être heureuse d'être mère. Le refus de la maternité, ou plutôt la révolte contre la façon oppressive dont cette maternité



Groupe

"salaire contre le travail ménager"

Casse postale 1111 — 1227 Carouge

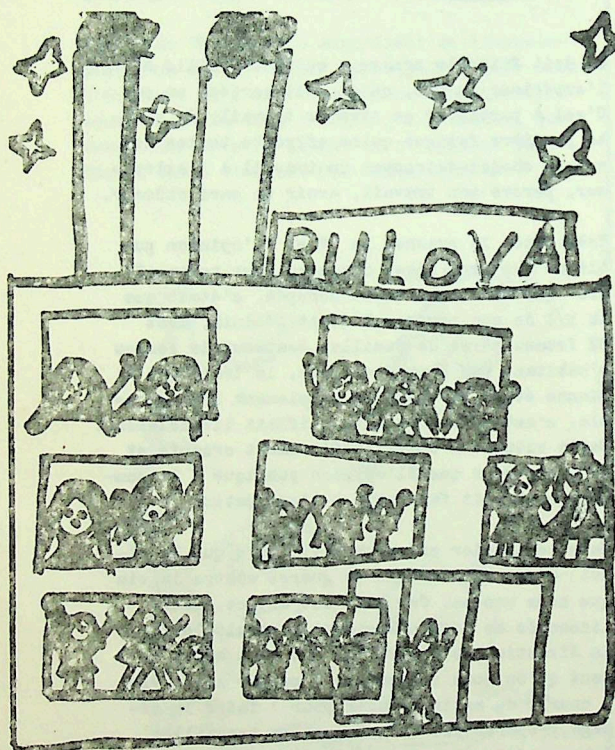


# L'INSOUMISE

n. 3 avril 1976

Groupe "salaire contre le travail ménager"  
Case postale 111 - 1227 Carouge

## LETTRE OUVERTE AUX FEMMES DE BULOVA



Bulova occupée!

Première réaction: formidable! Voilà enfin des gens qui en ont ras-le-bol, qui bougent, qui prennent leur destin en main.

Puis, grâce aux filles du MLF de Neuchâtel, j'ai su que "75% des ouvriers de Bulova sont des ouvrières". Alors là, c'était fantastique, des femmes en lutte. C'était encore plus formidable. Je me suis sentie forte de cette première victoire: des femmes qui s'organisent, disent non ensemble à la décision d'un patron.

J'ai eu envie de vous connaître, de vous voir, de savoir comment c'était, comment vous viviez ensemble ce moment.

Première déception: on ne pouvait pas entrer. Il y avait surtout des gars à l'entrée. Des cadres? des syndicalistes? en tout cas des gens qui avaient de "l'expérience", qui "savaient", qui craignaient que..., il fallait être prudents..., qui parlaient de manipulations possibles.

Où étiez-vous, les femmes? vous étiez d'accord avec cette prudence, cette méfiance? vous aviez peur vous aussi des autres, des autres femmes?

Mais comment un lieu collectif comme l'usine où se déroule un moment privilégié peut-il être fermé? et pourquoi pas ouvert? et pourquoi pas un lieu d'échange, de discussion? Tout d'un coup, l'usine, votre usine m'est apparue comme une prison, une prison de plus pour nous femmes qui sommes déjà tellement isolées chacune dans notre prison individuelle: la maison, le ménage, les enfants. Vous, les femmes de Bulova, derrière vos fenêtres, applaudissant la manifestation et nos cris "vive la lutte des femmes de Bulova", vous étiez trop loin, enfermées dans votre usine (ou nous enfermées dehors). Pourquoi n'avons-nous pas pu nous rencontrer? dépasser cette situation? Etait-ce de part et d'autre méfiance, indifférence, pas l'habitude de rencontrer d'autres femmes, peur de ne pas pouvoir, de ne pas savoir, ou répression des "organiseurs" de la lutte?

Nous, au dehors, c'était des femmes venues de plusieurs villes de Suisse. Nous, pour moi, ça signifie aussi un groupe de femmes de La Chaux-de-Fonds, des mères de famille, des ménagères, des femmes qui travaillent comme vous, des institutrices, etc..., qui tentent ensemble de confronter leur réalité, leur vie, pour dégager ce qu'elles ont en commun pour lutter ensemble.



Je vous ai enviées, vous à Bulova, je voulais vous rencontrer, parceque vous, vous aviez l'occasion, le lieu où lutter ensemble.

Confronter nos expériences, nos réflexions, pourquoi n'avons-nous pas pu le faire?

Vous avez pris la parole en assemblée, vous avez assuré les tours de garde même la nuit, vous vous êtes affrontées au patronat, à l'Etat, vous avez pris position par rapport aux cadres, aux syndicats, bref, à Bulova, vous avez dû éprouver, vous avez pu mesurer ce que signifie: ensemble nous sommes fortes. Mais une fois rentrées à la maison, que s'est-il passé lorsque vous vous êtes retrouvées seules face au mari, aux enfants?

Qu'est-ce que cela veut dire être ensemble à l'usine, seules à la maison? Est-ce que cela aussi ne doit pas changer?



Vous avez devant vous maintenant une année, c'est déjà une première victoire. Mais est-ce que ce sera encore une victoire lorsque certaines d'entre vous devront abandonner leur travail à l'usine parcequ'elles ne peuvent faire les trajets ni déménager? Car quel mari acceptera de déménager pour que sa femmes puisse garder son poste?

Est-ce que ce sera encore une victoire lorsque certaines d'entre vous devront supporter les trajets, les repas pris à l'extérieur, des arrangements encore plus compliqués pour garder les enfants, et le ménage le soir quand on rentre?

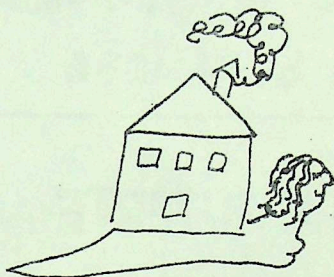
C'est pourquoi je ne suis pas sûre de vous reconnaître, vous femmes, dans les conditions qui ont été fixées. Pour moi, aucune femme ne peut être d'accord avec ces conditions de travail, car que deviennent sa vie personnelle, sa vie de couple, sa vie avec ses enfants lorsqu'il y a de longs déplacements, lorsqu'on ne peut pas rentrer à midi, lorsqu'on court sans arrêt et qu'on rentre le soir à la maison complètement épuisées?

Femmes de Bulova, où étiez-vous? Où êtes-vous? Quand nous rencontrons-nous pour confronter nos expériences, nos problèmes quotidiens et nos possibilités de lutter ensemble?



Une femmes de  
La Chaux-de-Fonds

*Mon ménage en ces temps difficiles*



On doit faire le ménage : qu'on travaille à l'extérieur ou pas, qu'on soit mariées ou pas C'est à partir de ce premier travail, de cette première fatigue qu'on affronte toutes les autres choses : trouver du travail à l'extérieur, perdre son travail, avoir un mari chômeur.

Très vite, la presse, la TV et "l'opinion publique" se sont mises d'accord pour reconnaître que si Bulova était occupée, c'était que le 3/4 de son personnel était féminin, dont 82 femmes mères de famille. Beaucoup de femmes n'habitent pas Neuchâtel même, le transfert à Biennes était purement et simplement inimaginable, c'est-à-dire qu'il signifiait licenciement. Cette situation était suffisamment criante et évidente pour que "l'opinion publique" la comprenne et soit favorable à l'occupation.

Mais ce premier cri pourrait n'être que le début d'une déclaration de guerre contre la vie que nous menons. Car s'il est abject d'être licenciée de la manière dont comptait le faire la direction de Bulova, il est tout aussi abject qu'on nous contraigne à passer notre vie à courir du matin au soir pour : faire le ménage, préparer les enfants, aller travailler dehors, faire les achats, aller chercher les enfants (s'ils sont petits), retourner au ménage, et tomber dans son lit morte de fatigue. D'autant plus que la moitié de ce travail ne nous est pas payé du tout : le travail ménager.

Quand une femme va travailler à l'extérieur elle a ses raisons, et c'est pas pour le plaisir. C'est qu'elle a jugé que cette situation valait encore mieux que rester simplement à la maison sans salaire. Le licenciement (de nous-mêmes ou celui de notre mari) est une chose inacceptable pour nous, car il signi-

Comune di Padova  
Biblioteche

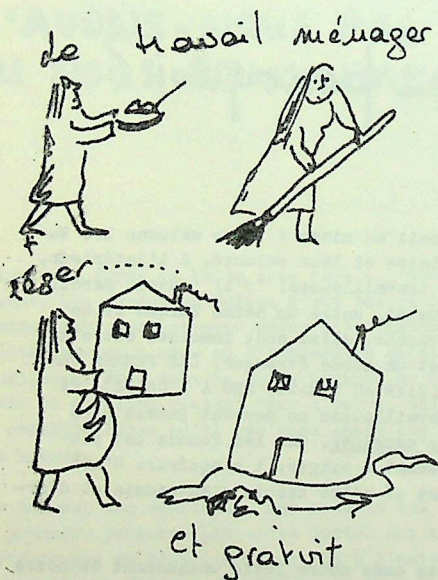
Cod. Bibl. 01

BID 0188028

INV 1058705

fie que tout l'argent qu'on perd, c'est notre travail et notre ingéniosité qui devront le remplacer. Avec suffisamment d'argent c'est supportable, si l'argent manqué ça devient dur entre les raccomodages et les repas longs-et-compliqués-mais-bon-marchés.

Femmes de Bulova, que signifiait le licenciement pour votre ménage? Que signifie pour vous l'échéance de l'année prochaine? Une nouvelle occupation? Si vous n'allez pas à Bienne, que ferez-vous dans ce moment de récession? Combien d'entre vous ont des maris chômeurs?



et si on exigeait  
que le travail  
ménager nous  
soit payé?

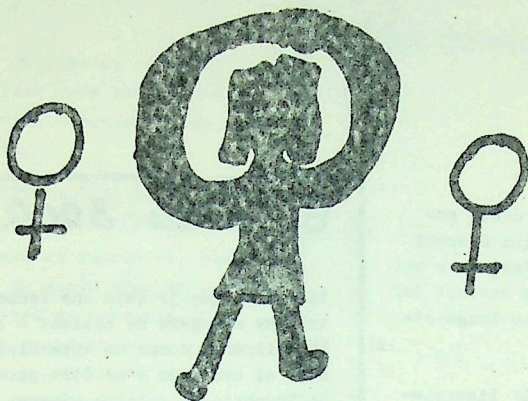
Si j'avais 3000.- francs...

Si, parce que je suis une femme et que les travaux ménagers me collent à la peau dès la naissance comme un appendice dont je suis sûre et certaine d'en être jamais châtée, je touchais un salaire ménager mensuel de 3000 francs, que ferais-je avec cette somme?

Je quitterais immédiatement mon emploi de bonne-secrétaire. Je ne dépendrais plus de la pension que mon ex-mari consent à me verser pour mes deux enfants. Je ne dépendrais ainsi ni d'un patron ni d'un mari. J'utiliserais alors mon temps et mon argent comme il me plairait.

Je placerais mes enfants dans une école "libre" ou je pourrais les voir aussi souvent que je le désire sans avoir la charge des soins quotidiens, sanitaires, ménagers et domestiques. Je voyagerais, je lirais, je travaillerais dans un domaine que je choisirais, libre de toute pression économique et politique, parce que mon salaire ne dépendrait plus de ce que je fais, mais ce serait mon droit à la vie; je ne serais plus exploitée par qui que ce soit puisque plus personne n'aurait d'emprise économique sur moi.

Bien sûr entre mon maintenant où je ne touche que 140.-- d'allocations pour mes enfants par mois et ce salaire de 3000.-- francs que je réclame, il y a un espace immense, c'est l'espace d'une révolution, d'un bouleversement profond, d'un refus total de notre société capitaliste dans laquelle nous étouffons et c'est pourquoi je m'associe à toutes les femmes en lutte. Je prendrai et réclamerai un salaire pour le travail ménager car c'est la meilleure façon de lutter contre notre travail, contre la société en tant que femmes. Qu'on me verse 500.-- francs je les prendrai, et je réclamerai immédiatement une augmentation, et ainsi de suite, jusqu'à obtenir ce salaire de 3000.-- francs et encore plus...



# VIVE LA LUTTE AUTONOME DES FEMMES : pourquoi ?

Lors de la manifestation de soutien aux Bulova, un homme disait au micro : "Nous saluons les Bulova cordialement et les félicitons pour leur courage exemplaire et leur volonté. A l'intérieur, pas de Suisses, pas d'étrangers : des travailleurs et des travailleuses! "S'il pouvait savoir combien nous partageons sa position! Car il est bien vrai que si, entre un homme Suisse et un homme étranger, les différences sont peu importantes, en revanche, elles sont immenses entre une femme Suisse et un homme Suisse, entre une femme étrangère et un homme étranger. LES FEMMES TRAVAILLENT PLUS (LE MENAGE + L'USINE) ET ELLES GAGNENT MOINS (RIEN AU MENAGE, PEU A L'USINE). Et c'est pourquoi les revendications de travailleurs et des travailleuses ne peuvent jamais être exactement semblables, pour autant que les femmes puissent s'exprimer. Car les femmes ont peu de choses, sont considérées peu de chose, et elles ont tellement à exiger, à conquérir. C'est sur les différences matérielles entre hommes et femmes qu'est né notre besoin d'autonomie et d'organisation autonome des femmes.

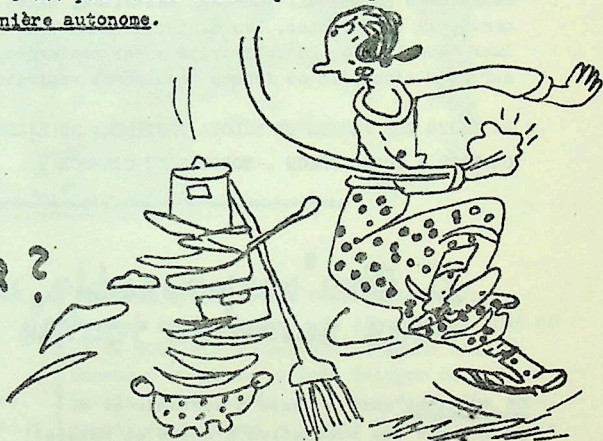
Au moment où nous constatons que nous ne pouvons tenir compte dans notre lutte uniquement de notre situation à l'intérieur de l'usine (ou du bureau ou de l'école, etc.) au moment où nous voyons que faire abstraction de ce qui se passe pour chacune de nous à la maison, que chacune de nous est obligée de courir à la maison pour y continuer l'autre boulot, celui qui nous colle toujours dessus nous voyons que nous sommes obligées de lutter seules en tant que femmes. La nécessité de l'autonomie de la lutte des femmes devient une chose évidente au moment où nous mettons ce qui se passe à la maison au centre de la politique, de notre politique, et que nous comprenons notre situation à l'usine à partir de notre condition de base qui est bel et bien que nous sommes obligées - comme des esclaves - de faire gratuitement tout le travail qui sert à rendre utilisable la force de travail. (Au nom de l'amour ... au profit de qui ?).

"Mais nous on en est pas là. C'est déjà difficile de lutter à l'intérieur de l'usine." Mais nous les femmes, nous en avons toujours été là - peut-être pas dans la "politique", mais dans ce qui se passe réellement.

Et si tout ce travail ménager énorme, n'a jamais été mis au centre des débats et des luttes, n'est-ce pas parce que la politique et les syndicats ont toujours été assumés avant tout par les hommes qui ont le temps d'y investir justement parce qu'ils ont une femme à la maison qui le leur permet... et qui ne peuvent donc pas soulever ce problème. Pourquoi devrions-nous entrer dans cette politique-là, accepter cette division entre l'usine et la maison, que même les luttes ont reproduites - à l'usine il y a possibilité de lutte collective et c'est politique - et à la maison nous n'avons qu'à nous débrouiller et si nous n'y arrivons pas, c'est bien de notre faute. Cela ne veut pas dire que nous devons lutter seules à la maison; mais dans tous les lieux où nous sommes réunies, à l'usine, à l'hôpital, au bureau, dans la rue, lutter contre notre condition de ménagère. Pourquoi devrions-nous "oublier politiquement" la moitié de notre travail, celle qui est oubliée par tout le monde et qu'en même temps nous ne pouvons JAMAIS oublier ?

C'est vrai, il y a tout le monde qui met l'usine au centre de la politique - la maison est oubliée ou comprise comme dépendante de l'usine. C'est vrai, IL N'Y A QUE NOUS LES FEMMES QUI POUVONS RENVERSER CE RAPPORT, mettre au centre de notre politique notre travail d'esclave et comprendre notre exploitation dans l'usine à partir de cette situation de base. Il n'y aura personne qui le fera à notre place, personne ne l'a jamais fait. Et c'est pour cette raison que nous pouvons le faire qu'en tant que femmes, que organisées de manière autonome.

## POURQUOI N'AVONS-NOUS PAS PU NOUS RENCONTRER ?



Malgré une forme de lutte très dure - l'occupation, malgré la volonté générale de ne pas aller à Bienne, les femmes de Bulova n'ont pas eu la possibilité, l'espace, de contrôler leur lutte, de décider librement comment gérer elles-mêmes cette occupation. Elles n'ont pas pu "bouger". De l'extérieur on a même eu l'impression qu'elles avaient été prises en otage par un groupe de syndicalistes. Même dans la lutte ouverte on a décidé pour elles : on a voulu qu'elles continuent à obéir et qu'elles restent dans l'ombre, effacées, soumises. Tout cela au nom de "l'importance" du conflit. Parce qu'il est bien connu que les choses "importantes" ont toujours été décidées par les hommes...

Les hommes, les syndicats, ont mené le bal à Bulova, du début à la fin. Mais qui était concerné en première personne par cette lutte? Qui avait les vraies raisons de refuser de se laisser transporter comme du bétail d'une ville à l'autre? Qui ne voulait pas payer les coûts supplémentaires en argent, en fatigue, en temps, en travail qu'un tel transfert impose? Pour qui, étant donné que la majorité des Bulova sont des femmes, dont beaucoup mariées - permis B, donc déjà surchargées de travail et de discrimination, la décision du transfert a bien été doublement inacceptable? Sans les femmes de Bulova, il n'y aurait pas eu d'occupation. Mais elles n'ont pas pu crier tout cela; les hommes ont parlé à leur place.

L'occupation est restée séparée de la ville, des gens qui l'ont soutenue, nombreux, et qui auraient aimé entrer dans l'usine, discuter, participer à la lutte. Ce cordon sanitaire a été voulu pour des raisons de "sécurité". Sécurité de quoi, sécurité de qui? Le syndicat, les petits-chefs n'ont pas laissé les femmes de Bulova organiser elles-mêmes la popularisation de l'occupation, inventer une manière moins passive d'occuper. En effet, elles ont occupé à heures fixes, elles ont assuré leur présence, un point c'est tout. Il y a eu peu de discussions, les femmes tricotaient, regardaient la TV. Les syndicats ont projeté quelques films "instructifs" pour faire passer le temps. Rien d'intéressant, surtout rien de stimulant pour la lutte. Il fallait bien que le temps passe, il fallait surtout que rien ne change.

Le contrôle des entrées a été confié aux hommes uniquement. Au début ils étaient aussi les seuls à rester occuper pendant la nuit. "Ce n'est pas convenable pour des femmes". "Les femmes ne peuvent pas rester parce qu'elles doivent s'occuper des enfants et faire leur ménage". C'est au moins clair! Chacun à sa place et la place des femmes pour ces messieurs est encore et toujours à la maison. Très vite les hommes (qui sont peu nombreux à Bulova) sont épuisés de fatigue; les nuits blanches commencent à leur peser. C'est pour cela qu'ils "permettent" à des femmes célibataires (seulement) de participer aux piquets de nuit. Jusqu'à quand nous faudra-t-il la permission des hommes pour agir? Les femmes mariées, c'est évident, "ne peuvent pas". Il ne faut surtout pas que les maris des femmes de Bulova en subissent les conséquences... 75% des ouvriers de Bulova sont des ouvrières, mais c'est déjà beaucoup si on a "permis" à deux d'entre elles de faire parti du comité de grève.

L'information était le monopole de quelques-uns: les femmes étaient toujours les dernières à être informées sur l'évolution des négociations. Tout cela a empêché que les femmes commencent à se sentir vraiment en lutte, qu'elles discutent entre elles librement de leurs problèmes à l'usine et à la maison. Elles n'ont pas pu commencer à exprimer collectivement les revendications sur leurs conditions de travail pourtant mauvaises. Elles travaillent aux pièces, les salaires n'ont pas augmenté, la concurrence, les divisions sont très fortes. Elles ont commencé à se connaître, à se saluez dans la rue; la solidarité s'est renforcée, elle aurait pu devenir prise de parole autonome sur leur situation de femmes doublement exploitées.

LA LUTTE DES FEMMES DE BULOVA CONTINUE: NE LAISSONS PLUS LES HOMMES, LES SYNDICATS, QUICONQUE, DECIDER A NOTRE PLACE . SORTONS DU SILENCE .

si être responsable, veut dire capituler  
nous sommes toutes des irresponsables....

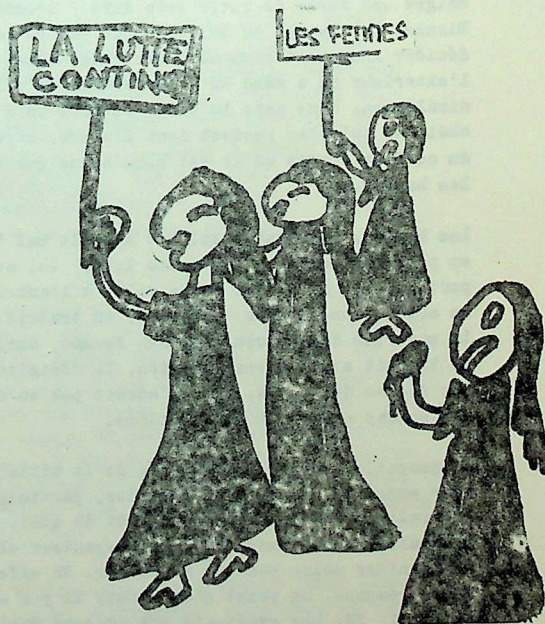
Le syndicat qui se lance à soutenir et à promouvoir une occupation d'usine en Suisse!! C'est rare...C'est étonnant...

Aurait-il changé de style? Aurait-il transformé sa politique? Nous ne le croyons pas. Les syndicats sont toujours là pour contrôler les situations où la classe ouvrière résiste et est décidée à ne pas payer la crise des patrons ni en partager les conséquences. S'ils prennent la lutte en main, c'est pour mieux la contrôler, souvent pour l'étouffer, rarement pour la gagner.

Mais ce n'est pas cet "effort" calculé des syndicats à Bulova qui nous fait oublier qu'eux-mêmes ont déjà accepté des milliers de licenciements, la série noire des cas de fermeture d'usine, les réductions d'horaire, qu'ils ont renoncé à combattre pour des augmentations de salaire, au nom de leur sens aigu des responsabilités.

Bulova, dans les plans des syndicats, devait servir à masquer leur manque de combativité partout ailleurs, sans faire beaucoup de dégâts. Nous sommes convaincues que ces plans ont échoué.

BULOVA A FAIT DES PETITS. Les ouvrières de Bulova ont montré la voie.





Quand les femmes se mettent à lutter dans les grands magasins, dans les bureaux, dans les usines ...

\* 230 employés dont une majorité de femmes, font la grève pour une augmentation de salaire égale pour tous dans le grand magasin Mammouth à Rennes.

Septembre 1975

\* 300 employés dont une majorité de femmes font la grève aux Galeries Lafayette à Lyon. Elles demandent plus de salaire, dénoncent leurs conditions de travail (abolition des tabourets pour s'asseoir, lumière au néon, système d'aération, etc.) Tout cela pendant les soldes. "C'est gratuit, vous n'avez qu'à vous servir" disait une vendeuse aux clientes.

Septembre 1975

\* Dans un grand magasin à Paris, Inno Montparnasse 85% du personnel (féminin) se met en grève. "C'est la pagaille". Des clients manifestent leur solidarité avec les grévistes.

Octobre 1975

\* Les dactylos de "la Paternelle" à Paris font un mois de grève. Au début elles sont 60 après 300. Elles occupent le grand hall du bureau d'où elles se font déloger deux fois par la police aidée par les cadres. "Le rendement rend dément - contre les conditions de travail archaïques" Elles posent des revendications spécifiques de femmes : pauses pour les femmes enceintes, suppression du cadeau de la fête des mères remplacé par une prime, suppression de la Sainte Catherine ... "Même si nous sommes obligées de reprendre le travail, nous continuerons la lutte. Nous prendrons le droit de fumer, de discuter, de nous lever, et s'il le faut nous ne taperons que 20 lettres au lieu de 32".

Novembre 1975

\* A Cerizay, contre le licenciement d'une déléguée syndicale 90 ouvrières se mettent en grève et décident de faire comme à Lip : elles installent un atelier dans une ferme prêtée par des paysans et vendent des chemises pendant 4 mois.

Ete 1973.

\* L'usine de textile Everwear devant être liquidée, les 200 employées se mettent en grève fabriquent et vendent des couvre-lits pendant plusieurs mois. 2/3 du personnel sera repris dans une autre usine.

Juin 1975

\* Les ouvrières de l'usine CIP ont dû monter deux fois au siège social et y séquestrer l'un des directeurs parce que leur paye n'arrivait pas. A cette occasion, elles découvrent qu'une grande partie d'entre elles sont menacées d'être licenciées. C'est alors que 380 salariés, avant tout des femmes, occupent l'usine et reprennent la production pour vendre. Ce sont aussi les femmes qui s'opposent à la venue des camions envoyés par les fournisseurs de CIP pour reprendre les biens. Elles produisent "de tout, sauf des pyjamas et des chemises", elles veulent faire "des choses gaies", des robes, des habits d'enfants.

Août 1975

\* 130 ouvrières de Lanvin (haute couture) se mettent en grève à la suite de l'échec de négociation sur les questions salariales. Elles occupent pendant quelques heures la boutique rue du Faubourg Saint Honoré, rue de boutiques de luxe à Paris.

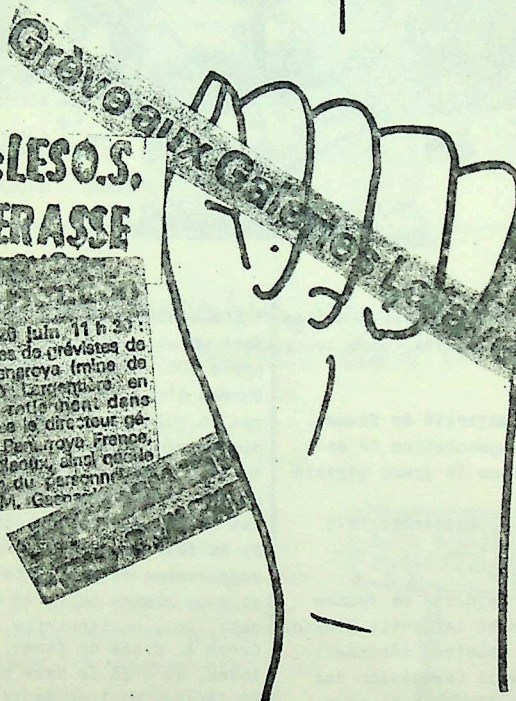
Juin 1975

\* Pour s'opposer à la liquidation d'une usine de textile à Auxerre, 90 couturières occupent les locaux pendant une année et produisent. Elles se sont toutes faites réembaucher. C'est l'occupation du bureau du maire qui finalement a mené à la fin du conflit.

Août 1975

**DACTYLOS: LES O.S.  
DE LA PAPERASSE**

Jeudi 20 Juin 11 h 30 :  
Les O.S. de prévises de  
l'usine Pangeya (mine de  
plomb) à Landerneau en  
A.C. ont fait un meeting dans  
l'entreprise le directeur gé-  
néral de Pangeya France,  
M. du Plessis, ainsi qu'une  
centaine de salariés.  
Kushin M. Gagnon



**LES OUVRIERES LUTTENT  
DEPUIS 2 MOIS CONTRE  
LE LICENCIEMENT  
à la Galeries Lafayette de Lyon**

Les O.S. de  
la Galeries Lafayette de  
Lyon

\* Les ouvrières de Budu à Toulon occupent depuis 9 mois et se sont lancées dans la production de "jeans sauvages".

Mai 1975

\* A Fives-Lille, 200 ouvrières occupent une usine de textile et continuent la production pour faire un stock.

Novembre 1975

\* L'usine Grandin à Montreuil (postes de TV, radios) ferme : licenciement de 600 personnes. 200 ouvrières occupent l'usine pendant 6 mois. Elles manifestent, dans la rue, sous la tour Eiffel, elles occupent le bureau de Françoise Giroud, un studio d'Europe 1 et un autre de France Inter. Elles organisent 2 journées "portes ouvertes" (2000 visites). Elles se font des longues robes rouges avec, en écharpe, leurs revendications. Elles fabriquent des coussins, des châles, des poupées qu'elles vendent. L'usine repart.

Août 1975



\* Les 82 salariés de Alpyr à Vienne (Isère) occupent les locaux de l'usine. Depuis 2 mois, le personnel féminin à 90%) n'a pas été payé et il ne peut plus travailler faute de matière première.

Juin 1975

\* 1000 ouvrières de "Big Chief" une usine de vêtements, menacées d'un licenciement collectif, occupent l'usine à Roche sur Yon et à Nantes.

Janvier 1975

\* 130 personnes, dont 80% de femmes, occupent pendant 4 mois l'usine de biscottes Cringoire de Pithiviers qui devait être liquidée. Elles empêchent le démantèlement de 120 tonnes de biscottes en stock - leur trésor de guerre - et des 4 fours.

Janvier 1975

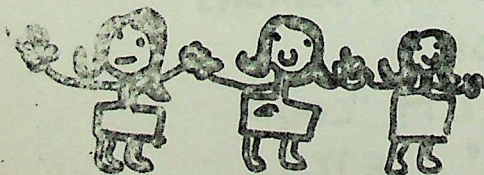
\* 85 ouvriers dont 80% de femmes d'une usine de nougat à Montélimar se trouvent à la rue du jour au lendemain et occupent l'usine. Elles fabriquent des poupées de chiffon pour assurer leur paye. Elles envisagent d'acheter directement les matières premières pour remettre en route les chaînes de fabrication.

Février 1975

\* Les épouses de grévistes de l'usine Penaroya (usine de plomb) en Ardèche, retiennent dans l'entreprise le directeur général de Penaroya France ainsi que le directeur du personnel de l'usine. Les femmes ont envahi les locaux après que des négociations sur les revendications des ouvriers étaient refusées une 6ème fois. Leur séquestration pais, les négociations sont acceptées...

Juin 1975

Cette liste n'est nullement exhaustive!



# MATISA

Les femmes de grévistes de l'usine Matisa, à Renens, se sont réunies pour discuter et organiser un soutien public à la lutte des ouvriers en grève.

## APPEL DES FEMMES DES GREVISTES

Les ouvrières de MATISA, depuis qu'ils sont en grève, vivent main dans la main. Il n'y a plus de frontières.

C'est à nous, femmes de grévistes, de les soutenir et de les aider, parce que leur lutte est juste et qu'ils se battent pour le droit de tous les travailleurs.

C'est pour cette raison que nous, femmes, nous sommes réunies, et pour nous encourager les unes les autres, parce que tous unis nous avons plus de force.

Aujourd'hui, c'est MATISA, et demain ce sera peut-être vous. Sur notre lieu de travail, certains sont contre la grève et veulent nous persuader que nous n'obtiendrons rien. Il est vrai que la situation est difficile. Mais, Mesdames, encouragez et aidez votre mari, car il fait la grève pour sauver la situation matérielle de nos foyers. Leur lutte est aussi la nôtre.

L'inquiétude existe. Nous aussi nous sommes inquiètes du lendemain. A la maison et au travail, c'est l'isolement et nous avons le temps de penser aux fins de mois.

C'était un cap difficile à passer. Mais maintenant, nous avons confiance, car ils sont tous unis, et nous aussi, et qu'ils vont gagner.

Nous, femmes des travailleurs de MATISA, faisons appel à toutes les femmes à nous rejoindre et à se réunir pour manifester leur solidarité à une

ASSEMBLEE, Mercredi 24 mars

BRASSERIE DE VERDEAUX (rue de Verdeaux 16, Renens)  
à 20 h 15

VENEZ TOUTES !

# Le film COUP POUR COUP

Coup pour coup, c'est un film qui raconte une grève de femmes, menée et contrôlée par elles-mêmes.

Ce qui me plaît le plus dans ce film, ce n'est pas ce qui est le plus mis en évidence par le montage: la lutte paie -les femmes peuvent lutter comme des hommes, aussi bien que des hommes- mais ce qui apparaît en filigrane, qui n'est pas dit, seulement montré en acte, comme en passant.

Par exemple, le point de départ du mouvement, c'est une "crise de nerfs". La dépression, le fait de craquer, c'est presque toujours vécu comme personnel, individuel. Des milliers de femmes craquent chaque jour toutes seules, à la maison. Des milliers d'autres craquent sur leur lieu de travail et se font immédiatement envoyer dans un hôpital où on les bourre de calmants. Cette femme-là craque à l'usine et sa dépression est immédiatement perçue comme "politique" par ses compagnes de travail.

La dépression, cette chose toujours "politique" mais traditionnellement privée, quand elle a lieu à l'usine, c'est un peu la maison qui entre à l'usine. C'est un comportement de refus du travail, du trop de travail, de la double journée.

Plus tard, pendant l'occupation, c'est vraiment toute la maison qui débarque: les enfants, la cuisine. Tout juste si les maris ne viennent pas se faire consoler, se faire retaper affectivement.

On voit que la double journée, c'est impossible pour eux; même avec de la bonne volonté, ils n'y arrivent pas (ils n'ont pas été entraînés dès l'enfance à résoudre ce casse-tête).

Tout cela, le film nous le montre très bien. On sent que les femmes -ouvrières, étudiantes- qui ont fait le scénario collectivement et qui jouent elles-mêmes sont parties de leur propre expérience.

Mais dans ce film, le travail ménager est présenté comme un handicap que les femmes doivent surmonter pour pouvoir lutter, et non pas comme l'objet d'une lutte, lutte fondamentale pour toutes les femmes, qui peut avoir lieu partout, même et surtout dans les usines.

Le film nous montre l'imagination et l'ingéniosité de ces femmes, les formes de socialisation du travail ménager qui naissent spontanément pendant la lutte, la solidarité qu'elles développent aussi par rapport à la maison. C'est le temps d'une lutte, c'est le temps d'une autre distribution momentanée du travail.

Ce n'est pas encore se faire payer toutes ces heures de travail gratuit pour le capital, ce n'est pas encore en finir avec la double journée.

Coup pour coup? De bonnes questions à lire entre les lignes, à voir entre les images.



**SAMEDI 3 AVRIL VENEZ TOUTES**  
**ON PARLERA DE BULOVA**  
**DE NOTRE TRAVAIL**  
**CELUI DE DANS ET CELUI DEHORS**  
**DE LA MAISON**  
**ON VERRA LE FILM "COUP**  
**POUR COUP" ... ETC...**  
**VENEZ DES 15h**

CENTRE DE LOISIRS  
RUE DE LA BOINE 31

A NEUCHÂTEL

# L'INSOUMISE

numéro 4 mai 76



Groupe "salaire contre le travail ménager"  
Case postale 111 - 1227 Carouge

## La Suisse

### Médecine préventive

# LES CAISSES en ont assez de payer!

Ce serait à nous les femmes de payer les difficultés de l'Etat et des caisses maladie, de les payer avec notre argent, avec notre corps ? "Etre femme c'est un luxe, se soigner c'est un luxe, plus de profit sur notre uterus!" (slogan crié lors de la manifestation à Zürich le 24 avril). Et c'est vrai que si on ne nous rembourse plus les contrôles gynécologiques (de Fr. 80.-- à 120.-- en tout cas) beaucoup d'entre nous ne se feront plus examiner, cela veut dire pour beaucoup d'entre nous le risque d'un cancer dépisté trop tard pour être soigné, d'une infection grave etc... Les femmes payent déjà des cotisations plus élevées que les hommes : environ de 10 % (exception faite à Genève). Ils disent que notre "morbidité" est plus grande, que nous leur coûtions plus cher.

Nous tombons plus souvent malade et surtout d'affections gynécologiques. Dans notre "morbidité" on inclut aussi la grossesse, l'accouchement. Pour eux, faire des enfants c'est une maladie. Mais c'est une maladie utile, dont l'Etat a besoin, et les frais de grossesse sont couverts par les assurances. Une fois notre tâche de mettre au monde des bons citoyens accomplie, c'est ensuite à nous de s'assurer que la machine de notre corps reste en bon état. On

SUITE AU VERSO

## LES FEMMES AUSSI!

### ON NE SE LAISSERA PAS FAIRE

# ORGANISONS NOTRE REFUS COLLECTIF DE PAYER

SUITE DE LA PAGE 1.

peut alors continuer à être une femme "adulte" qui prend à ses frais des contraceptifs pour ne pas faire des enfants n'importe comment, continuer à assurer un service sexuel (et on sait que la plupart des infections gynécologiques proviennent des rapports de pénétration) continuer à travailler gratis à la maison, continuer à travailler dans de mauvaises conditions à l'extérieur.

On s'abîme le corps à prendre ces contraceptifs pendant des années, à vivre une sexualité frustrante, à accoucher dans des hôpitaux-usines, à travailler à longueur de journée.

Non seulement on ne nous paye pas pour faire tout ce travail d'être femme, mais maintenant ce serait à nous de payer ?

"La Confédération prend à sa charge pour les hommes 10 %, pour les femmes 35 %, pour les enfants 30 % des frais médicaux-pharmaceutiques" (Techopp et Gigy 1969, La sécurité médicale sociale).

Concrètement, ceci veut dire que chaque fois qu'une femme touche de l'argent de sa caisse maladie, 35 % de la somme est payée par la confédération. Même si ces subventions sont diminuées de 10 %, ceci montre que de fait, il est reconnu socialement que les femmes ne peuvent payer seules le coût de la maternité : production de la force de travail.

Vu sous cet angle, toutes ces mesures (le refus de rembourser l'examen gynécologique, la majoration des cotisations pour les femmes, sans oublier la non-liberté et gratuité de l'avortement, la non-gratuité de la contraception...) apparaissent comme aussi des mesures de brimades, de punition et d'intimidation des femmes.

Cela relève de la même mentalité que celle qui dit qu'il ne faut jamais donner à un chômeur l'équivalent de son ancien salaire, pour qu'il soit "incité" à chercher du travail.

Nous ne sommes pas des "bonnes citoyennes", nous ne voulons pas participer à une meilleure gestion du capital, son Etat, ses institutions lamentables - comme ses caisses maladies.

Nous voulons renvoyer tout ce beau monde dos à dos, qu'ils se débrouillent pour trouver des sous, nous savons qu'il y en a tout plein dans ce pays... Nous n'avons aucune proposition à faire, tout ce que nous voulons c'est ne pas payer.

**REFUSONS COLLECTIVEMENT DE PAYER LES FACTURES DES CONTROLES GYNECOLOGIQUES !**

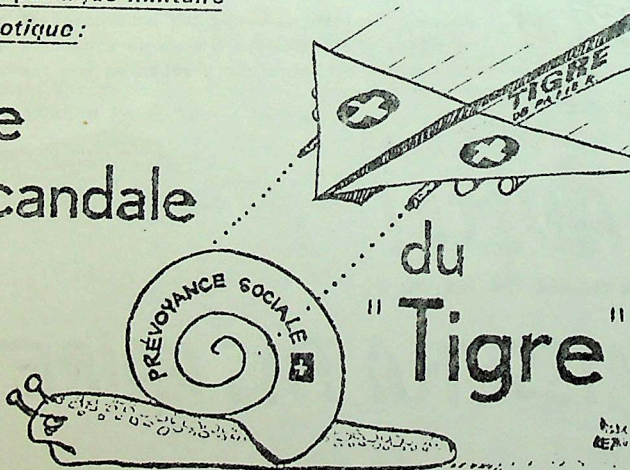
Dans le système actuel, ce sont les (im)patientes qui payent elles-mêmes les factures de médecins, l'assurance rembourse ensuite. Dans l'immédiat, réunissons nos factures et trouvons un système de défense collectif.

Passez au Centre-femmes, signez le manifeste écrivez à l'Insoumise, cp111, 1227 Carouge.

Puisqu'il paraît que c'est pour augmenter le budget militaire que la Confédération a diminué les subventions des caisses, pourquoi n'envoyons-nous pas nos factures au Département militaire fédéral

Une politique militaire chaotique :

Le scandale



La Confédération, c'est d'abord, va acheter des avions de combat américains. Déjà les Américains sont déçus, les Tigres - car c'est d'eux qu'il s'agit - ont tout prévu. Ils ont même fait passer les avions, qu'ils ont achetés à des hôpitaux. Ils ont même acheté les fusées devant la commission militaire d'ordre et d'entretien comme à son habitude. Les Tigres ont des fusées et, sol-

des canons, du napalm, des bombes. Bref, rien de plus beau qu'on a jamais eu.

Et puis, avec les 1 milliard 200 millions de francs pour le budget militaire, on peut se faire un budget d'Etat vraiment pas enviable sur les caisses fédérales. Mais rassurez-vous, M. Chevaz se débrouille : il reçoit de 550 millions de francs la subvention

à l'AVE qui bilfe 130 millions du côté de l'assurance maladie et il refuse de verser la compensation du remboursement à 63 % de tous les fonctionnaires fédéraux chômeurs et pensionnés comme les autres. Mais il est et il sera, sur de l'être augmentés - mais surtout pour les classes pauvres, un tel meurt pour les seconds anonymes - en plus de ce que l'AVE et M. Chevaz se débrouillent.

pour le  
pour les  
auti-  
sdi

# Document:

lation des caisses-maladie du Canton de  
1  
laire No 1 / 1976

Zurich, le 30.1.1976

mités de direction de nos caisses maladie  
vous prions de prendre connaissance de la  
lication suivante :  
sujet des examens de contrôle, refus du  
ménagement par les caisses

frais de soins en cas de maladie ont  
né à augmenter considérablement aussi pen-  
l'année écoulée. De grandes augmentations  
tisatins sont nécessaires pour maintenir  
libre financier des caisses. Les subven-  
fédérales aux caisses maladie ont été dimi-  
de 10 % pour l'année 1975 et restent rédui-  
ces facteurs, ainsi que le vote  
l négatif du 8 décembre 1974 contraignent  
isses à économiser davantage.

artir d'une initiative prise par l'associa-  
antonale d'Argovie, le comité directeur du  
dat a décidé lors de sa dernière séance de  
ander aux associations cantonales d'appe-  
s caisses maladie actives dans leur canton:

- plus prendre en charge les examens de rôle
- sser les contributions volontaires des ses à ces frais
- former les associations de médecins de e décision.

Il s'agit là avant tout des examens de con-  
trôle gynécologique de dépistage du cancer ainsi  
que des examens de contrôle dits "pour la pilule".  
Mais cette recommandation concerne de même tous  
les autres types d'examens de contrôle, pour hom-  
mes ou femmes.

Vu qu'il n'est souvent pas possible de déter-  
miner à partir des factures de médecins ou  
des feuilles maladie s'il s'agit de presta-  
tions obligatoires, nous demanderons à la so-  
ciété de médecins du canton de Zurich de signa-  
ler de manière claire s'il s'agit d'examens  
de contrôle (p.ex. indiquer contrôle, préven-  
tion). Nous dépendons donc de la collaboration  
des médecins.

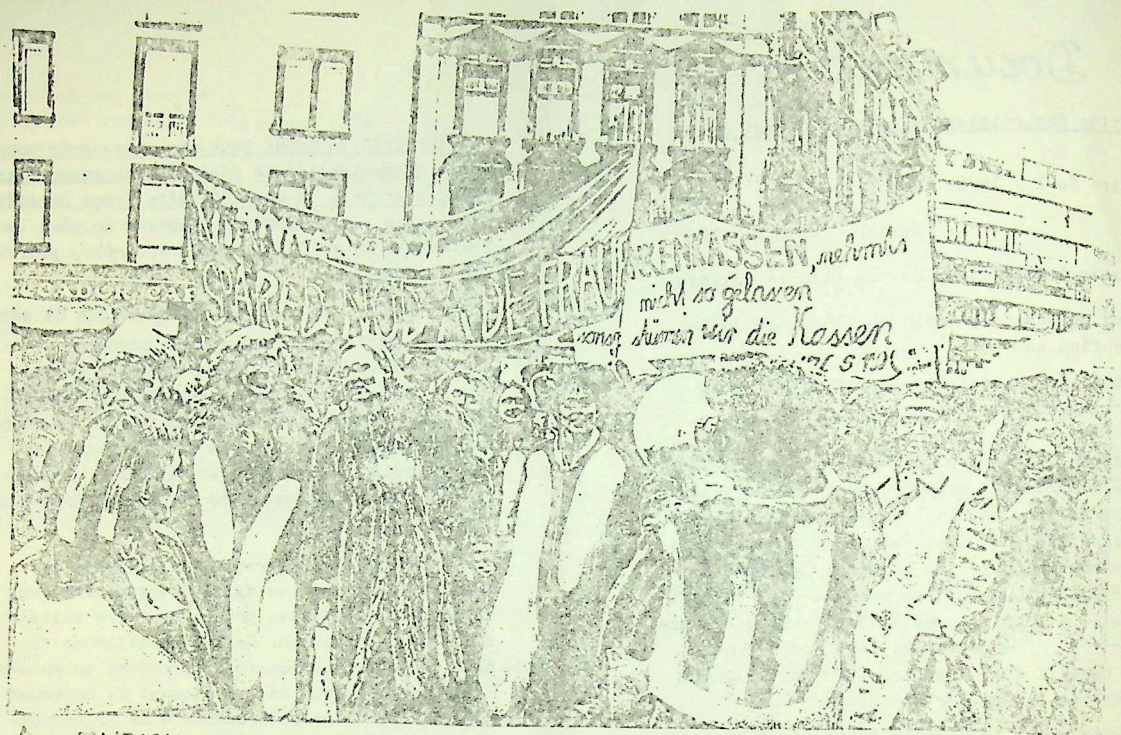
Il incombe aux caisses d'en informer les  
assurés. Nous faisons appel à votre sentiment  
de solidarité et vous prions de faire suite à  
notre recommandation. Seule une attitude com-  
mune de toutes les caisses permettra un succès.  
Toute la politique de recrutement de nouveaux  
membres doit être subordonnée à la préoccupa-  
tion du maintien du système de l'assurance  
maladie actuelle.

Il est bien clair que les caisses ne sont  
pas opposées aux examens de contrôle. Mais la  
situation précaire actuelle de nos finances ne  
leur permet plus de prendre en charge des exa-  
mens coûteux qui ne comptent pas parmi les  
prestations obligatoires.

les caisses-maladie :

# ça va, la tête ?





A ZURICH

MANIFESTATION DE 500 FEMMES SAMEDI 24 AVRIL 76

A Zurich, la campagne pour le refus de payer a déjà commencé : stands en ville, lettre de protestation aux caisses maladies.

Cette campagne devrait aujourd'hui prendre mal dans de nombreuses villes de Suisse.

'caisses-maladie, n'épargnez pas sur le dos des femmes'

ORGANISONS NOTRE REFUS COLLECTIF

DE PAYER LES CONTROLES GYNECOLOGIQUES

Si vous voulez être contactée pour la suite de cette action:

SIGNEZ ET FAITES SIGNER ci-dessous.

NOM

ADRESSE

à renvoyer à L'Insoumise, C.P. III.1223, Courbevoie

# les cours d'accouchement sans douleur :

ça aussi,  
il va falloir  
payer?!

A la Maternité, on peut prendre gratuitement 8 cours d'accouchement sans douleur à condition d'accoucher en 3ème classe. Le prix du cours est intégré aux autres frais de Maternité, intégralement payés par les caisses-maladie. Pour les autres classes - 1ère et 2ème - le cours coûte 150 Frs. non remboursés par les caisses.

Il y a un mois, "on" a eu l'idée d'imposer "un prix forfaitaire" à toutes les femmes qui prendraient ce cours (à celles qui vont aller accoucher en 3ème) : 50 à 60 Frs. Des employées de la Maternité se sont opposées à un montant si élevé et ont proposé un prix qui irait de 10 à 15 Frs.

Ce serait une manière d'éduquer les femmes à prendre leur cours au sérieux et à le suivre régulièrement. Ça, c'est l'argument officiel.

En réalité, ça entre dans le Grand Plan de nous enlever autant d'argent que possible de tout nous faire payer repayer surpayer. On nous fait sentir à travers toutes ces mesquineries et brimades notre condition de femmes. On commence philanthropiquement par nous montrer comme c'est bien de faire dépister nos cancers et de savoir accoucher sans bruit. Quand c'est démontré, quand on a pris le pli, quand c'est entré dans les moeurs : fini la gratuité, il faut payer. Couic !!

- Si vous voulez recevoir régulièrement notre journal :

Si vous voulez nous écrire :

CP 111, L'Insoumise, 1227 Carouge



# Que les femmes sont belles!

J'ai passé 4 jours à la Maternité.

L'indifférence des médecins, la malignité des infirmières, l'écrasement de toutes les femmes se conjuguent pour faire de nos corps, de mon corps une chair triturée, déformée, bête, saignante : morte. Seuls l'interdit sexuel, l'interdit homosexuel, la défense absolue de s'aimer rendent possibles la proximité de nos corps, le dévoilement de nos seins, le lavage simultanée de nos sexes. N'ont le droit de se montrer que nos parties souffrantes, d'ailleurs : des seins tendus et bouillants par la montée du lait, des sexes rasés comme des prisonniers de guerre. Le matin, on se salue: "Bonjour, ça coule fort ?"

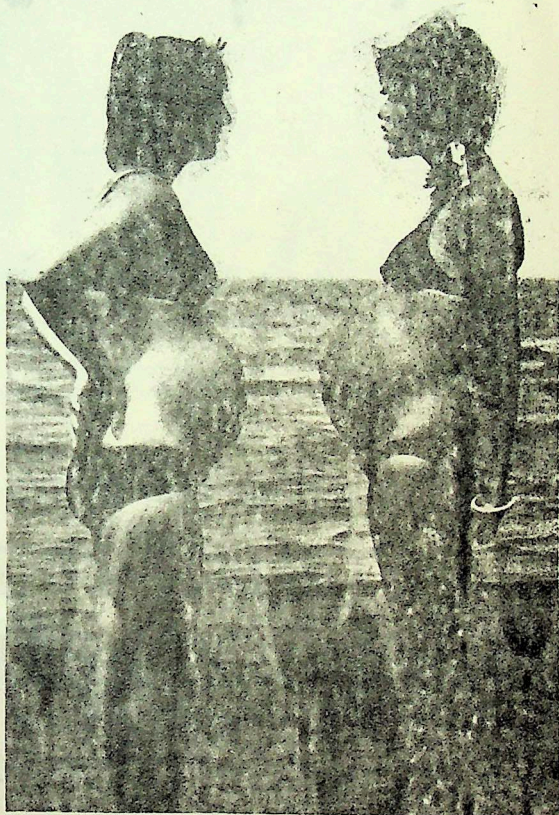
Et moi qui aimerait répondre:

"Bonjour. Toute la nuit, j'ai rêvé de femmes de toutes les couleurs, mais toutes belles, suaves de partout, mouvantes et légères, mouillées et parfumées, et il y avait même du sang, et ce sang était chaud comme mon lit était chaud, comme mon sang. Ici, dans mon lit d'hôpital, je rêve de femmes toutes plus belles les unes que les autres, des corps de femmes, et non des plaies vivantes, on dirait presque heureuses de l'être, et non des utérus saccagés.

Bonjour. Toi, j'ai caressé ton front quand tu criais. Toi, j'ai bien vu que tes yeux étaient profonds et longs tes cils noirs. Et toi, ta peau, comme ça doit être doux. Et moi aussi je suis bonne.

Que les femmes sont belles.

(Dehors de l'hôpital, c'est encore plus facile à voir.)



- Si vous voulez nous soutenir avec des sous:  
L'Insoumise - (MLF) ccp 12-181-11

- Dès maintenant, vous pouvez obtenir la brochure "Discussion des femmes de **MLF** et du Groupe salaire ménager de Genève, automne 75" en écrivant à la CP 111, L'Insoumise, 1227 Carouge, et en mettant Fr. 3.-- dans l'enveloppe, ou en passant au Tabac du Bd, 13, Bd Georges-Favon. Merci.



# 1<sup>er</sup> mai 76

## Ritournelle pour les camarades

Elle est pour vous cette chanson, chers camarades du parti communiste  
Qui faites miroiter le travail comme de l'or,  
devant nos yeux, si possible à l'usine, comme  
les hommes, ou même à la chaîne, et nous dites  
que c'est la voie de notre libération.  
Mais chers camarades, nous travaillons déjà  
tous les jours gratis

Elle est pour vous cette chanson, chers camarades, un poil plus à gauche  
Qui affirmez cependant que le travail des femmes  
n'est pas productif et que les ménagères ne feront  
jamais la révolution

Vous n'avez rien compris encore  
Des travailleurs vous ne voyez que la moitié  
Ce n'est que quand nous, les femmes arrêterons  
de travailler qu'il y aura vraiment la grève  
générale.

Elle est pour vous cette chanson, chers camarades qui ne vous intéressez pas aux femmes en  
général

Mais seulement aux femmes prolétaires  
Cependant quand vous organisiez la lutte de  
classe, vos compagnes prolétaires continuaient  
à travailler gratis

Vous n'avez encore rien compris  
Des travailleurs vous ne voyez que la moitié  
Chers camarades, de la classe ouvrière,  
Les femmes sont la partie la plus exploitée

Elle est pour vous cette chanson, chers camarades, si rares qui dites de nous  
Comprendre, jour après jour  
Nous conquerrons seules notre pouvoir, seules  
nous lutterons contre notre esclavage

Alors chers camarades, qui dites de nous  
comprendre, un jour  
Nous nous rencontrerons avec le même pouvoir.

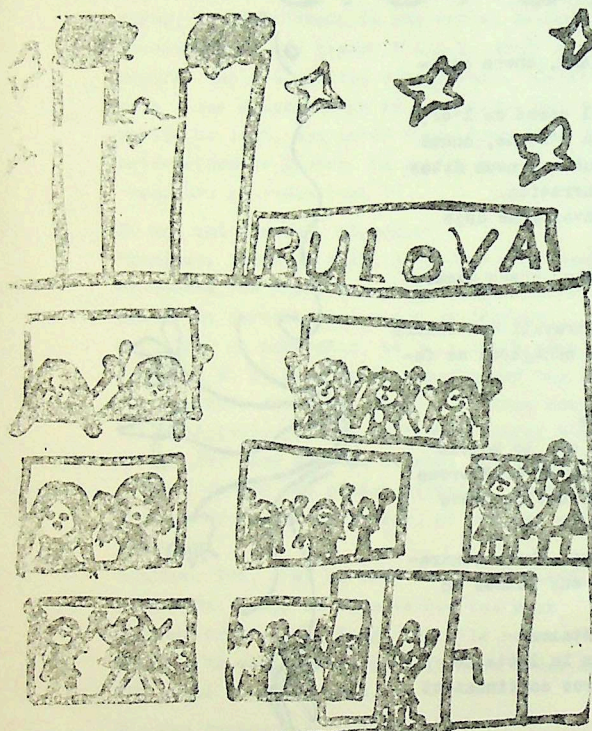
(Adapté d'une chanson du disque "Donne in lotta"  
de Lotta femminista).

# BULOVA :

"Je ne fais pas, je n'ai pas de politique.

Simplement, je suis une femme, c'est comme ça,

ça vient tout seul !"



## ON A DISCUTE AVEC DES FEMMES DE BULOVA !!!

Pour finir, on a quand même réussi à les approcher, ces femmes de Bulova! Notre rencontre du 3 avril, au centre de loisirs de la Boire à Neuchâtel, nous a permis de répondre à quelques-unes des questions que nous nous posions dans l'Insoumise no 3: Qui a décidé l'occupation,

qu'est-ce que les femmes ont fait pendant l'occupation, étaient-elles d'accord avec la "fermeture" de la lutte vers l'extérieur, quelle part ont-elles prise dans la décision de cesser l'occupation, que pensent-elles de la lutte à Bulova, etc., etc. Ci-dessous, nous donnons quelques extraits d'une discussion plus serrée avec l'une d'entre elles.

### \* Comment s'est décidée l'occupation \*

- Moi, j'ai dit : bon, s'ils ont occupé, ça veut dire que ça ne jouait pas cette décision d'aller à Bière, et ils ont bien fait. Je pense que beaucoup se sont senties désorientées, mais moi...

\*\* Vous étiez orientée, vous !

- Moi, j'admire une femme qui est membre dans le syndicat, qui est politique. Mais elles y vont pour sortir. C'est de la rigolade. Les femmes ne font que répéter ce que disent les hommes. Moi, si on me demande ce que je pense, je réponds : Moi je pense comme ça et c'est pas toujours comme le syndicat.

\*\* Vous avez l'impression que, parmi les femmes syndiquées, il n'y en a pas une qui prend les décisions ou qui commande quelque chose ?

- Il n'y en a que deux.

Et ces femmes ne décident rien, justement. Elles suivent ce que les hommes disent.

### \* Les femmes pendant l'occupation \*

\*\* Pendant l'occupation les femmes n'ont pas essayé de discuter de ces questions: dépitage du cancer, avortement, contraception, etc.?

- Oui, on a discuté par exemple du mariage. Il y en avait contre le mariage. Moi je suis con-

re le mariage. Ça gâche tout. Mais il y en avait qui... quand même, elles sont heureuses, qui apprécient le mariage. Mais combien il y en a d'autres heureuses ? Vous en prenez un, et c'est déjà difficile. Vous en prenez un autre, c'est déjà difficile aussi avec le deuxième.

.....

- On a eu aussi des discussions sur la famille. On se racontait ce qu'on faisait avant, après. On a même parlé de l'amour. Et c'était bien, parcequ'on a compris d'autres points de vue que le nôtre. J'ai compris comment elles voyaient les choses, ces femmes. Maintenant, on se connaît tous. Simplement, si vous n'aimez pas tel point de vue, vous le connaissez aussi, mais vous ne vous mettez pas à l'aimer pour autant!

\* La critique de l'occupation. \*

- Il ne faut pas faire l'occupation pour manger, pour chanter, pour danser. Mais il faudrait faire vraiment une Occupation! Une fois qu'on y est, il faut aussi s'amuser, d'accord. Mais il y en a qui ont pris ça trop à la légère.

.....

- C'est une chose grave, ça doit être mieux fait une occupation. Il faut tenir jusqu'au bout. On aurait dû ne pas partir tout de suite nous.

.....

- En Suisse, c'est difficile. Il faudrait une vraie grève. Il faudrait faire une vraie grève maintenant pour le patron, parce qu'il exploite l'ouvrier. Maintenant, vous ne trouvez plus une place payée comme il faut. Vous vous rendez compte ? Une femme, elle est malheureuse maintenant. Elle ne peut pas gagner sa vie.

.....

- Ils nous ont remboursé Fr. 250.-- (les patrons ou le syndicat ?) et maintenant, le remboursement est fini. En tout cas, ma copine et moi, on a calculé: on a perdu Fr. 700.--. Les gros, ce qu'ils ont perdu, ils ne s'en sont pas aperçus. Mais nous !

- Vous comprenez ce que je veux dire: une occupation comme ils l'ont faite, c'est de la rigolade. Parce qu'une vraie occupation, elle devrait donner des difficultés au patron. Mais il n'a pas eu de difficultés, pas du tout.

.....

\* La fin de l'occupation \*

\*\* Vous avez décidé tous ensemble que l'occupation était finie ?

- Oui, tous ensemble. Mais attendez : moi, je n'étais pas d'accord, il y en avait beaucoup qui n'étaient pas d'accord. Mais on a voté tout de suite. Et il y en avait qui ne comprenaient pas les points. On ne nous a pas donné le temps de lire le papier où figuraient ces points. Ils auraient dû nous donner le papier et nous expliquer ces points. Personne n'a compris. On ne nous a pas donné le temps. Tschumi a lu tous ces points - je ne peux pas le voir Tschumi, je ne sais pas pourquoi! - personne n'a compris. Et maintenant, qu'est-ce qu'on en a, de ces points puisque les choses sont en train d'aller quand même mal ?

.....

- Tschumi a lu donc les points, et petit à petit on a levé la main. Moi, non. On m'a dit: pourquoi tu ne la lèves pas ? J'ai regardé autour de moi, et j'ai dit : bon, vous voulez faire comme ça, faites comme ça, mais je ne suis pas d'accord - et j'ai levé la main! Ça qui ne va pas, c'est qu'il y en a trop qui sont trop en arrière dans la mentalité. Elles ne comprennent rien, et elles s'en foutent: elles ont leur mari qui travaille, alors tu penses!

.....

\* La "fermeture" de la lutte vers l'extérieur \*

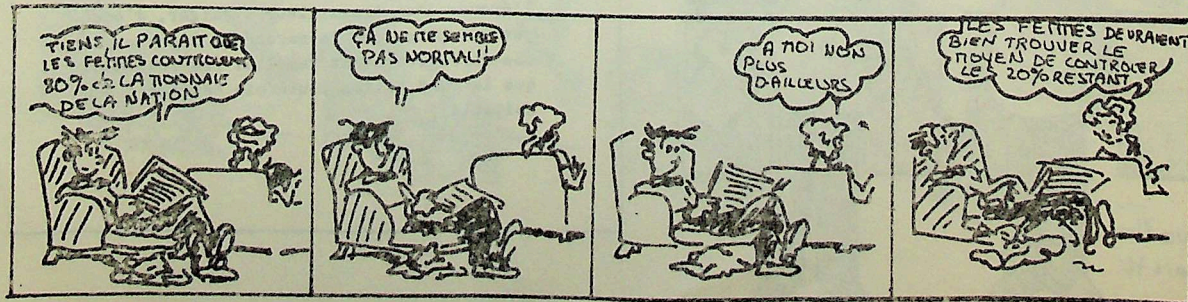
\*\* Vous auriez été d'accord de discuter avec nous ou de lire un de nos tracts pendant l'occupation ?

- Oh! mais oui alors!

\*\* Mais la politique était interdite!

- Et puis ils la font quand même! C'est pour ça que je suis fâchée avec eux: ils disent toujours qu'ils font pas de politique, et puis ils la font! Une grève, c'est une grève, vous êtes gréviste, vous êtes contre le patron. Alors contre le patron, c'est politique! Alors je ne comprends pas ce chef qui dit qu'il ne faut pas faire de la politique.

Suite →



\* et pour le reste \*

Les hommes jeunes, aujourd'hui, ça va mieux pour les femmes. Mais les femmes âgées, ils ont peur, ils ont peur que les femmes prennent le commandement, qu'elles commandent le monde; alors ils ont peur!

C'est pour ça que le monsieur qui m'a dit que je suis révolutionnaire, il m'a dit : Mais vous voyez, vous n'êtes pas bien, vous, parce que vous voulez commander. Mais je ne veux pas commander du tout : je trouve seulement qu'on doit pas se laisser faire comme ça pour le travail, pour tout! On a fait une occupation, mais après, il faut la maintenir, cette chose. Il ne faut pas avoir peur de la politique.

Si j'avais eu tout ça, je la faisais pas l'occupation, je vous jure.

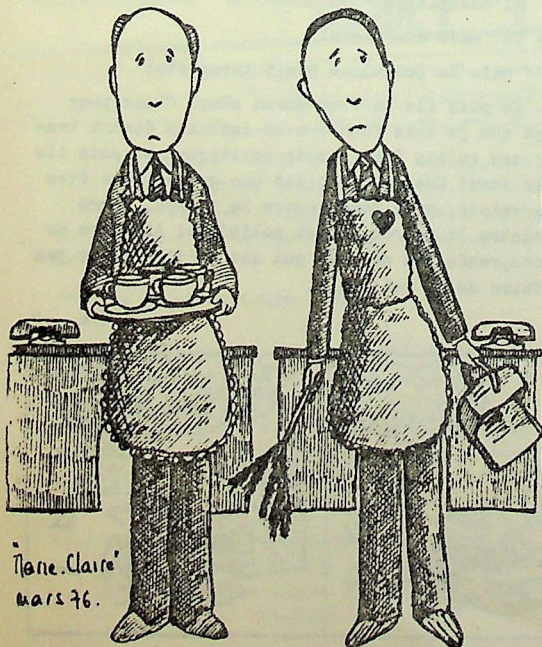
.....

LES LECTRICES NOUS ECRIVENT :

**DACTYLOS EN TABLIER.**

« Nous sommes une dizaine de femmes d'un pool de dactylos dans un service commercial. Il y a quelques semaines, nous avons toutes été convoquées par le chef de service, qui nous a intimé l'ordre de porter, désormais, un tablier au sigle de l'entreprise, ce par mesure d'hygiène et de standing. Il a ajouté ceci : "En tant qu'éléments féminins du bureau, il est de votre devoir de ranger le local chaque soir." Il va de soi que mes collègues masculins sont exemptés du tablier et du rangement (signes de soumission et d'infériorité). De plus, ce ne sont pas les hommes qui, à 4 heures, servent le café aux femmes, mais l'inverse. A vous de juger. »

Un pool de dactylos en colère (Tourcoing).



"Marie-Claire"  
mars 76.

NON JE NE RÊVAIS PAS

le soir dans ma cuisine  
lorsque l'enfant était couchée  
et que mon mari lisait Marx  
il était tard et le jour s'achevait  
les amis s'en étaient allés  
en laissant leurs assiettes sales  
et les cendres du cendrier débordaient sur  
la table.

non je ne rêvais pas  
avec mes mots ensommeillés  
malades  
mes mots simples  
pour réclamer, le temps, la liberté et la vie  
toutes choses noyées dans les eaux de vaisselle  
et les cendres du cendrier.

non je ne rêvais pas:  
le temps de dire non est venu  
le temps où l'on crie est venu  
le temps où l'on lutte est venu  
on ne me fera plus travailler par amour  
"l'Homme" mourra dans ses poubelles  
que je n'aurais pas descendues.

LES SYNDICATS :

ENNEMIS DES FEMMES

"Les syndicats durcissent leur position"  
tirait la Suisse du 9 avril 1976.

Après une année de blabla démagogique, les syndicats remontent leur vrai visage : Une délégation de la C.G.A.S. (Communauté genevoise d'action syndicale) est allée voir le Conseil d'Etat du canton de Genève pour parler de la crise et du chômage. Et parmi les mesures proposées nous avons trouvé celle-ci :

"Réserves quant à l'autorisation, pour l'épouse d'un travailleur étranger, d'occuper une place sur le marché de l'emploi, en cas de regroupement familial (regroupement que la CGAS estime toutefois hautement souhaitable); "

# le prix d'une femme au temps du MLF

Une femme de Neuchâtel nous envoie cet article qu'elle a découpé dans le Supplément hebdomadaire de 24 heures du 17 avril 1976:

"Dans certaines sociétés dites primitives, on peut encore acheter une femme pour quelques pièces de bétail. Il nous a paru intéressant de rechercher quel était le prix d'une femme dans un pays dit civilisé et plus particulièrement en Suisse, puisque, comme dit le poète: "Y en a point comme nous."

.... Le Tribunal fédéral a eu l'occasion de se prononcer à ce sujet tout récemment, à la suite du décès accidentel d'une ménagère, épouse et mère de trois enfants âgés à l'époque de 8, 6 et 3 ans.

L'épouse, a dit notre haute cour, est le soutien de sa famille, même si elle ne fait que tenir son ménage. Mais elle ne peut être considérée comme le soutien de son mari que dans la mesure où la contribution qu'elle apporte par son travail à l'entretien du foyer dépasse ce qu'elle reçoit de son mari, de sorte que son décès contraint ce dernier à réduire son train de vie. Le décès accidentel de dame B. a désorganisé la vie familiale. Après avoir dû cesser son travail pendant dix jours pour s'occuper des enfants, le mari a eu recours à des solutions temporaires, soit à des aides féminines rémunérées, notamment pour la garde des enfants en dehors des heures d'école. Il assume les charges du ménage pour le surplus.

L'engagement d'une gouvernante à plein temps aurait certes pour effet de rétablir, dans la mesure du possible, les conditions de vie antérieures de la famille. Toutefois, quatre ans se sont écoulés depuis le décès et les enfants ont maintenant 12, 10 et 7 ans. Dans le cours normal des choses, poursuit le Tribunal fédéral, les deux filles, en particulier l'aînée, pourront contribuer dans une mesure croissante à la tenue du ménage....

Mais même si l'on retient l'hypothèse d'une gouvernante à plein temps, on ne saurait fixer à Fr. 1'200.-- le salaire de celle-ci, nourrie et non logée. La rémunération à prendre en considération ne devrait pas excéder Fr. 800.-- par mois. Cette somme suffit à compenser, compte tenu d'un certain renchérissement et de besoins accrus des soutenus, le travail que consacrait la victime à sa famille.

Il y a lieu de déduire de ce montant Fr.800.-- par mois destiné à compenser le travail de dame B. la part du revenu du mari qui lui aurait été consacrée, soit le coût de l'ensemble des dépenses qu'il aurait effectuées en faveur de celle-ci (habillement, divertissements, cadeaux, etc.) Compte tenu de la situation modeste du mari, il s'agit d'un montant de Fr. 400.-- par mois. La perte de soutien peut ainsi, selon le Tribunal fédéral, être fixée pour le mari et les trois enfants à un montant total de Fr. 400.-- par mois et il convient encore de la limiter dans le temps....

Il n'est pas question, dans le cadre de cette rubrique, de faire une critique juridique de cet arrêt rendu le 1er juillet 1975 par le Tribunal fédéral, mais on ne peut s'empêcher de relever qu'il revient en fait à estimer à Fr. 800.-- par mois le travail d'une mère de famille, nourrie, logée et divertie. ...

Si l'on se rappelle qu'une mère de famille travaille ou du moins doit faire acte de présence près de dix heures par jour les sept jours de la semaine, cela ramène le salaire horaire de l'intéressée à Fr. 1.-- par heure.



# pour nous, même le travail à l'extérieur c'est toujours L'INSÉCURITÉ

A mon travail, j'ai été malade plus que de droit. Quand j'ai repris, mon patron m'a annoncé que je ne recevrais pas mon salaire dans sa totalité. C'est de cette manière abrupte que j'ai appris que, pour un contrat de travail de 5 mois, on a droit à 3 semaines de maladie payées, un point c'est tout.

J'ai hurlé : que je voulais recevoir mon salaire comme d'habitude; que même si c'est écrit dans la loi que pour un contrat de travail de 5 mois... je voulais mon salaire; que si la seule issue à ma situation, c'était l'assistance publique, ce ne serait en tout cas pas moi qui ferais les démarches pour y avoir droit: j'ai déjà assez de travail comme ça; que je ferais n'importe quoi pour avoir mes sous. Et j'avais des idées splendides: la plus simple dans ce cas-là était d'envoyer toutes mes factures au patron, vu qu'on ne peut vraiment plus rien payer, une fois privées de salaire: facture de loyer, de gaz, etc., mais aussi d'épicerie, de laiterie et de journaux!

Le dernier mercredi du mois, à 12 h., j'ai reçu mon salaire intégralement. "Le patron est sympa". Il a meilleur temps.

A la mi-avril, on a pu voir un petit film réalisé par des femmes qui vivent dans un grand ensemble parisien: "Vivre au féminin". Entre autres problèmes se posait celui, pour les femmes travaillant à l'extérieur et vivant de leur salaire, de savoir où mettre les enfants quand ils sont malades. Un patron exige même qu'à l'embauche, la femme donne des précisions sur les possibilités concrètes de garde dont elle dispose en cas de maladie de l'enfant. Si ces possibilités n'existent pas, la femme n'est pas embauchée. Les femmes de cette entreprise ont rapidement compris la manicolette: à l'embauche, on fabule donc à qui mieux mieux sur la sympathique voisine d'en-dessous ou la grand-mère toujours disponible.

Les femmes de LIP aussi reconnaissent le poids de ce souci - les gosses malades - puisque, dès la constitution de la "commission femmes" dans l'entreprise en 1975, elles s'empressent d'écrire dans leur cahier de revendications celle qui consiste à ce qu'elles ou leurs maris aient la possibilité de manquer le travail sans perte de salaire, afin de pouvoir rester à la maison près d'un enfant malade.

Quel stress. Pour les femmes qui se débrouillent seules avec leur salaire, les gosses ne peuvent pas tomber malades, elles-mêmes non plus, et si la maladie s'aggrave ou se prolonge, c'est la catastrophe.

Mais nom de dieu: pourquoi joindre les bouts en payant toujours de notre personne? Payer de notre personne, c'est entre autres: renvoyer le gosse à l'école à peine ou pas tout à fait guéri, retourner travailler nous-mêmes pas encore guéries, faire tourner la maison grâce aux petites et multipliées privations qu'on s'inflige à nous-mêmes, ETC.ETC. Pourquoi ne pas faire payer à ceux qui nagent dans les fonds? L'Etat, les employeurs.

Résignation. Silence.  
Tournons le disque.  
Imaginons. Attaquons.

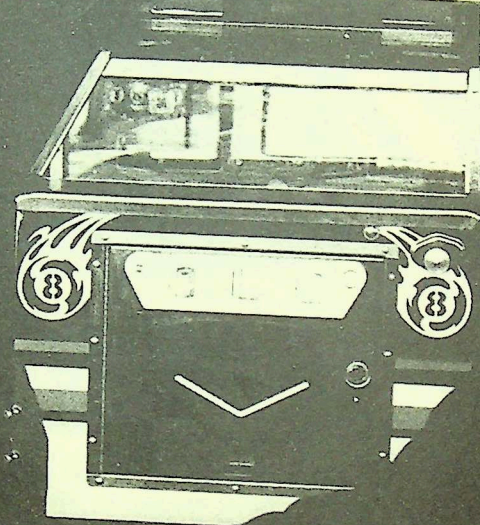
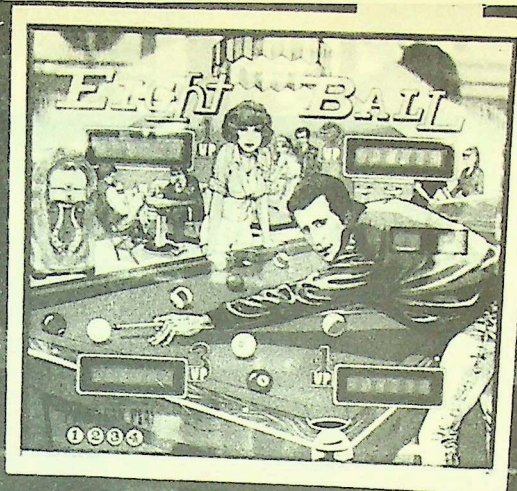
Celles qui vivent trop cruellement ces problèmes de l'insécurité du salaire, parcequ'elles sont seules, séparées, célibataires, âgées, divorcées, etc., et qui veulent imaginer, attaquer, écrivez-nous: L'Insoumise, CP 111, 1227 Carouge.

OSTER-CADEAU


y'en a marre  
de travailler gratis:



salaires pour le  
travail ménager !



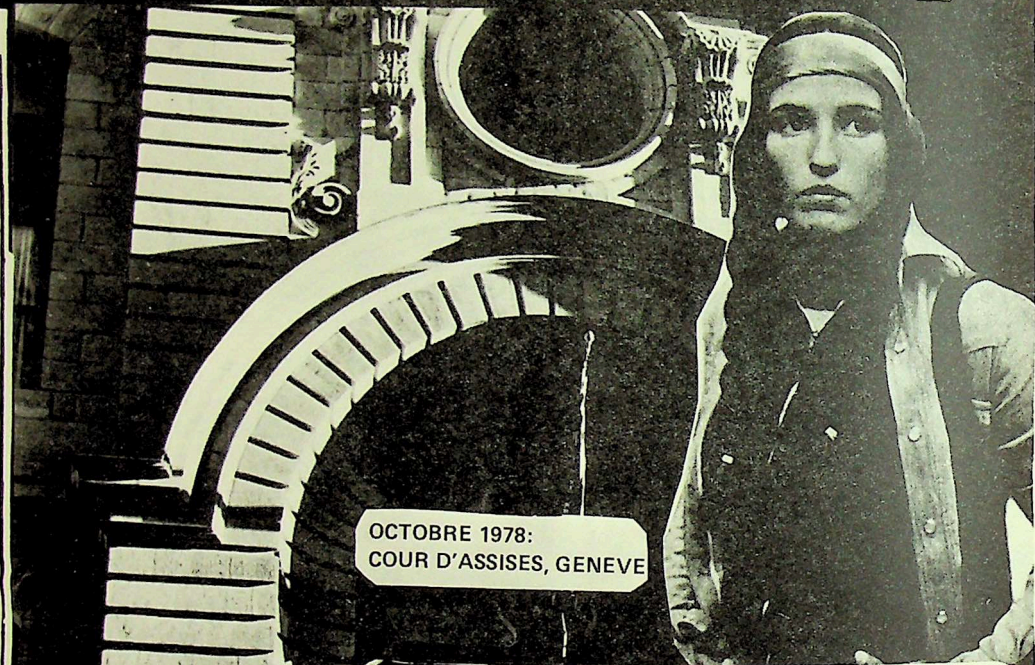
# L'INSOUMISE

décembre 78 -  n°10 - Genève

viol drague  
violences



# PROCES POUR VIOL



OCTOBRE 1978:  
COUR D'ASSISES, GENEVE

PALAIS  
DE  
JUSTICE

— Une femme de vingt ans a été violée par un homme, un travailleur immigré...  
— Je te vois venir, immigré misère sexuelle, ne serais-tu pas un peu xénophobe ?  
— Pas du tout, pour nous tous les hommes sont des dragueurs, et trop souvent ils sont aussi des violeurs. *Nous ne sommes pas racistes justement parce que nous ne faisons pas de différences, immigré, camarade, noir, pdg, mari, père, frère, ami... on s'en beurre. Un violeur est un violeur.* D'accord, sur la drague, on peut faire des nuances: milieu culturel, origine, milieu social, un peu tout; mais pour un viol, pas d'accord ! Encore que nous faisons des différences entre la drague anodine et la drague plus "grave", où tu te fais brusquer, toucher, même sans te faire pénétrer.

— Donc, la femme est allée prendre un pot avec le type dans un bistrot (c'est lui qui est venu à sa table, lui qui a engagé la conversation, lui qui l'a attendue pendant qu'elle allait se présenter à son boulot...). Combien d'entre nous ne se sont pas trouvés dans une situation analogue sans pouvoir s'en dépêtrer ! Puis il lui propose de l'emmener faire un tour dans la Vieille Ville pendant qu'elle attend son train. Mais avant, il doit passer prendre de l'argent chez lui, et, par la même occasion, il veut lui montrer ses tableaux.

Elle pense: pourquoi pas, j'ai une heure à perdre, il est gentil.

Il pense: femme n'importe laquelle, j'arriverai bien à la sauter. Dans l'appartement, il ferme la porte à clé et lui propose de faire l'amour. Elle refuse... il la viole !

L'avocat du violeur: mais c'est imprudent de suivre un homme inconnu chez lui...

*Voudrait-il dire par là que tous les hommes peuvent devenir des violeurs, pouf, comme ça ?...*

Le président de la cour: mais elle n'a que vingt ans, maître, ce n'est pas parce qu'elle a accepté un verre qu'elle accepte des relations sexuelles. Si vous vous promenez sur les quais à 2 h. du matin et que vous vous faites attaquer, personne ne trouvera que cela est de la provocation de votre part... hum... hum... (Il a dû être déçu de ne pas être cité dans les journaux de femmes, le président. C'est chose faite).

Le violeur n'est pas à son procès, il est en Espagne, et il n'a pas envie de revenir pour ça. Il a très mal supporté son mois de prison, et il ne veut pas y retourner davantage.

C'est un droit de ne pas assister à son procès, mais ça fait mauvaise impression sur les juges qui se disent qu'il doit bien être coupable !

Moi je dis: tant mieux pour la fille qui n'a ainsi pas revu sa sale gueule de violeur. Et c'est pas la prison qui change les violeurs, d'ailleurs.

Il (le violeur) est représenté par sa fiancée, dans l'appartement de laquelle il vivait et où il a commis le viol. Comme il travaillait au noir à Genève, *sa fiancée a eu droit aux flics, à une convocation à Carl Vogt et à toutes les emmerdes*: c'est illégal d'héberger quelqu'un qui n'a pas de papiers, c'est grave, madame. Ça n'avait rien à voir avec le viol, mais elle a été emmerdée pour ça. Comme quoi, les flics se mêlent de tout, et dès qu'on fait appel à eux, ça retombe toujours sur la gueule de quelqu'un et de tout le monde.

Au procès, le président ramenait sans arrêt cette histoire: il n'avait pas de permis, il travaillait au noir... Nous ne sommes pas racistes. Mais lui par contre, dans son paternalisme outrancier, il l'était: et il a réussi à mettre ce fait en avant, comme si c'était lié au viol.

Et voilà: *une femme veut le procès de son violeur, la justice en fait le procès d'un étranger travaillant au noir... et de la fiancée du violeur par la même occasion*. Ceci est un bon exemple de la manière dont la justice dévie les problèmes.

Le fiancé de la femme violée est à la barre. Question du président: comment était votre fiancée avec vous après le viol ?

Le fiancé: un peu distante pendant deux semaines, et puis c'est revenu comme avant.

Ouf, tout va bien pour le fiancé !

*Morale: ce qui serait terrible, c'est que le viol d'une femme par un homme la rende inutilisable pour un autre.*

L'avocat du violeur dit que, deux jours après le viol, le violeur aurait reçu la visite d'une personne casquée avec matraque. Il n'aurait qu'entr'ouvert la porte, et il aurait eu très peur. Vrai ou faux ?

Le président demande immédiatement au fiancé s'il a une moto (et donc un casque), et si c'était lui...

Morale: un violeur a peur des casques, des matraques, et de se faire péter la gueule. Donc, en attendant de savoir cogner, on peut déjà leur faire peur !

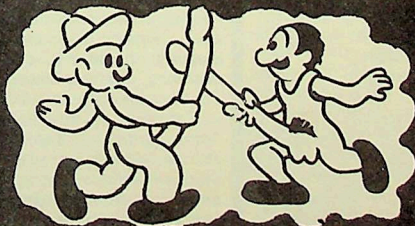
Et si vous préférez y envoyer votre copain, qu'il l'assomme pour de bon, afin que le violeur ait une amnésie justifiée par la suite.

Dans ce procès, il y a eu un peu de tout: le président et le procureur très paternalistes, protégeant la pauvre jeune fille qui pourrait être la leur.

L'avocat du violeur bien enquiné parce que son client n'est pas là (il n'a peut-être pas été payé, bien fait !). Lui ne s'est pas gêné de poser les sales petites questions de détail insidieuses sur le comment ça s'est passé. Nous l'avons accroché à la sortie, il était très coincé, il nous a dit que c'est l'importance que l'on donne au consentement de la femme violée qui fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Prouver qu'elle était consentante aurait disculpé le violeur.

Nous avons dit que ça n'existe pas, une femme consentante, dans un cas de viol ! qu'il serait plus intéressant de faire le procès de la société machiste, de la publicité, du cinéma qui incitent les hommes au viol. Par ailleurs, il ne dirait pas à un banquier: vous n'avez qu'à pas avoir de banque, c'est un consentement tacite à un braquage.

Il ne savait pas trop quoi dire, mais c'était un homme, et la société machiste, c'est aussi lui, alors...



En France, une femme avocate a défendu un violeur afin de faire le procès de l'éducation sociale des hommes, de dénoncer le conditionnement du mâle. Les avocats hommes sont trop couards ou trop concernés pour le faire, à moins qu'ils n'y aient jamais réfléchi.

Le violeur a pris 18 mois, moins un mois de préventive. Il est en Espagne au soleil. Sa fiancée ne trouve pas de travail là-bas, il n'aura jamais de permis de travail en Suisse.





LA LOI DU MARCHÉ

Démonstration du MUF, Fribourg, mars 1978

"La femme, qu'elle soit mère ou fille, est sur un vaste marché où son existence n'a de valeur assignée qu'entre les hommes, que par les hommes.

Parce que le corps marchandisé des femmes appartient au désir de tous, qu'il n'existe consciemment ou inconsciemment qu'à partir du désir de l'homme, la société patriarcale (de nos jours y compris) engendre nécessairement le viol: agression simple, rapide, violente; affirmation définitive et sur l'instant du pouvoir phallique, par ailleurs affirmé partout. L'agression sexuelle contre les femmes n'est pas le fait du pervers, du marginal, de l'asocial, elle est le fait de tous: père de famille, jeune mâle bourgeois ou prolétaire. Ce n'est pas le désir sexuel qui préexiste au viol, c'est le vouloir/pouvoir. En ce sens le viol commis est d'emblée entendu/compris par l'ensemble des autres hommes.

*L'incitation au viol, les frustrations, la misère sexuelle et affective ne sont que de misérables excuses fabriquées pour absoudre le violeur et toutes les agressions sexuelles dont les femmes sont victimes;* elles tendent en fait à culpabiliser ces dernières et à les maintenir dans leur état d'objets soumis.

Pourquoi le viol est-il inscrit comme un crime dans la loi de la plupart des sociétés patriarcales ?

Parce que l'homme qui viole une femme accomplit un acte "gratuit". Il ne paye pas le prix de la "marchandise". Il enfreint le système d'échange et de circulation.

Après la victoire, le soldat-guerrier a droit au pillage, au butin, et, parmi celui-ci, au corps des femmes du pays vaincu. Le viol des femmes lui est reconnu comme une récompense: en effet, il a payé le prix; il a combattu, il a risqué sa vie.

Dans le mariage, l'homme respecte le code social. Il engage sa responsabilité économique et sociale.

Dans la prostitution, il paye le prix fixé.

Dans le viol au contraire, l'homme ne respecte pas la loi du marché; il trouble l'ordre social en ne donnant rien en échange. Et c'est pourquoi il n'y a pas de viol dans le mariage, et c'est pourquoi il n'y a pas de viol lorsqu'un homme pénètre le sexe d'une femme avec n'importe quel objet, si ce n'est avec son pénis; cet acte ne sera pas qualifié de viol dans la loi, mais coups et blessures ou attentat à la pudeur."

(Monique Antoine, Revue Actes, n. 16)



**NÉ PAS SE CULPABILISER**

Quand on lit des histoires de viol sur les journaux on voit tout de suite qu'on essaye de culpabiliser les femmes qui attaquent les violeurs en portant plainte ou en les "corrigeant" elles-mêmes. Et la plupart des femmes se laissent prendre au piège d'essayer de "comprendre" les violeurs, d'analyser le pourquoi du viol.

— On nous dit que ce sont en général des immigrés qui violent.

D'après les statistiques, les "immigrés violeurs" en France ne sont que le 1 o/o des violeurs (G. Halimi, Procès d'Aix); les immigrés ne violent pas spécialement chez nous (en France ou en Suisse). Ils violent dans leurs pays, comme la plupart des violeurs du monde. Car il ne faudrait pas oublier la manière dont sont traitées les femmes en Afrique du Nord, en Italie, en Espagne, etc. Femmes voilées, enfermées, excisées, vendues... et bien sûr violées, dès qu'elles ne sont plus sous la protection exclusive d'un homme (on ne parle pas bien sûr du viol exercé par le mari, le père, le frère).

— On nous dit que le viol est le résultat de la misère sexuelle.

De fait le viol est une partie inhérente de la sexualité dominante. Cette sexualité est peut-être misérable, mais c'est celle qui est pratiquée depuis pas mal de siècles et toujours sur le dos des femmes. Les corps des femmes sont la propriété des hommes: ils s'approprient de nos corps, de notre pouvoir de procréer, de notre travail, de notre vie. Le viol n'est qu'un des éléments de cette sexualité basée sur le mariage: appropriation des femmes et de leur corps pour les faire travailler gratuitement à la maison; appropriation de leurs enfants pour en faire les porteurs de l'héritage (patrimoine et idéologie dominante).

Le viol, c'est comme battre sa femme: "c'est normal", finalement les femmes "c'est fait pour ça". Il paraîtrait même qu'on aime ça. Les violeurs seraient des "bons bougres" qui ont le seul tort d'aller un peu vite en besogne" (article paru dans Lui, 1977).

Dans ce sens, parler, dénoncer le viol, c'est un début de campagne.

*C'est commencer à dire que, non seulement on n'aime pas ça, mais que c'est un crime; ce n'est pas une rigolade entre copains, ou une manière de draguer un peu vite: c'est une attaque profonde, c'est une blessure qu'on porte inscrite dans notre sexe/corps/tête.*

Comment me dire, après un viol, que "mon corps est à moi", quand j'ai été impuissante et sans force devant un/des mecs qui se sont servis de moi ? *Le viol nous nie complètement comme personnes avec nos forces, nos désirs, notre sexualité.* Dans un viol on n'est qu'un trou où déverser du sperme (dans la plupart des pays il n'y a pas de viol mais uniquement tentative si le mec n'éjacule pas; en Suisse ce n'est pas précisé !). *Et surtout le viol a tué notre courage. On a été vaincu, après on vit dans la peur.*

## J'AI ME LES COULEURS VIVES QUI CHANTENT

Dans la rue, quand je m'aperçois dans le miroir d'une vitrine, ça me surprend toujours: c'est moi et pourtant cette image n'a rien à voir avec moi: je vois quelqu'un de taille moyenne, col boutonné jusqu'au cou, pantalons sans forme, gris, noirs ou bruns comme la ville, le béton et l'asphalte, démarche plutôt raide, grands pas... quelqu'un d'asseuré tâchant de passer inaperçu dans la foule... Pourtant ce que j'aime ce sont les couleurs vives qui chantent, les femmes qui ondulent en marchant, les grands rires joyeux, les longues chevelures dansantes et embaumantes, les robes sous lesquelles on voit les formes du corps, les muscles qui bougent, les seins, la peau dorée ou diaphane, la démarche flânante, les regards chauds ou moqueurs... cette femme-là je ne la suis que rarement... entre mes quatre murs. C'est la peur de la drague, du viol, de la violence contre mon corps qui m'ont amenée à m'auto-limiter, à m'auto-mutiler de la sorte: ne jamais provoquer, ne jamais attirer les regards, m'habiller comme un homme pour ne pas être agressée par les hommes, me comporter comme tout le monde, ne jamais être folle de peur de l'asile, ne jamais être agressive ou violente de peur de la prison... ne jamais être moi afin d'être moins vulnérable.

Mais maintenant j'en ai ras-le-bol de baster, de m'écraser, de m'ahihiler, de m'adapter par peur. Cette peur je veux la combattre, non plus en me cachant derrière les larges épaules d'un homme, mais en reconquérant avec mes copines, avec toutes les femmes qui ont envie, tous ces espaces que nous avons perdus: en commençant par notre corps, puis nos maisons, notre quartier, les rues que nous traversons, les places que nous aimons, les bistrot où nous aimerions aller, la nuit, la campagne, les forêts, les couleurs, les rires, les parfums, les chansons... sentir qu'être femme c'est d'être forte, c'est d'être provocatrice, choquante, violente, belle, mouvante, de tout oser, de tout essayer, de balayer toutes les barrières dans nos têtes et en dehors, en étant nombreuses, ensemble, décidées. Réfléchissons quels sont les espaces que nous allons reconquérir en premier et par quels moyens.

On peut s'imaginer:

- des actions qui changeront l'atmosphère, l'aspect d'une rue, d'une place, d'un parc, d'un bistrot.
- une pratique agressive où nous ne nous laisserons pas toujours chasser mais où c'est nous qui chasserons les gens qui nous gênent, les choses qui nous déplaisent et nous restreignent. (Essayons, nous n'avons rien à perdre).

### JE N'AI PAS ETE VIOLEE

Je n'ai pas été violée physiquement  
ni par mon père, ni par mon patron  
ni par un conducteur de poids lourds  
ni par un ami de la famille  
ni par un inconnu

J'ai été trop bien élevée  
dans la crainte de mon corps et de celui des autres  
dans la méfiance de mon corps et de celui des autres  
dans le mépris de mon corps et de celui des autres

J'ai été, je suis  
prudente, soumise, craintive, inquiète, peureuse, méfiante...

J'ai fait taire tous mes désirs de peur d'éveiller ceux des autres

Pas violée, non, mais amputée, mutilée, réduite à protéger mon corps qui n'est pas mon corps, réduit à vivre comme en prison.

### J'AI PEUR DES HOMMES

Bien que j'aie trois enfants, dix boulots différents, des voyages extrêmement lointains, des dizaines de tracts, un livre théorique, deux ou trois chansons, passablement d'amour, deux occupations sensationnelles, d'innombrables courses de montagne très dangereuses, un séjour à l'hôpital, une maturité et une licence, un divorce à l'amiable, une bagarre mémorable au coup de poing.

Sans compter les mirifiques inscriptions sur des murs de diverses hauteurs, ni deux vols à l'étalage, ni les pavés dans les vitrines, ni les insultes à agent, ni les disputes avec les médecins.

Bien que j'ai fait tout ça, sans compter tout le reste, un fait cruel marque toute mon activité, réduit mon audace à zéro, me maintient au foyer bien plus qu'il ne faut, et rongé mon autonomie à la racine: j'ai peur des hommes, de leur sexe, de leur violence. Il y a 33 ans que ça dure. Et si ça pouvait changer un peu, par moments, ce serait... trop beau...

C'est dans cet espoir que j'écris quelque chose à l'Insoumise et que je participerai à toute action contre le viol, la violence, la drague.



• Il y a eu des femmes qui ont porté plainte et recouru à la justice en cas de viol parce qu'elles voulaient réclamer la vérité, parce qu'elles voulaient faire quelque chose, réagir. Jamais ces femmes n'ont consciemment voulu envoyer pour dix ans en taule une personne. Le réveil était brusque lorsqu'elles ont entendu le verdict du tribunal. *La volonté des femmes de faire reconnaître le viol comme un crime, d'en parler publiquement et largement, de sortir le viol de la clandestinité, de montrer que c'est une réalité quotidienne, de forcer les tribunaux et les juges à arrêter de considérer les femmes violées comme consentantes, de les forcer à arrêter de faire subir aux femmes violées un procès dans le procès, s'est heurtée et se heurte à la logique de la justice et des tribunaux.*

On ne peut pas s'adresser à la justice avec ces illusions. Si on fait un procès, c'est logique que le violeur risque de se faire condamner à une lourde peine si le procès marche comme on le réclame, c'est-à-dire s'il est reconnu qu'il y a eu un viol et que la femme n'était pas consentante.

On ne peut pas voir le tribunal uniquement comme tribune politique, comme caisse de résonance. Car il n'est jamais seulement cela. *On peut vouloir utiliser le tribunal de mille manières, il restera toujours avant tout le lieu qui décide de la privation ou pas de la liberté de l'accusé.* Au tribunal on ne peut pas demander la vérité sans autre.

*Par définition si on fait recours au tribunal, c'est qu'on demande une peine et/ou un dédommagement financier.*

Alors il s'agit de savoir si on veut faire payer aux violeurs leurs viols par la prison ou pas.

Il s'agit de savoir si on veut leur faire payer leurs viols en argent. Payer au lieu de purger ? C'est déjà mieux.

En France, après plusieurs expériences de procès pour viol, certaines avocates trouvent qu'il faut dédommager la femme violée par une somme d'argent que le violeur devrait verser (dommages et intérêts). Mais bon nombre de féministes refusent cette punition infligée au violeur, estimant que personne ne peut juger de la valeur de notre corps, de notre sexe, de notre identité. **Pour nous, même si cette voie des dommages et intérêts ne nous semble pas la solution face au viol, nous ne la récusons pas si facilement.** Il nous semble en effet que l'idée que "notre sexe n'a pas de prix" est fortement liée à la sexualité dominante où le sexe est à la fois le déversoir de toutes les frustrations, la dernière tanière de la vie privée autorisée par le pouvoir et la cible de toutes les agressions. S'il est vrai que "cette idée-là a du juste", il faut dire aussi que nous ne sommes pas que sexe mais aussi tête et cœur ! La violence des hommes m'atteint, mais elle ne m'a pas encore anéantie. Et pour autant que le viol ne soit pas accompagné de mutilation et de mort,



# le mythe de l'amour

Nous avons longtemps dit et resassé que le ménage n'était pour nous ni une vocation, ni un acte d'amour, ni un don de la nature. C'est pourquoi nous avons commencé à demander des sous pour travailler dans la maison. Beaucoup de femmes nous ont trouvées sordides, intéressées, sans coeur. Mais aujourd'hui, beaucoup de femmes reconnaissent non seulement que le ménage est du travail, mais encore que ce travail demande salaire.

Cela constitue un bon coup de hache à l'image de la mère sacrifiée au sourire céleste. Notre nature n'est pas ménagère.

Il faut d'ailleurs dire que nous qui avons avancé cette recendication de salaire pour le travail ménager, nous sommes en même temps terriblement sensibles aux beautés du ménage, au plaisir des enfants et à la vie tout court que nous dispensons au travers de ce travail !

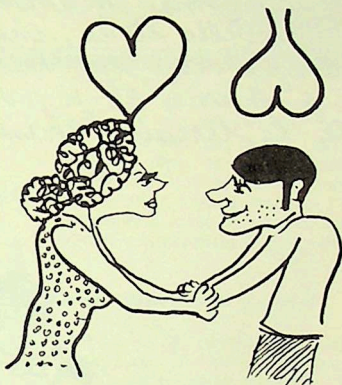
Le Seigneur a dit: "La femme est faite pour l'homme, son travail et son sexe aussi": cette image de nous-mêmes qu'on nous renvoie partout et tout le temps, ne serait-elle pas elle aussi encore active en nous? Même quand nous essayons de la briser, même dans nos réflexions et nos luttes pour la briser? En tout cas, la position qui consiste purement et simplement à tourner la tête de manière horrifiée quand on parle de dédommagement (en espèces sonnantes et trébuchantes) pour viol se rattache certainement encore et aussi à cette image-là (*madone dont l'autre versant est la putain, la violée*).

Pour nous, dommages et intérêts sont aussi à retenir. C'est une voie qui peut intéresser les femmes, parce que nous estimons que notre travail et notre corps ont un prix: élevé, toujours trop bas, mais il en a un ! Et recevoir 50 000 francs parce que j'ai été violée me renforce plus que d'envoyer un type dans les prisons (que je veux démolir).

Nous aimerions beaucoup que le viol soit puni d'une très forte amende au lieu d'une très grosse peine, mais nous savons que les riches cochons qui violent leurs filles ou leurs femmes ou leurs bonnes ne passent pas souvent devant un tribunal.

**Il faut croire que le tribunal est une IMPASSE, qu'on y demande une peine ou qu'on y demande une amende.**

Mais la voie du fric n'est pas obligatoirement la voie du tribunal. En effet, on peut aussi obtenir un dédommagement en argent sans passer par la justice. On peut très bien imaginer qu'en s'organisant, des femmes arrivent à retrouver le violeur, à se présenter chez lui et lui demander une somme, s'il ne veut pas "d'autres ennuis"...! Une somme proportionnelle au fric qu'il possède. Des menaces proportionnelles à leur rage...



Pendant les Etats généraux de la prostitution à Lyon en 1975, une jeune femme intervient de manière très indignée contre les "filles".

*"Comment pouvez-vous vous considérer partie intégrante du mouvement de libération des femmes, alors que vous perpétuez votre (et notre) statut s'objets sexuels en monnayant vos services à travers le fric, et à n'importe quel acheteur?"*

et l'une des copines prostituées de répondre:

*"Mais pour les hommes on est toutes des objets sexuels ! Ça nous colle à la peau dès qu'on n'est pas mère et intouchable. D'ailleurs, si chaque fois qu'une femme (respectable ou pas) était contrainte par son mari ou par son copain ou par n'importe quel homme à "baiser-objet", si chaque fois qu'elle était traitée comme une marchandise (et qu'elle n'arrive pas à échapper ou à refuser), si chaque fois elle exigeait au moins une grosse somme d'argent en retour à l'humiliation..."*

- peut-être que la division serait un peu moins marquée entre nous,
- peut-être que beaucoup de femmes reconnaîtraient finalement qu'on les taxe un peu trop souvent de "putains" et sans les payer en plus !

Finallyment pourquoi pas ?

- S'il est vrai (et ça a l'air très courant) que les hommes continuent à nous imposer une sexualité sans douceur, étrangère à nous-mêmes, qui nous neutralise et qui ne tient pas compte de nous,

- s'il est vrai que les hommes continuent à nous évaluer, à nous comparer et à nous traiter comme des marchandises entre elles,

- et s'il est vrai aussi qu'on n'a pas toujours la force de nous placer "hors commerce" et d'échapper à ce trafic en le refusant en bloc,

- s'il est vrai qu'on est encore susceptibles de vivre, ne serait-ce qu'une fois, une situation humiliante,

Pourquoi ne pas nous détacher entièrement de ce qui nous est imposé d'étranger à nous-mêmes et à notre nature ?  
Pourquoi ne pas le décoller définitivement de notre peau en en faisant du travail, et du travail qu'on déteste (au lieu de continuer à croire qu'il s'agit d'amour) ?

Et si on le déteste vraiment, ce travail, pourquoi continuer à l'offrir gracieusement et gratuitement... même à ceux qu'on aime ! ... au lieu d'imposer (au moins !) qu'il soit reconnu comme tel, et donc payé. Et bien payé, en plus, parce que notre corps n'a pas de prix.

*Pourquoi ne pas demander du fric à nos copains, maris ou amants* lorsqu'ils nous utilisent comme objets, lorsque nous n'arrivons pas (et des fois nous en avons marre) à les changer ?

*Et pour le viol, pourquoi ne pas exiger au minimum, en dehors de toutes les autres vengeances qu'on doit imaginer en plus, des immenses sommes d'argent pour nous dédommager ?* Même si nous savons que rien ne pourra jamais effacer une atteinte aussi profonde que le viol....



Essayons de ne plus faire trop de cadeaux.

*Branleurs, exhibitionnistes, violeurs, voyeurs, draqueurs, cachés derrière un arbre, dans l'embrasure d'une porte, le souffle court, la braquette ouverte: ils ont toujours empoisonné mes rêves, coupé court mes promenades, brouillé mes nuits d'amour à la belle étoile, vicié mes moments solitaires. Plongée dans un baiser, une pensée, un livre, tout à coup je le vois, Et je pars, j'abandonne mon activité, je quitte le terrain, chassée, dégoûtée, paumée.*

## LES PETITES FILLES

Quelle gamine arrive jusqu'à l'âge de quinze ans sans n'avoir jamais subi aucune agression sexuelle d'un homme ? Demandez autour de vous, à vos filles, aux copines de vos filles, à vos élèves. Et quand ça leur est arrivé, combien d'entre elles ont osé en parler directement à leur mère ou leur père.

### ...Regardées

Dans le parc à côté de chez nous, il y a un pas-de-géant. Un jour, une petite-fille-trop-grande y jouait, prise à son propre jeu, levant ses grandes jambes sans arrière pensée. Un type passant par là profite de se "rincer l'oeil". Pressé, il ne s'arrête pas sous ses jupes, mais il la tient dans son regard pendant toute la traversée du parc. Moi j'attends qu'il s'en aille, je le surveille.

### ...Maquillees

La nouvelle perle des fricards: certains droguistes et marchands de jouets lancent une nouvelle forme de produits de beauté pour fillettes de 5 à 13 ans !... Cette "ligne de beauté" qui devrait les rendre "coquettes et attirantes" va être présentée sous le patronage de la poupée barbie. Elle leur propose entre autre: des savons, du schampoing, du dentifrice, du talc, des bains moussants, de l'eau de cologne à 70 o/o !, et du rouge à lèvres "pour des lèvres douces et brillantes".

### ...Violées

Petite, A. a été violée. Oh rien de grave, et elle s'en souvient sans tellement de grief: c'est une si vieille histoire. Pourtant ça l'a travaillée pendant des années. Son cousin (16 ans) a seulement voulu jouer à papa-maman avec elle (6 ans). Tous les enfants font ça. Seulement elle ne voulait pas, et lui voulait. Alors il l'a forcée, mais vraiment forcée, parce qu'elle était si petite fille. Les odeurs, les élans de ce corps qu'elle ne voulait pas, ça lui faisait peur, ça l'écoeurait, ça la faisait pleurer. Plus tard, quand elle a aimé un homme, ça l'a culpabilisée, c'est le comble. Elle lui a "avoué" qu'elle s'était fait violer. Et quelles acrobaties (le prince, la princesse, "l'amour pas seulement physique") pour ne pas retrouver dans son amour le violeur de son enfance.



# Rue de CAROUGE

## DE LA SITUATION DE LA CLASSE OUVRIERE MULTINATIONALE MALE, SUR LA RUE DE CAROUGE LE MOIS DE NOVEMBRE 1978

### Première semaine de novembre

A 11 heures du matin, il faisait beau, je marchais tranquillement sur le trottoir. Un raton-laveur d'environ vingt ans qu'on aurait dit un petit vieux, sur sa bicyclette passe sur la rue de Carouge. Arrivé à ma hauteur il tourne vers moi sa gueule, démarre un sourire obscène, me lance aussitôt des énormes et monstrueux baisers qu'il laisse sortir d'une bouche tordue avec effort et repart peinard comme si de rien n'était tout en ramenant ses lèvres à leur position normale.

Absurde.

Deux minutes après j'étais encore sur le trottoir immobile, le fracas de ces "baisers" dans les oreilles, en train de me demander s'il fallait rire.

### Deuxième semaine de novembre

Un après-midi vers 17 heures, je marche très vite sur la rue de Carouge en direction du Rond-Point. Devant l'Uniprix je sens que quelqu'un marche depuis un moment juste derrière moi... Ce quelqu'un est juste à côté de moi... je pense qu'il va me dépasser... je me tourne, je baisse la tête, je le vois. Il me sourit radieux, il me lance des baisers envoûtés, un vrai tir de mitrailleuse, un après l'autre. Mitrillée, paralysée je m'arrête une seconde. Il me demande d'un seul souffle si je veux boire un café avec lui, si je veux faire un tour avec lui, si je veux parler avec lui, si je veux être gentille avec lui. Absurde.

Après avoir assisté muette, je reprends mon pas soutenu.

C'était un petit ouvrier portugais, 50 ans, tout petit, tout maigre, un petit chapeau sur la tête. Tristesse.

### Troisième semaine de novembre.

Un soir vers 1 heure du matin je rentrais chez moi. Un prolo m'a abordée comme d'habitude sur la rue de Carouge en avançant les lèvres et en émettant ce son connu de bsuitt-bsuitt à mes oreilles. Cette fois j'ai réagi. Je lui dégueulé tout ce que je pouvais, que je n'étais pas un chien, que les

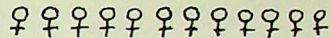
femmes ne sont pas en vente... moi devant et lui derrière revendiquant fâché qu'il m'a dit gentiment bonsoir, que je ne suis pas gentille, qu'il ne comprend pas... ainsi jusque dans les escaliers de mon immeuble. Quoi ! Il ose me suivre jusqu'à chez moi ? Non, j'ai compris c'est un de mes voisins, saisonnier espagnol du deuxième étage.

### Quatrième semaine de novembre

Je sors de la pharmacie sur la rue de Carouge vers six heures du soir. Un modeste petit homme m'aborde: "Vous êtes très belle, voulez-vous venir avec moi ?" Je lui fais un signe avec la main qui signifie en italien: "Mais qu'est-ce que tu veux, emmerdeur, crétin, etc...", pas un mot de ma part. Il me répond: "Excusez-moi, mademoiselle, au revoir". Sans bavure !



## La giffle à la classe ouvrière



Pour deux femmes du mouvement, leur première "apparition publique" en tant que féministes s'est soldée en coups et blessures...

### JOLI MAI 1970

En mai 1970, c'est le début du mouvement pour un centre autonome à Genève; nous sommes quelques-unes à nous réunir entre femmes depuis plusieurs mois déjà. Pour nous, ce mouvement qui commence, c'est l'occasion d'aller dans la rue, de nous montrer en tant que féministes.

A la grande manifestation dans la vieille ville, nous venons avec un petit tract enthousiaste que nous donnons à toutes les femmes. Sur la place du Bourg de Four: une fanfare accompagnée de majorettes. Mon sang ne fait qu'un tour: il faut donner ce tract aux majorettes! Avec un copain sympathisant, j'enjambe la barrière qui les protège de la foule. Deux petits vieux musclés se précipitent vers moi et me font basculer en arrière la tête de première... Bilan: commotion cérébrale, deux mois d'inactivité. Le copain n'a rien eu.

### JOLI MAI 1972

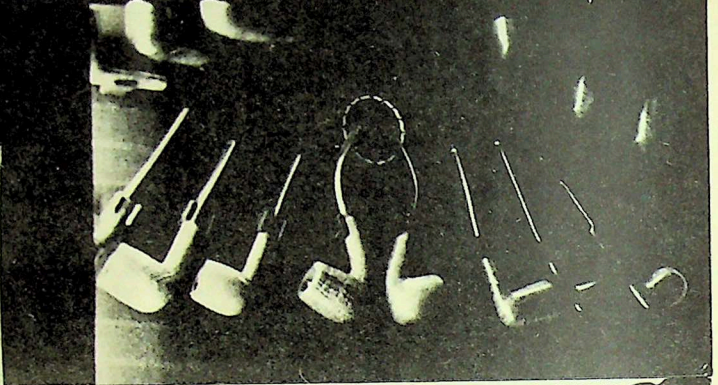
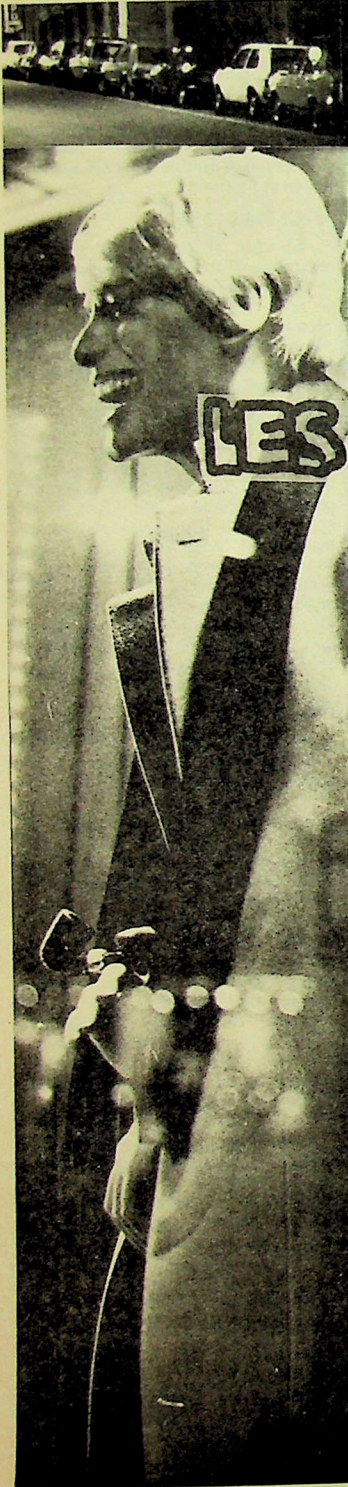
Cortège du 1er mai - de la violence verbale des gauchistes de service à la violence physique des mecs dans la rue.

A la suite de cette réunion "unitaire", où ces gauchistes d'après mai 68 ont osé qualifier notre texte de "gifle à la classe ouvrière" !, et où ils nous tapaient sur l'épaule en nous disant: "On va refaire ce texte ensemble!"; on a eu envie de cogner !

On avait une bombe de peinture bleue, et on est partie à deux en guerre dans les rues au petit matin: "MLF autonome" et "A BAS LES VALEURS MALES". Ce qu'on a écrit, on aurait pu le tracer avec l'impact de balles de revolver. Notre rage de femmes. On s'éloignait quand quatre mecs qui nous observaient en train de peindre nous ont rattrapées: "Eh, les mal-baisées"; on a joué les hautaines indifférentes, mais c'était sérieux. L'un a commencé à cogner, on a couru; soudain j'ai vu la copine couchée par terre, avec ce mec qui lui flanquait des coups de pied dans le ventre, les trois autres ne bougeaient pas, l'approuvant dans leur immobilisme. Moi, j'avais des semelles de plomb, j'étais clouée au sol. Et ce cochon a pris son élan plié en deux pour me flanquer un coup de tête dans le ventre. Après, on a couru comme des folles dans la ville, pour aller se réfugier chez une copine et même changer de vêtements avant de rentrer !

DEVENONS DES LIONNES PARTOUT





## LES COCHONS RICHES

Chaque année, les Messieurs de l'Automobile Club Suisse (ACS) dînent ensemble, font leur assemblée générale, puis vont consommer un sexshow à l'Holiday-Inn de Regensdorf. Toutes ces festivités s'appellent "la soirée Martini". Les dames n'y ont pas accès, ce qui est logique quand on sait de quoi est faite la soirée de ces messieurs si distingués: il y a deux ans, les serveuses ont dû travailler "topless", puis ils ont organisé un spectacle "d'amour lesbien".

Avec une centaine de femmes, nous aurions voulu envahir le Holiday-Inn, leur faire peur, barbotiller les lieux, etc. Mais nous n'étions pas une centaine. Pourtant nous avons attaqué. Nous les attendions à la gare, en même temps qu'un bus spécial qui devait les trimballer. Le jour précédent, l'une d'entre nous avait vidé des oeufs, les avait remplis d'acide butyrique et de peinture, puis refermés avec de la cire. Nous avons lancé ces oeufs dans le bus bondé. Et celles qui ont déjà eu l'occasion de respirer de l'acide butyrique imagineront sans peine à quelle vitesse le bus s'est vidé. Puis nous avons traversé le Shop-Ville en courant, tout en lançant nos tracts derrière nous. Nous aurions aussi volontiers éclaboussé de peinture leurs beaux habits. Mais nous étions trop peu nombreuses. Nous avions aussi prévu de les attendre sur le trajet Zürich-Regensdorf avec des oeufs pleins de peinture afin d'enlever au chauffeur toute visibilité vers Regensdorf. Mais cette action s'est avérée superflue, le bus n'ayant tout simplement pas pu partir. Pour nous, nous étions bien contentes, car leur soirée était passablement gâchée. Nous ferons encore mieux l'année prochaine.

Tiré de Frauenzeitung,  
journal du MLF de Zürich,  
décembre 1978

## ELLES S'EMBRASSAIENT SUR LA PLACE DES GROTTES

Je n'avais vécu, jusqu'il y a peu de temps que des relations hétérosexuelles. D'autre part, je ne suis pas du genre expansif et n'ai pas l'habitude d'embrasser les gens dans la rue.

J'ai donc ressenti d'autant plus fort l'agression décrite ici.

Soirée avec Julie. On va se promener dans les rues. Arrivées place des Grottes, on s'arrête, on regarde, on décortique des yeux ces vieilles maisons toutes irrégulières aux fenêtres allumées.

On s'embrasse longuement et intensément.

Comme une voiture semble venir se parquer sous notre nez "juste pour voir", on s'enfile dans un tout petit passage qui descend sur Montbrillant.

Là, baiser intense. Nos corps ne se touchent pas, emballés dans manteaux et écharpes. Mais nous faisons l'amour avec la bouche. Communication, vertige, intensité douce.

Tout à coup, nous sommes entourées par quatre hommes qui, nous regardant par-dessous, nous invitent à venir avec eux.

Choc; brisure, les coeurs qui battent comme lorsque le réveil vous sort d'un rêve profond.

Nous marchons vers le bas du passage et ils nous suivent. Nous traversons; finalement ils nous quittent - après avoir essayé de nous séparer au fond du passage - devant le bistrot où ils allaient.

Ouf, j'ai mis une bonne demi-heure à me remettre. J'ai ressenti très fort le viol que signifient des interventions pareilles.

Repensant à cela plus tard (nous faisons la récapitulation des agressions de la soirée !) j'ai été paniquée à l'idée qu'ils étaient là, ces mecs, et nous observaient depuis un moment.

Grand vide à l'intérieur; j'ai failli pleurer: "Non, ils ne peuvent pas nous prendre cela !"

En même temps ce moment avait été si intense que je nous sentais très fortes; et d'autre part je nous voyais, deux petites bonnes femmes, absolument sans défense face à ces mecs.

A ce moment, j'ai réalisé que j'ai toujours eu peur du regard des hommes; que leur regard est pour moi un viol.



## DES BANDES DE NANAS ?

Ca vous arrive souvent de vous ballader en bande ?

En bandes de nanas, on peut aller n'importe où: pas besoin de se définir, de s'expliquer, de se dépêcher ou encore de se bien comporter: **ON EST COMME ON EST !**

On s'est promenées des dizaines de fois dans des endroits pas possibles, à n'importe quelle heure, sans jamais hésiter à un carrefour.

Moi, j'ai jamais eu peur une seconde, et il ne m'est jamais rien arrivé.

Même les types les plus pas possibles, on leur laissait un bout de trottoir, parce qu'innoffensifs.

La dernière fois qu'on était en bande de nanas, c'était dans "les bas-quartiers d'une métropole", et on chantait à tue-tête:

*"On est les plus belles  
On n'a pas besoin d'un fiancé  
parce qu'on a déjà une fiancée"*

(Personne n'a rien trouvé à y redire).

## A PLUSIEURS DANS LA RUE

Tout est parti d'un coup de poing américain qu'on a trouvé à la maison: "Dis-donc, ça doit faire mal, ce machin !" "Euh, on n'osera jamais l'utiliser !"

Et puis, on est allées au New-Morning, mais c'était trop tôt. Alors on a marché jusqu'au Rond-Point de la Jonction; on était six ou sept. Et on tenait le haut du pavé, on parlait fort, on se marrait. On a plusieurs fois croisé des types et on était sûres de nous: "Euh, t'as vu comme il marche vite, celui-là", et puis: "Eh, t'es tout seul ?"; les autres, on les a sifflés.

Et arrivées au bistrot, on a investi la terrasse, on était bien, il faisait chaud.

Je pense à plusieurs moments, où, étendue nue au soleil, je sursautais croyant apercevoir l'ombre d'un homme qui m'observait.

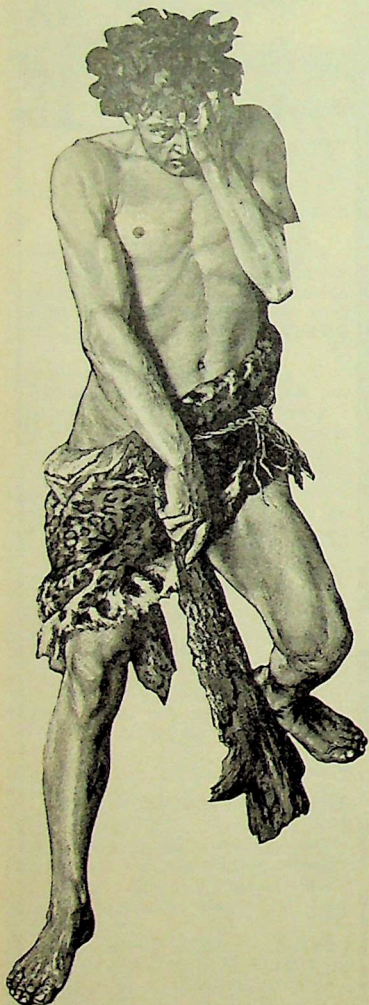
Et dans le même tas je mets les longs regards - de désir probablement - que mon père posait sur moi lorsque j'étais adolescente. J'avais l'impression qu'il me passait à travers et voyait dans moi...

Jamais je n'ai ressenti si fort l'agression des hommes.

C'était aussi la première fois que je vivais l'oppression des lesbiennes.

Céline

# SOLIDARITÉ femmes en détresse



Battues, meurtries, perdues dans la radeur du petit quotidien, c'est le sort de milliers de femmes en Suisse, pays dont la tranquillité apparente voile bien des misères.

Parquées dans nos appartements respectifs, isolées au travail et prisonnières du ghetto de la culpabilité, on s'imagine chacune être seule à souffrir.

A se sentir coupable d'être faible, on se tait.

A se laisser englober dans cette passivité soumise, on finit par oublier jusqu'à l'ombre de cette force que chaque individu possède.

Alors pleuvent les coups et les humiliations...

**Il a fallu que le mouvement naisse et vive pour que le problème de la "violence conjugale" s'extirpe du carcan de la vie "privé" pour apparaître comme une réalité très répandue.**

**Depuis, plus de 700 femmes battues ou en détresse nous ont fait appel (il faut rajouter à cela les appels enregistrés par l'autre mouvement, "Terre des femmes/Femmes battues"). Que penser de ces chiffres? Qu'ils sont loin de flétrer la réalité de toutes les femmes ui taisent encore leurs blessures.**

## LA VIOLENCE: UN PLAT QUOTIDIEN

La violence est-elle l'apanage exclusif de l'humanité masculine? Histoire de muscles? De phallus?

Dans le mouvement nous pensons que la violence est un phénomène généralisé dont l'individu peut devenir, suivant sa position, son expérience et sa conscience, un reflet plus ou moins "vivant". Dans ce climat il s'en imprègne comme s'il était une éponge.

Les sévices physiques en sont l'expression la plus pure.

Mais il y a tout le reste, insidieux: l'ensemble des contraintes qui pèsent sur chacun, qu'on accepte comme "naturelles" quand on n'oblige pas les autres à s'y soumettre...

L'éducation classique place les hommes et les femmes dans des positions opposées face à la violence.

Dans le rapport de force général, le rôle de l'Homme est traditionnellement celui du dominateur. Il a avec lui les droits juridiques et l'idéologie pour exercer son autorité sur "sa" propriété qu'est la famille, "sa" femme et "ses" enfants.

C'est dans cet idyllique refuge qu'il peut se décompresser de ses frustrations et vivre quelques-unes de ses angoisses. Il peut entr'ouvrir l'égout de son malaise. Alors, parfois, c'est l'inondation...

Nous avons constaté que la forte majorité des hommes brutaux ont connu des enfances dans des milieux familiaux violents. A "l'extérieur", ils ne laissent rien transparaître: citoyens au-dessus de tout soupçon, tout le monde leur donnerait le bon dieu sans confession...

Aussi prisonniers de leur rôle que ces femmes qui acceptent de leur déléguer leur pouvoir...

La femme est le dernier maillon, le plus faible, de la grande chaîne de l'autorité.

Traditionnellement, l'éducation la prépare au modèle de l'obéissance face à l'humanité masculine. Et de retourner toute cette violence qu'elle a accumulée contre elle-même, à se ronger de l'intérieur, auto-destruction permanente.

Les femmes n'en sont pas, pour autant, tenues à l'écart du problème: qu'elles l'exercent contre elles-mêmes ou contre les autres, c'est bien de la violence qu'il s'agit. Et l'autorité au féminin, c'est, souvent, le désespoir de l'impuissance.

Mais c'est aussi parfois un rejet sur d'autres victimes de la rancœur et du poison qu'elles ont accumulés: sur les enfants, sur les handicapés physiques, sur les autres femmes.

## NOTRE FAIBLESSE, C'EST LEUR FORCE!

Tout le monde, sans distinction de sexe, a de bonnes raisons d'être frustré. Mais pourquoi serait-ce aux femmes d'en payer les frais?

Comme si on était "punies" d'être "responsable" de ne pouvoir garantir à l'homme tout ce bonheur qu'il s'imaginait trouver dans le domaine familial. Comme si on était "responsable" des coups reçus, de n'avoir pas réussi à être cette femme "parfaite" dont le rôle pleinement accompli est de se sacrifier totalement pour le bonheur des siens...

**LE PROBLEME D'UNE FEMME BATTUE, C'EST QU'ELLE RESTE, malgré le danger (coups, fractures, brûlures...), anéantie, elle s'imagine qu'elle ne pourra survivre que dans l'ombre de son tyran. Rongée par la peur, elle**

*ne peut envisager de partir affronter la réalité et son cortège de problèmes matériels. On ne peut lutter pour sauver sa propre peau si on n'existe pas à ses propres yeux.*

La solution du problème passe donc nécessairement par une remise en question des valeurs. **Apprendre que la force existe au féminin, c'est lutter contre cette culpabilité fétide qui occulte la vision des choses. Contre cette répression sournoise qui nous accule, dans la majorité des cas, soit à vivre en couple et à se taire, soit à devoir subir une solitude hostile parce que non choisie.**

## LE MOUVEMENT

L'union de nos douleurs, de nos cris de révolte, de notre entraide, de nos forces renaissantes, nous a permis de créer le mouvement, il y a de ça 18 mois maintenant.

Constitué de personnes d'horizons multiples, d'expériences différentes, notre point commun est la violence subie, physiquement ou moralement, les coups, les viols dont nous sommes victimes.

Détruites à des degrés divers, transpercées par des crises personnelles, nous devons recoller les morceaux, nous retrouver dans la tempête des angoisses qui déferle.

**Le but du mouvement, c'est avant tout d'écouter et partager, de se déculpabiliser en collectif.**

Il y a le reste: celles qui ont besoin d'un soutien immédiat, de conseils de tout ordre, de compréhension, d'affection, de confiance. Certaines désirent être hébergées quand elles prennent la fuite avec leurs enfants. *Nous n'avons pas encore trouvé d'autres refuges que nos appartements respectifs... Dès le début, nous avons demandé à l'Etat une aide financière pour créer un ou plusieurs centres d'hébergement pour les femmes et pour payer les frais de l'entraide. Aujourd'hui, il semble que nous ayons obtenu, dès 1979, que nous soit payé le prix du loyer d'un appartement et les frais du téléphone.*

Mais le mouvement connaît de grandes difficultés.

Il n'y a pas de "solutions miracles" dans l'entraide. Parfois les blessures sont si profondes qu'on s'imaginerait plus proche de la gangrène que de la guérison. Alors on se décourage...

D'autre part, participer à un tel mouvement demande un gros "investissement" de temps, d'énergie, de disponibilité, d'argent. La fatigue se fait vite sentir. Il serait nécessaire qu'il y ait un renouvellement constant des femmes du mouvement. Mais où trouver des forces vives?

## AIDONS-NOUS - SOUTENONS-NOUS

Tant que hantera le fantôme de la terreur physique sur les femmes, cela limitera, pour beaucoup d'entre nous, la possibilité de prendre conscience de l'ampleur de notre pouvoir.

Or nous subissons toutes, à un niveau ou l'autre, une forme de violence. Et notre lutte est primordiale dans le cadre d'une libération plus générale.

Le mouvement "Solidarité-Femmes en Détresse" appelle toutes les femmes qui se sentent concernées à venir nous rejoindre.

D'autre part, nous avons aussi besoin d'un soutien financier pour pouvoir dépanner celles qui se trouvent subitement à la rue sans argent ni compte en banque.

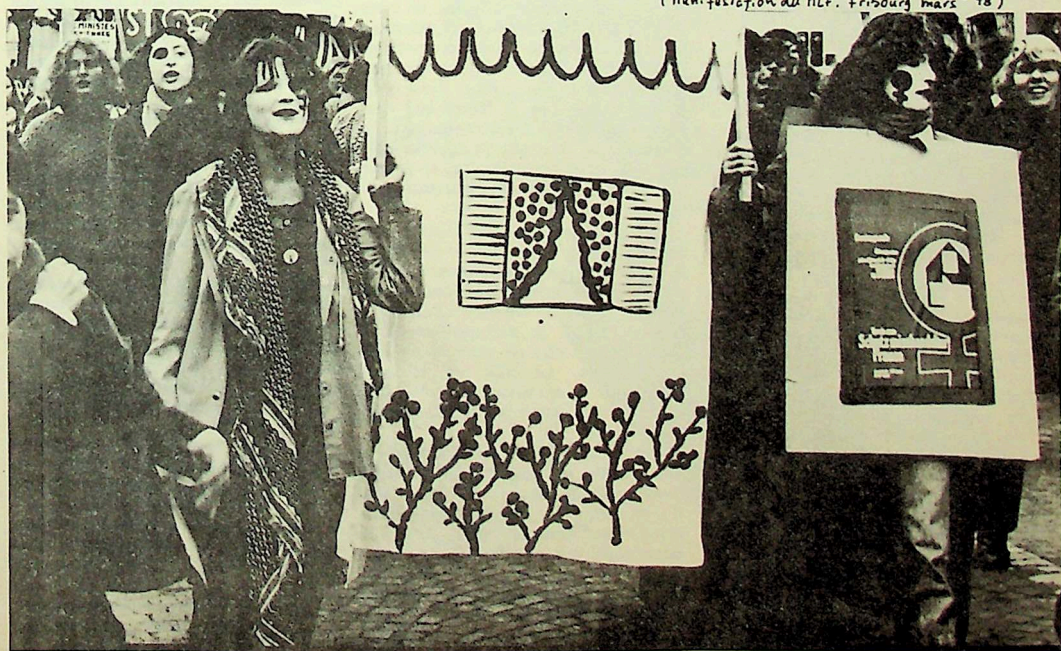
## PERMANENCE TELEPHONIQUE DE 14 H. à 24 H.

Mercredi-Vendredi-Dimanche

TEL. 36 04 04

CCP 12-2961, case postale 87,  
1211 Genève 2.

Une femme du mouvement  
"Solidarité-Femmes en détresse"  
dite Lili Marlène



# Auto-défense Collective

Nous sommes contre la police, nous sommes contre la justice bourgeoise, nous sommes contre la prison. Nous ne nous faisons aucune illusion sur l'"utilité" d'une peine de prison pour qui que ce soit, donc aussi pour un violeur. Nous ne pouvons pas remettre nos luttes dans les mains de ces institutions, répressives par nature, sans risquer de nous laisser avoir et récupérer.

La prison peut faire peur aux hommes et les dissuader de violer.

Mais il y a d'autres solutions à envisager, qui pourraient aussi bien être des moyens de "dissuasion-prévention", que des moyens de défense purs et simples. *Cela pour que les hommes sachent qu'ils ne peuvent plus violer une femme impunément. Cela pour que les femmes osent sortir dans la rue sans risquer de se faire agresser, ou violer.*

La prison peut permettre de mettre un homme hors d'état de nuire et de violer pour la période de la peine. Elle matérialise une "vengeance", la punition que la femme violée réclame au procès.

Il y a des femmes qui ne se sentent en sécurité qu'une fois leur violeur en prison; dans certains cas, pour une femme, savoir que son violeur est en prison, qu'il ne violera pas d'autres femmes pendant ce temps, peut être un soulagement et représenter le moindre des maux.

Nous ne pouvons pas nous mettre à la place et dans la tête de chacune. Nous ne voulons pas ici entrer dans le discours des choix individuels: telle femme choisira de porter plainte, telle autre choisira de ne rien faire parce que morte de peur, telle autre ira casser la gueule au violeur ou le tuer.

Je ne sais pas ce que je ferai si je me faisais violer.

Il y a encore beaucoup de femmes isolées qui se retrouvent toutes seules confrontées à une histoire de viol ou de violence.

Tant qu'il n'y a pas d'alternatives valables, crédibles et gagnantes, toutes les voies sont bonnes pourvu que le viol ne nous reste pas dedans comme un poids qui nous ronge et nous détruit.

MAIS certaines voies sont plus douloureuses que d'autres, au moins pour nous.

Beaucoup de femmes pensent qu'au point où l'on est, d'agressions, de viols, nous ne pouvons pas faire de distinctions entre prolos et bourgeois violeurs.

Je suis tout à fait d'accord qu'il faut les dénoncer à égalité comme

*auteurs du même viol, de la même agression. Mais au niveau du recours en justice les choses changent.*

Beaucoup de femmes disent que même si on sait que la justice de classe s'abat plus volontiers sur les violeurs prolos, pour la femme le crime de viol est le même, qu'il soit commis par un pauvre ou par un riche, par un jeune prolo ou par un jeune de bonne famille, par un homme de gauche ou par un homme de droite. *Oui, le viol est le même et il faut le dire, mais la peine que la justice bourgeoise sanctionne n'est pas la même.*

Cela ne peut pas nous être indifférent qu'un tribunal condamne non seulement le viol, mais aussi la race, la classe sociale de l'accusé, présumé violeur. Cela ne nous est pas indifférent qu'un tribunal fait par les hommes, géré par les hommes (et lesquels!) condamne à 20 ans de réclusion un violeur "étranger" et "prolo" au nom des femmes, au nom des femmes vues comme "leur propriété".

Des alternatives ont commencé à se pratiquer dans plusieurs pays, en Europe et aux Etats-Unis. L'alternative la plus discutée est celle des Procès "politiques". Son but essentiel: changer la "mentalité" qui s'y rapporte. Résultat: on parle du viol dans les journaux, on reconnaît que le viol est un crime, on respecte davantage la femme victime du viol, on condamne les violeurs pour viol, chose qu'avant ne se faisait que rarement vu qu'on trouvait toujours le moyen pour dire que la femme était consentante ou pour dire que ce n'était pas un viol, mais coups et blessures ou atteinte à la pudeur.

Des changements appréciables ont été apportés à la procédure: en France il n'y a plus de confrontation avec le violeur et les femmes sont vues par des juges d'instruction femmes. Les femmes commencent à se déculpabiliser et à sortir de leur rôle de victimes passives et fatalistes. Le mur de la peur commence à se fendre. Ce n'est pas rien! Effectivement ces procès ont été "exemplaires".

*"Mais ce ne sont pas ces procès qui ont permis de déballer le problème publiquement; des procès pour viol il y en a eu avant... Mais c'est le mouvement des femmes, leur prise de conscience, leur mobilisation qui rendait ces procès exemplaires. Et cette force-là, on pourrait peut-être l'utiliser à autre chose qu'à envoyer des types en taule.*

Ceci dit, personne ne peut décider à la place d'une femme violée ce qu'elle a à faire et encore moins la culpabiliser si elle porte plainte. L'important est que son choix soit fait en connaissance de cause ... et de conséquences." (Christine, La Gueule Ouverte, mars 78).

Ça ne nous enlève pas notre peur pour autant. On peut juste dire: tant mieux que les procès aient un peu changé de scénario pour les femmes qui font appel à la justice. Nous nous faisons toujours draguer, agresser, violer, nous n'osons toujours pas sortir la nuit... Puisque nous doutons que la peur de la prison puisse arrêter les violeurs. De plus, le fait de déléguer nos luttes à d'autres (avocats), de les amener sur le terrain de la justice qui n'est que sables mouvants, ce n'est pas cela qui nous renforce.

## COMMENT UTILISER DIFFEREMMENT CETTE FORCE QUI NOUS VIENT DU FAIT D'ETRE ENSEMBLE, SOLIDAIRES, EN LUTTE ?

Avant tout il faut être claires sur un point: sur ce que nous voulons par rapport au violeur. Voulons-nous réparer un tort et donc faire justice, ou bien voulons-nous faire peur au violeur pour qu'il se rende compte (et avec lui tous les autres violeurs en puissance) que le viol qu'il a commis est une atrocité, est un meurtre, qu'aucune femme n'est plus disposée à accepter cela sans parler, sans gueuler, sans agir ?

Que derrière chaque femme violée il y en a des dizaines solidaires et prêtes à la venger ?

*Nous pensons qu'il n'y a aucune justice à faire, il n'y a aucune justice possible dans ce cas. On ne répare pas le viol, on le combat. On peut toujours demander des dédommagements en argent, non pas comme acte de justice mais plutôt comme représaille.*

## ALORS COMMENT S'Y PRENDRE ?

Nous avons envie de développer l'auto-défense et de mettre notre énergie là-dessus.

— Avant tout, le mieux c'est quand même de ne pas se faire violer.

# des femmes...

Apprenons à nous défendre, et en attendant d'être ceintures noires de karaté, nous pouvons nous servir de plusieurs "armes" et "gadgets" comme des sprays paralysants (cf. Fiche pratique No 3) ou jouer la ruse.

— Nous pouvons **DENONCER** publiquement les violeurs et les dragueurs par des **BOMBAGES**, des **TRACTS**, des **AFFICHES** et autres. **GRILLER** le violeur, le dénoncer vis-à-vis de sa famille, de son entourage et de son boulot. Faire savoir dans le lieu où il travaille que ce type-là est un violeur. Faire savoir dans le quartier ou la ville où il habite que ce type-là est un violeur. Le **DERANGER**, **LUI CASSER SA CARRIERE DE MALE-VOLEUR**.

— Nous pouvons l'attendre quelque part, nombreuses, l'humilier, l'écraser d'injures et d'accusations ou bien **LE TUER DE RIDICULE**.

— Nous pouvons l'attendre quelque part, l'immobiliser, **LUI FAIRE PEUR**, lui montrer que maintenant il est dans nos mains: une fois mort de trouille, un bon coup de pieds dans les couilles, une photo, et salut !

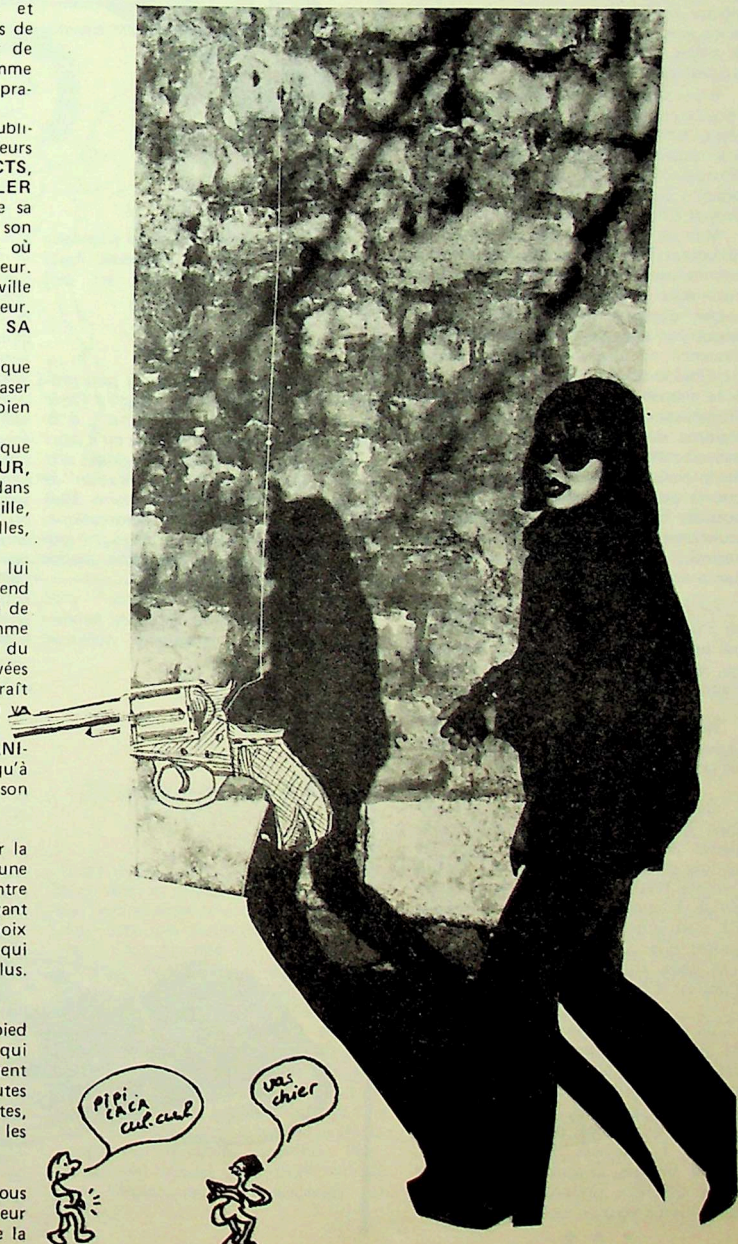
— Variante: nous pouvons aussi lui **CASSER LA GUEULE**. Ça dépend de notre force et de notre capacité de nous défendre et de défendre la femme violée des représailles éventuelles du violeur... Nous n'avons pas été élevées à être violentes, et ça nous paraît énorme comme ambition. Mais on va essayer.

— Nous pouvons organiser des **MANIFESTATIONS** qui vont jusqu'à l'immeuble du violeur ou jusqu'à son lieu de travail.

Pour faire tout cela il faut avoir la force et la capacité de garantir une protection à la femme violée contre le violeur et ses réactions. Il faut avant tout qu'elle soit d'accord sur le choix des moyens à utiliser. C'est elle qui a été violée, c'est elle qui risque le plus. **C'EST A ELLE DE DECIDER**

— Nous aimerions mettre sur pied un **RESEAU DE FEMMES** qui pourraient s'atteindre très rapidement afin de répondre tout de suite à toutes les **AGRESSIONS** qui nous sont faites, de la drague au viol en passant par les tabagages.

— Nous aimerions être capables de nous mobiliser pour retrouver un violeur ou un agresseur sur signalement de la



(suite de la page 15)

femme concernée. Etre capables de contrôler par moments certains endroits réputés pour être dangereux, pour protéger des femmes précises ou dans un but de dissuasion: (par exemple autour de l'hôpital, la nuit, il y a souvent des infirmières qui se font draguer plus ou moins violemment lorsqu'elles quittent leur travail pour rentrer chez elles).

*Il est clair que le terrain de l'auto-défense individuelle ou collective, pas moins que celui de la loi, n'est pas privé de pièges, n'est pas facile à explorer et à pratiquer.*

Il y a risque, par exemple, de tomber dans la représsaille du genre coup pour coup, oeil pour oeil et de pratiquer une justice "privée" coupée de la dimension libératoire, publique et "politique" que nous voulons toujours donner à nos luttes.

Mais à la différence de ceux qui réclament la justice privée du citoyen comme un droit contre une police pas assez dure et omniprésente, les femmes savent désigner leurs ennemis et ne tirent pas dans le tas. (Voir la recrudescence en France de la "psychose de l'insécurité du simple citoyen" face à la montée (?) de la délinquance et l'organisation d'un "mouvement de légitime défense" prônant l'armement des citoyens et critiquant la mollesse de la police). Les femmes savent aussi que la police n'est pas une protection possible contre le viol. Les flics, non seulement défendent ceux qui ont le pouvoir, mais il y a aussi des violeurs parmi eux.

**Ce qui nous plaît, c'est le côté prise en charge directe de notre auto-défense par nous-mêmes, c'est le fait de compter sur ses propres forces, de ne recourir à aucun intermédiaire.**

Nous avons besoin de nous défendre activement, même par la force, même en faisant recours à la violence.

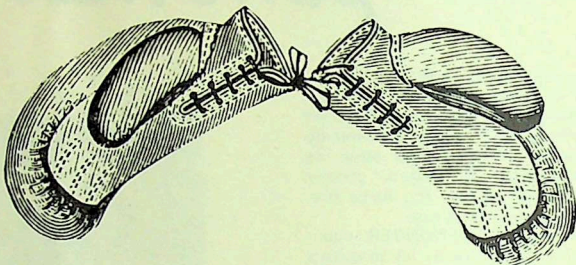
Ce qui est important c'est d'expliquer, c'est de débattre, c'est d'être solidaires et très nombreuses dans les actions d'auto-défense collective. Ce qui compte finalement c'est la force qu'on arrive à construire, c'est le processus de destruction de nos propres peurs plutôt que la destruction des violeurs. Les deux choses vont ensemble, mais l'une est le but, l'autre le moyen.

Je rappelle que le viol d'un mari sur sa femme n'est pas considéré comme tel par la loi, alors que c'est certainement la majorité des viols. D'autre part, le viol du père sur sa fille est aussi répandu que caché, étouffé dans cette tanière à violences qu'est la famille.

De bonnes raisons de plus pour nous défendre nous-mêmes sur notre définition à nous du viol.

\* \* \*

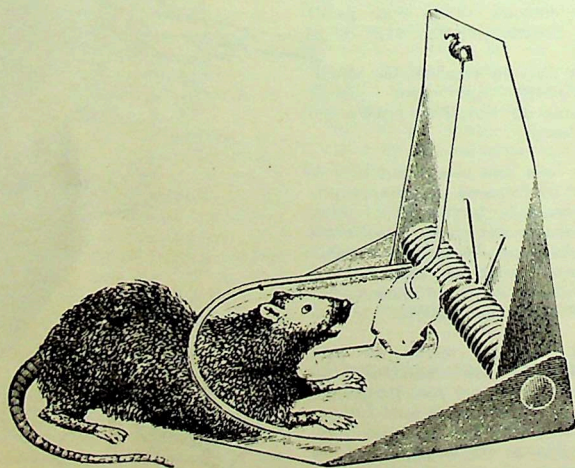
## Que penser d'un "tribunal populaire des femmes"?



Que penser d'un "tribunal populaire des femmes" où l'on forcerait les(s) violeur(s) à venir assister en tant qu'accusé(s) ?

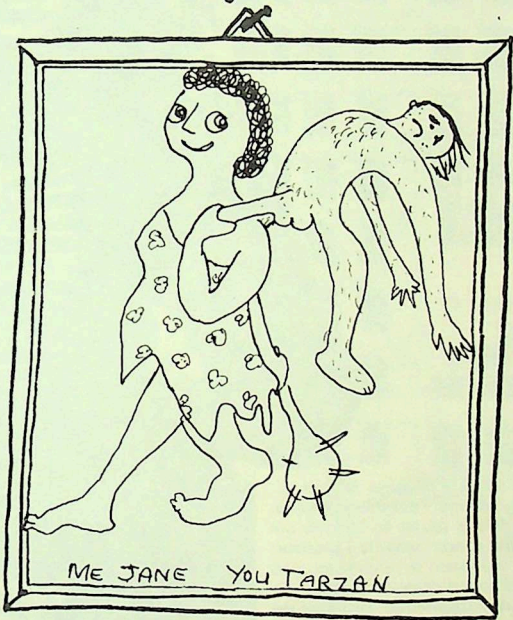
*Cette solution nous paraît plus problématique. En effet on revient à l'idée de justice, même si "différente", à la limite on (se) donne l'illusion qu'il peut y avoir une autre justice, que dans une société libre et "après la révolution" la justice sera équitable... populaire. Mais si on pense "révolution" automatiquement on pense abolition de tout tribunal, de toute prison, de toute Justice institutionnalisée, organisée.*

*Pour avoir une "tribune" d'où prendre la parole en tant que femmes contre le viol-la drague-les violences, même théâtre.*



# Histoires d'Autodéfense

## UN VIOLEUR QUI S'IGNORE (OU PAS)



*Des femmes dénoncent un violeur dans son quartier*

A Paris, à la clôture d'une fête de gauche, un squatter offre à une fille de l'héberger pour la nuit, vu qu'elle habite la banlieue, qu'il est tard, et que les transports publics ne fonctionnent plus. La fille accepte. Elle se fait violer à grand bruit, appelant au secours, tapant contre la paroi pour alerter les squatters voisins. Personne ne bouge. Suite à cette histoire, cette femme va au Collectif femmes violées-solidarité et demande à ce collectif de l'aider à aller casser la figure du violeur. Chose que le collectif est incapable d'assumer. Les femmes décident alors d'aller couvrir la rue où habite le squatter-violeur avec des affiches et des inscriptions dénonçant le type en question, avec son nom, prénom et adresse. Un autre squatter s'étant approché pour démentir ce viol, se fait asperger par les jets des bombes lacrymogènes de poche des femmes du collectif et tombe tout raide (mais pas mort) par terre.

*Tu déguerpis ou j'allume*

Il est deux heures du matin. C. rentre chez elle en voiture, sur l'auto-route, par une chaude soirée d'été. Elle s'arrête dans une station-essence automatique pour prendre de la benzine. Il fait doux, elle est "relax" et sans arrière-pensée en remplissant son réservoir. Mais d'un buisson surgit tout à coup un type à la braguette grande ouverte, qui s'approche très près d'elle, les yeux fous. C. ne dit rien, ne tremble pas. Elle fait simplement un quart de tour sur elle-même, la pompe à essence à la main, aspergeant ainsi le sombre individu, consterné, immobile, pétrifié. Puis, sortant son briquet de sa poche, elle lui dit: "Maintenant tu déguerpis ou j'allume".

Vers 11 heures, j'allais chez mes copines garder les enfants et j'étais de bonne humeur, je chantonnais ou sifflottais. Le quartier était désert comme tous les soirs.

J'ai entendu un type derrière moi... qui s'est mis à mon côté et m'a dit que j'étais sa demoiselle et jolie, où j'allais et si je voulais boire un café avec lui. Il a 40 ans, taille moyenne, plus tard j'ai senti qu'il était aviné.

Au lieu de l'insulter, j'ai essayé d'innover avec une réponse qui me semblait drôle (et pédagogique): "Vous embêtez tous les soirs les femmes de cette manière, c'est pas gentil, et peu agréable. C'est dommage. Il y a sûrement des choses plus sympa à faire..." Et j'ai continué mon chemin, pas plus vite.

...Le type, après quelques dix mètres, M'A MIS LA MAIN SUR L'ÉPAULE en me rappelant que j'étais une jolie demoiselle. Je croyais rêver et il a reçu une gifflée par réflexe.


Alors le type inconnu a essayé de me donner des coups de pied et ça m'a mise dans une telle colère que je n'ai plus pensé qu'à lui rendre les coups, et je lui ai fait tomber sa casquette, pour le vexer, comme au cinéma, et il a essayé de me frapper de toutes les manières. Je lui donnais des coups sans réfléchir plus loin, sans aucune "tactique", ce qui fait qu'à un certain moment il m'a agrippée et je n'ai rien trouvé d'autre que de lui arracher les cheveux en arrière pour me dégager. (Les coups de pied et de poing ne faisaient aucun effet parce qu'ils étaient donné n'importe comment).

Et le type, je n'ai plus pu m'en débarrasser, il était le plus fort, je rêvais d'avoir un couteau pour le lui planter dans le bras.

Ce qui m'a stupéfaite dans cette histoire: le type, quand il avait le dessus, a une ou deux fois posé la tête sur mon épaule "avec tendresse". Je n'en revenais pas. Il était pourtant fou de rage. Ça doit être ça le viol.

J'ai commencé à regarder autour de moi pour éventuellement appeler au secours. J'ai vu trois types plus jeunes et baraqués qui avaient dû sortir d'un bistrot. Ils regardaient sans s'approcher. Et je n'ai pas crié pour appeler des gens au secours de peur que ces types m'agressent eux aussi. Ils sont finalement venus vers "nous", et pendant le temps qu'il leur a fallu pour traverser la rue j'ai eu vraiment peur qu'ils s'allient à mon agresseur parce que je ne comprenais pas pourquoi ils avaient si longtemps hésité. Ils l'ont immobilisé et j'ai quand même couru loin, toujours de peur qu'ils changent d'avis. Quand j'étais assez loin, je lui ai crié "vieux dégueulasse" et j'ai couru à nouveau.





# CAMPAGNE DES FEMMES CONTRE LE VIOL

## ROMPRE LE SILENCE

A Genève et en Suisse romande, on entend peu parler d'histoires de viol. Et pourtant nous savons qu'il y en a beaucoup, autant qu'ailleurs. Pour que ça change, nous devons commencer à parler. *Nous demandons donc à toutes les femmes qui ont subi un viol ou une agression de la raconter*, même si cela remonte à plusieurs années. Ces témoignages permettront de savoir où et comment se passent les viols chez nous le plus fréquemment, et donc de savoir comment organiser notre auto-défense collective et individuelle (lieux, quartiers, routes dangereuses, tactiques des violeurs, etc.).

Pour cela

- Ecrire à la case postale 111, 1227 Carouge: (mention "Campagne contre le viol")
- Venir un samedi matin de 9 à 11 h. 30 à la "permanence de l'Insoumise" au Centre Femmes, 5, BD, St.-Georges à Genève. Téléphone: 29 22 98.
- Téléphoner à la permanence "Solidarité Femmes en détresse", mercredi, vendredi, dimanche de 14 à 24 h. Tél: (022) 36 04 04.

## ACTIONS

Un groupe de femmes se réunissant au Centre Femmes (téléphonez au Centre Femmes un samedi matin pour savoir quand, ce n'est pas régulier) prépare différentes actions:

- affiches et autocollants contre les violeurs
- affiches appelant les femmes à la solidarité contre le viol
- petites cartes à donner aux dragueurs, insulteurs, offenseurs de toutes sortes.
- organisation d'un réseau téléphonique de femmes prêtes à intervenir rapidement en cas d'insulte, humiliation, agression... subies par une femme
- organisation de notre auto-défense individuelle et collective (karaté, armes défensives... dénonciation et correction des dragueurs, agresseurs, violeurs...)
- préparation d'une "manifestation pour se reprendre la nuit", avis aux sorcières, noctambules, poivrottes, dragueuses, ménagères et autres...

LES FEMMES DE TOUS LES CANTONS ROMANDS SONT INVITEES A PARTICIPER A CETTE CAMPAGNE: écrivez pour demander des affiches, etc, envoyez ou téléphonez vos témoignages.

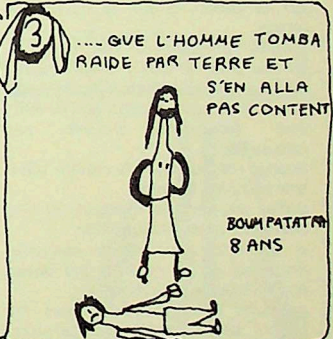
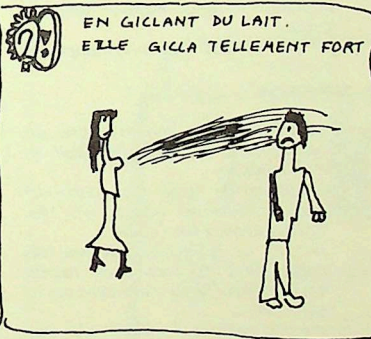
# FICHE PRATIQUE NUMERO ③

## APRES UN VIOL OU UNE AGRESSION.

- Ne pas rester seule ou garder la chose pour soi: téléphoner immédiatement à une copine ou aller la voir. Discuter des ripostes possibles. Si tu peux, mets *par écrit* ce qui s'est passé, avec un maximum de détails avant de les oublier sur le violeur (habillement, plaque de voiture, adresse) et sur les circonstances.

- Aller rapidement à l'hôpital ou dans une permanence:
- pour faire un *certificat médical* si tu penses à porter plainte (traces de coups et de sperme). Dans ce cas ne change pas de vêtements et ne te lave pas.
- pour faire des *examens maladies vénériennes*: syphilis — prise de sang à répéter après huit semaines. Blennorragie (gonorrhée) — prélè-

vement dans le vagin, la bouche ou l'anus selon les cas, à répéter pendant les prochaines règles.  
*Grossesse*: si tu ne prenais pas d'anticonceptionnels et que tu penses pouvoir être enceinte va au Dispensaire des femmes, 4 rue du Môle, Tél. (022) 32.91.14, demander un *rendez-vous* ou des herbes abortives (pouliot, armoise, à prendre selon les instructions qu'on te donnera) pour le jour calculé de tes prochaines règles.



Pour celles qui décident de prendre cette voie, malgré tous les inconvénients qu'elle présente et les problèmes qu'elle pose.

### Le code pénal

#### Art. 187 du Code Pénal

"Celui qui, en usant de violence ou de menace grave, aura contraint une femme à subir l'acte sexuel hors mariage sera puni de la réclusion. Celui qui aura fait subir à une femme l'acte sexuel hors mariage, après avoir, à cet effet rendu inconsciente ou mise hors d'état de résister, sera puni de la réclusion pour trois ans au moins."

#### Art. 188.

"Celui qui, en usant de violence ou de menace grave envers une personne ou après l'avoir de tout autre manière mise hors d'état de résister, l'aura contrainte à subir ou à faire un autre acte contraire à la pudeur sera puni de la réclusion pour cinq ans au plus d'emprisonnement".

# LA VOIE des PROCES?

Pour les législateurs, il y a une gradation dans le crime:

- le viol entre époux n'est pas un crime du tout
- le viol sans achèvement de la pénétration ("autre acte contraire à la pudeur") "coûte" au maximum cinq ans (art. 188).
- le viol avec violence "normale" (?) sera puni de réclusion, alors que
- le viol où la femme a été mise hors d'état de résister (droguée, évanouie...) "coûte" minimum trois ans de réclusion (art. 187).

A nous de savoir ce qui est pire...

### Comment porter plainte

Si tu t'en sens le courage, commence par faire un constat médical.

Ce n'est pas indispensable en Suisse.

Tu n'es pas obligée d'aller immédiatement à la police, tu peux prendre le temps de réfléchir (trois mois maximum).

La plainte peut se faire directement dans un poste de police (fais-toi accompagner et prépare-toi) ou par une lettre au procureur général (Palais de Justice). Exemple de lettre:

"J'ai l'honneur de vous exposer les faits suivants: 1)... 2)... 3).... Veuillez donner à cette plainte la suite qu'elle comporte".

### Le procès

Comme il est dit ailleurs dans ce journal, le procès se retourne souvent contre la femme qui porte plainte; il faut donc bien choisir son avocat, discuter chaque détail avec lui et surtout il faut avoir un groupe de copines qui te soutient et qui t'aide à garder le contrôle de ce qui se passe.

# PREVENTION!

## DU VIOL ET DES AGRESSIONS



A la maison:

- \* ne mets jamais ton prénom en entier sur la porte ou sur ta boîte aux lettres.
- \* indique uniquement ton nom de famille pour le botin téléphonique.
- \* ne laisse pas la clef sous la paillasse ou dans un autre endroit où elle peut être facilement trouvée par quelqu'un.
- \* arrange-toi pour que le couloir d'entrée soit bien illuminé.
- \* utilise une serrure résistante et une chaîne de sûreté à l'intérieur.
- \* si tu habites au rez-de chaussée, assure-toi qu'on ne peut pas ouvrir les fenêtres depuis l'extérieur.
- \* pose des plantes ou des vases sur l'appui de la fenêtre: si quelqu'un essaye d'entrer ça fait du bruit en tombant.
- \* n'ouvre jamais la porte d'entrée si tu n'attends pas quelqu'un spécifiquement ou alors vérifie l'identité des gens qui sonnent avant d'ouvrir.
- \* essaye de connaître du moins de vue, les gens qui habitent dans ton immeuble, soit pour pouvoir les appeler à l'aide, soit pour pouvoir savoir si les gens que tu rencontres dans l'escalier sont des "étrangers".
- \* si tu sors le soir, laisse la lumière allumée, si tu es assez riche tu peux même laisser la radio ou la télé.
- \* si tu laisses la porte ouverte, attache une clochette qui sonne quand quelqu'un entre.

### Dans une voiture

- \* ferme toujours ta voiture.
- \* parque, surtout le soir, dans des endroits bien illuminés, ne t'arrête pas dans des endroits déserts.
- \* prépare ta clef dans ta main quand tu t'approches pour prendre ta voiture.

Ces conseils nous viennent des USA. Nous ne pensons pas qu'il s'agit de les appliquer tels quels et intégralement: ils sont très défensifs et peuvent nous installer dans une peur constante qui ne nous renforce pas, au contraire!

Nous ne les aimons pas, certains nous choquent profondément mais nous sommes obligées de reconnaître que nous pratiquons tous les jours une partie de ces comportements de méfiance, sans nous en rendre compte, de manière automatique bien souvent et qu'ils peuvent être utiles dans certaines circonstances. Ecrits noir sur blanc, ces "conseils" trop réalistes nous dérangent...



- \* contrôle le siège arrière.
- \* si tu es suivie par une autre voiture, essaye de le semer en changeant de direction souvent, klaxone tout le temps.
- \* ne prends pas des auto-stoppeurs hommes.

### Dans la rue

- \* ne laisse pas tes cheveux libres sur les épaules, on peut les saisir et t'immobiliser.
- \* habille-toi de façon très commode: jeans, chaussures basses, avec lesquelles tu peux bien courir.
- \* la nuit ne te ballade pas avec des colis, livres ou sacs trop lourds, encore mieux si tu n'as même pas de sac à main.
- \* marche dans des endroits bien illuminés, si c'est désert marche au milieu de la rue.
- \* rappelle-toi bien de l'itinéraire que tu suis: magasins ouverts le soir, bistrot, portes-cochères, commissariat, etc...
- \* si une voiture te suit, ou s'arrête près de toi, change de trottoir, ou de direction.
- \* essaye de vérifier si on te suit, tu peux utiliser les rétroviseurs des voitures pour contrôler.
- \* si on te suit, va dans un endroit illuminé et fréquenté, et puis tout à coup mets-toi à courir et à crier à l'aide.
- \* si un homme te coince dans la rue, fais beaucoup de bruit pour attirer des gens, frappe à la porte la plus proche, casse une fenêtre, etc...
- \* si tu n'arrives pas à courir, reste calme: essaye d'être psychologue, utilise tous les trucs que tu peux: pleurer, implorer, être très sûre de toi, lui faire croire qu'on t'attend derrière le coin, lui faire peur en lui disant que tu as une maladie vénérienne. Reste toujours sur le qui-vive. Lui parler ça peut même lui

faire l'effet contraire et l'exciter encore plus. Le mieux, bien sûr, c'est d'apprendre quelque prises de judo-karaté-aikido, etc...

- \* une autre possibilité: réagir très violemment pour avoir le temps de fuir. Ne donner des coups de pieds aux couilles que si on est sûr d'atteindre le but, si on les rate, il devient encore plus agressif. La plupart des violeurs s'attendent à une victime passive; les choper par surprise ça peut donner le temps de foutre le camp.

### AUTO-STOP

- \* n'accepte jamais un passage dans une voiture qui s'est arrêtée sans que tu lui aies fait signe.
- \* ne monte pas dans une voiture où il y a plus d'un homme; ça ne vaut pas la peine d'être en minorité dès le début. Si tu refuses, tiens-toi loin de la portière, on pourrait essayer de te saisir.
- \* essaye plutôt de monter dans une voiture avec des femmes.
- \* si tu acceptes de monter dans la voiture d'un homme, il faut contrôler: — qu'il n'y a personne sur le siège arrière — que la portière s'ouvre facilement — qu'il aie les deux mains sur le volant, et qu'il n'est pas en train de se toucher.

Ne monte pas si tu vois des bouteilles d'alcool dans la voiture, s'il est saoul il est encore plus dangereux.

Ne monte pas s'il a changé de direction en te voyant.

Ne lui laisse pas le temps de te demander où tu vas, mais demande-lui avant dans quelle direction il roule, ne monte pas s'il te dit qu'il te mène où tu veux.

Si tu montes:

- garde la fenêtre ouverte pour pouvoir crier.
- si tu fumes, allume une cigarette, ça peut toujours servir comme arme.
- aie les mains libres pour pouvoir lui flanquer un coup s'il essaye de te toucher.
- s'il t'emmerdes, essaye de te saisir de la clef de contact et jette-là, une voiture arrêtée au milieu de la rue attire l'attention.

### LES ARMES

\* rappelle-toi que toute arme peut être aussi utilisée contre toi. Si tu en possèdes une et tu sais l'utiliser, tiens-là toujours à disposition; au fond de ton sac elle ne sert à rien.

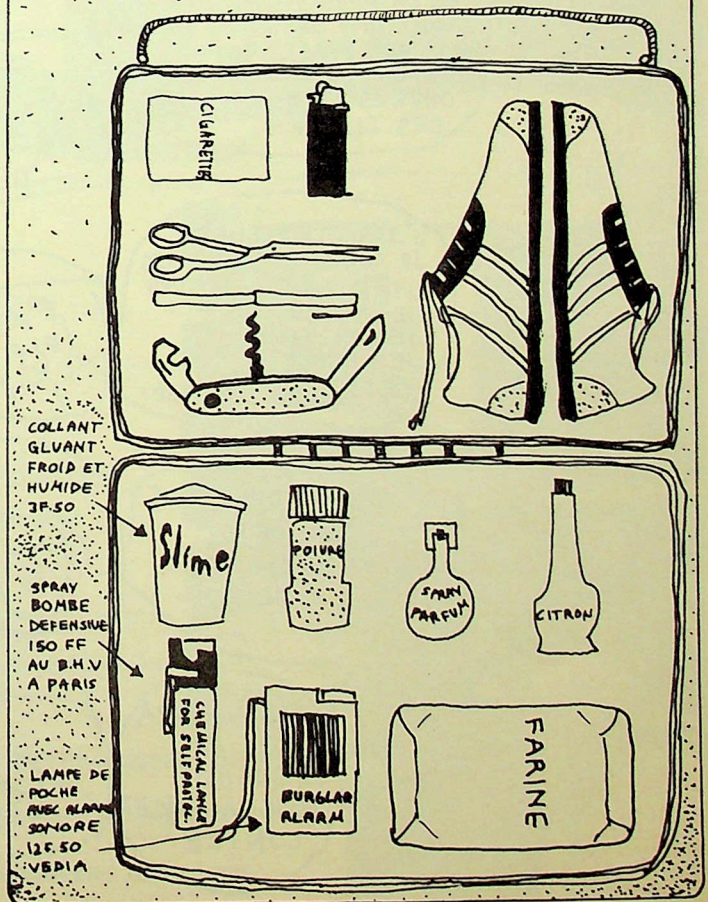
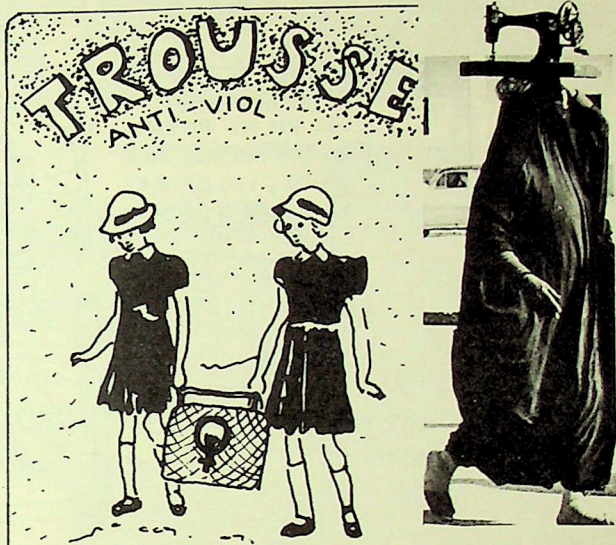
### ARMES IMPROPRES

- \* cigarette allumée: écrase-la sur la figure du type.
- \* plume ou crayon: donne-lui un coup dans la figure.
- \* tire-bouchon: dans le cou, le ventre, le visage.
- \* citron en plastique: le jet atteint 5 m. Tu peux le remplir d'ammoniaque; vise les yeux.
- \* sprays de toute sorte: dirige le jet dans les yeux.
- \* clefs: si tu en portes beaucoup dans un seul trousseau, fais-les tourner comme un fouet.
- \* parapluie: à utiliser comme une baïonnette très rapidement; ne l'utilise pas comme un bâton, car il peut s'en saisir et le retourner contre toi.
- \* on peut aussi utiliser les brosses à cheveux, les peignes en métal, les hauts talons, les épingles à chapeau, les broches, etc...
- \* sprays de gaz lacrymogène: illégaux mais efficaces.

Rappelle-toi que ces armes impropres ne servent qu'à faire peur à l'agresseur. Dépêche-toi de foutre le camp, à moins que tu ne connaisses quelques prises d'auto-défense. C'est dangereux de rester là à voir ce qui se passe. Si ton agresseur est armé, tous ces moyens ne servent à rien. Il pourrait te tirer dessus.

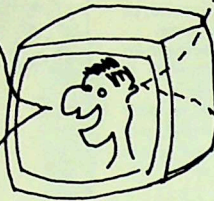
D'autres tactiques pour gagner du temps: lui écraser le pied de tout ton poids ou alors lui donner un coup de pied dans les tibias; s'il te prend par la taille, tu te plies en avant, et tu te relèves très rapidement en lui donnant un coup de tête dans le menton. S'il te prend par le bras, tu le laisses complètement aller et puis très violemment tu lui donnes un coup dans l'estomac. La meilleure chose bien sûr c'est de suivre un cours d'auto-défense ou bien d'apprendre quelques prises.

Rappelle-toi que les yeux et la gorge sont les points les plus vulnérables.



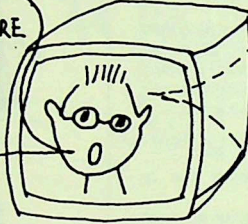
# Le Porno

JE MEPRISE  
LES FILMS PORNOS  
PARCE QU' ILS SONT  
LAIDS, VULGAIRES  
ET PLATS.  
L'EROTISME C'EST  
AUTRE CHOSE !



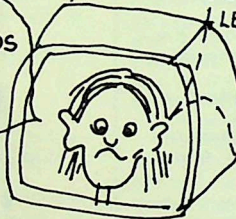
MES FANTASMES  
SEXUELS  
SONT  
DISTINGUES  
PLEASE!

IL FAUDRAIT INTERDIRE  
ET BRÛLER CE DEGOUTANT  
ETALAGE DE BAS-  
MORCEAUX QUI  
MENACENT NOTRE  
SPIRITUALITE  
OCCIDENTALE.



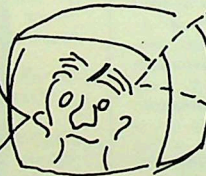
JE SAIS CE QUE  
JE DIS  
JE LES AI  
TOUS VUS

LA BOURGEOISIE  
PRODUIT DES FILMS PORNOS  
DE BAS ETAGE POUR  
DETOURNER LA CLASSE  
OUVRIERE DE LA LUTTE  
DES CLASSES.



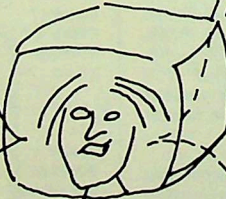
C'EST AFFREUX !  
LE 99,99% DES  
OUVRIERS RÊVENT  
DE PARTOUZES,  
LE 0,01% N'A  
PAS REPONDU  
A LA QUESTION

J'ECRIS LE SCENARIO  
JE CHOISI ET DIRIGE LES  
JE FILME ACTEURS  
JE MONTE  
JE DISTRIBUE  
JE FINANCE  
1 FILM PAR MOIS  
ÇA MARCHÉ TRÈS FORT



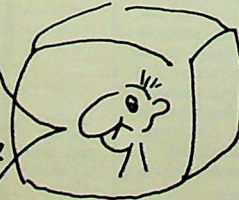
JE SUIS  
UN ARTISTE  
INCOMPRIS

REMARQUEZ QUE  
POUR DES  
SANS CULTURE  
C'EST CE QU'IL  
FAUT !



AH, L'EMPIRE DES  
SENS!  
CES IMAGES QUI  
VEHICULENT  
UNE SIGNIFICATION  
DENSE... DE  
DEPASSEMENT

C'EST EXTRA  
J'VOIS PAS  
CE QUI S'ONT  
TOUS A PARLER  
CONTRE



# CINEMA EMPIRE

LES DECHAINÉES DU PLAISIR

Jus de pommes GUIN



Les femmes dans la pornographie sont représentées comme les hommes aimeraient qu'elles soient.

**NOUS NE SOMMES PAS ÇA**

**NOUS DETESTONS LA PORNOGRAPHIE**

parce qu'elle dégrade  
 bêtifie  
 aliène  
 manipule  
 nie  
 viole le corps des femmes

Nous ne sommes pas celles que vous fantasmez  
 Nous ne désirons pas ce que vous désirez  
 Nous ne jouissons pas de vous voir jouir  
 Nous ne sommes pas un trou  
 Nous ne sommes pas en adoration devant vos érections  
 Nous ne sommes pas des machines à pipes  
 Nous ne désirons pas être prises-frappées-baisées-violées  
 Nous ne jouissons pas de votre sadisme  
 Nous ne sommes pas toujours prêtes



**NOUS REFUSONS DE BAISER ET D'ETRE BAISEES COMME ÇA, MEME AU CINEMA.**

**LA PORNOGRAPHIE EST UN COMMERCE FAIT PAR LES HOMMES, POUR LES HOMMES.**

**NOUS NE NOUS FAISONS AUCUN PROBLEME A VOULOIR LE DETRUIRE.**

# Le temps des horloges...



La sexualité dominante, celle qu'on impose à tout le monde, femmes et hommes est en soi violence pour les femmes.

On dit souvent que les femmes érouvent une sorte de fascination pour la violence sexuelle et qu'elles la désirent quelque part.

C'est vrai que l'éducation, la culture des hommes nous imprègne au point que nous ne savons jamais très bien ce que nous désirons. Ce qui fait que l'homme est là pour nous le dire: ce que tu veux c'est ça, tu veux que je te prenne violemment, tu désires être frappée, tu désires être violée, en somme tu désires tout ce je désire pour toi.

Qu'est-ce que nous désirons, quelle est notre sexualité ?

Dans l'attente d'arriver à formuler nous-mêmes des considérations sur notre désir de femmes, *Luca Irigaray a écrit des très belles et très justes choses... dans lesquelles nous nous retrouvons tout à fait.* En voilà quelques-unes:

*"Les femmes ont été conditionnées à se laisser séduire par la violence. Qu'avaient-elles comme alternative ? Connaissions-nous déjà une autre sexualité que celle du viol ? Mais si se laisser ainsi séduire peut entraîner du plaisir pour certaines — surtout si elles ne connaissent rien d'autre — ce plaisir reste bien partiel. Et il vient de la participation à la jouissance de l'homme.*

*Je pense qu'il faudrait distinguer la jouissance que les femmes éprouvent à entrer dans la jouissance masculine, telle qu'elle existe, de ce que serait leur jouissance. Et quand une femme jouit de la violence qui lui est faite, elle se retrouve ensuite exilée d'elle-même. Cette jouissance ne se tisse pas dans l'ensemble de sa vie. Elle y fait comme un "trou". D'où, sans doute, la dépendance à l'homme ? Qui connaît, lui, le chemin de cette jouissance.*

*Le rapport sexuel n'a-t-il toujours été imaginé comme l'accomplissement d'un seul désir, et non comme l'articulation de deux désirs différents ? Que sait-on du désir des femmes ? A la violence, je n'opposerais pas quelque douceur mièvre que l'on prête un peu facilement aux femmes. Façon commode d'annuler les questions, en se racontant que les femmes n'ont pas de sexualité. Que leur seul lot est l'amour, la tendresse, etc. De là à affirmer qu'il faut toujours les forcer, les violer, qu'elles "n'attendent que ça" le pas est vite franchi...*

il y a une autre jouissance possible pour les femmes. Celle de l'efflorescence de tout leur corps et de son expansion à tout l'espace. Celle qui n'a pas lieu seulement localement, et quasiment malgré ou contre leur corps. Où tout le corps devient sexe, et pas exclusivement dans l'orgasme. Où la distinction corps/sexe s'efface. Et pour laquelle les savantes techniques de production du plaisir deviennent un peu dérisoires... Ce qui veut dire aussi qu'en parler en quelques mots est impossible.



*Mais cette jouissance dépayse les hommes, leur fait même peur. Ne leur faut-il traverser toute une maîtrise du rapport sexuel, souvent difficilement acquise, pour en percevoir quelque chose ? Certes, ils y "gagnent" finalement... Quand ils ne sont pas tendus sur leur érection et leur éjaculation, leur jouissance est autrement intense. Quand ils ne veulent encore et toujours faire du rapport sexuel un enjeu et une démonstration de leur pouvoir, ils découvrent une autre puissance.*

Isolées les unes des autres, les femmes connaissent très mal leur corps et leur désir. Si elles découvrent le corps d'une autre femme, elles sont surprises de l'assurance tranquille que cela leur apporte. Et inutile d'exorciser cette réalité en l'enfermant dans l'alternative répressive homosexualité/hétérosexualité, qui sert à séparer encore les femmes, et déjà la fille de la mère. Mieux vaudrait comprendre qu'il ne peut y avoir désir d'un autre sexe sans amour et désir de son sexe.

*Entre elles, les femmes sont d'emblée dans une jouissance sans tensions ni angoisses. La jouissance ne fait pas de "problème". La dissociation corps/sexe s'estompe. Elle est remplacée par une continuité fluide du corps au sexe, du sexe au corps, sans localisations fixes, sans ponctuations tranchées.*

Les femmes souffrent beaucoup du temps des horloges. Or le temps du travail, et plus généralement notre temps, est organisé de telle sorte qu'il est réglé sans cesse par les horloges. Ce temps panique les femmes. Aussi et surtout dans le plaisir.

Quand elles doivent, au moment attendu, jouir de cette jouissance que l'homme leur demande comme preuve de sa puissance, elles deviennent complètement crispées, et forcément coupées de leur jouissance... Une femme qui habite son corps, qui n'est pas exilée de ce sentir permanent, de ce re-toucher sans arrêt, connaît assez peu l'angoisse sexuelle. Ne fait-elle pas l'amour tout le temps ? Et le faire avec un ou une autre peut certes lui apporter une plus grande jouissance. Mais la jouissance se maintient en elle continûment, et elle ne vit pas, sauf par participation ou identification à l'économie des hommes, les mêmes alternatives de tensions/décharges, les mêmes peurs du vide, que ceux-ci.

Ne pas faire l'amour un certain temps ne l'inquiète pas forcément. Elle n'en ressent pas nécessairement un manque ni une frustration. Que l'on conclue encore une fois qu'elle n'a pas de sexualité signifie qu'on n'imagine pas qu'elle a une sexualité différente. Qu'elle jouit tout le temps, à moins d'agressions qui détruisent son rythme. Et il arrive qu'une femme fasse moins l'amour en le faisant qu'en ne le faisant pas, si cet événement l'enlève à l'espace-temps de son plaisir.

Où tout devient érotique ? Où la scansion privation/complétude est beaucoup moins marquée que chez l'homme, dont les objets sexuels sont plus strictement individualisés. Donc présents ou absents. Elle jouit plus, ou beaucoup plus mais, si elle demeure en continuité avec elle-même elle jouit toujours."



## Salut les mecs!

Depuis le renouveau du féminisme dans les années 70, qu'est-ce qui a changé entre les hommes et les femmes, de manière générale et particulière? C'est pas que la question ait été inscrite à notre programme. Mais dans certaines situations, cette question s'impose d'elle-même. Par exemple à Genève devant la prison de Champ-Dollon, où se retrouvent apparemment "unis" hommes et femmes, dans un même mouvement de révolte contre la répression. Mais: si nous avons les mêmes ennemis, il y en a que nous avons et que vous n'avez pas. Il y a que si nous nous identifions aux femmes enfermées, nous ne pouvons pas nous identifier sans autre aux mecs enfermés. Et vous?... Si vous ne voyez pas très bien où nous voulons en venir, alors voilà: pour les femmes, pour nous, les hommes constituent une menace continue de "agressions" de toutes sortes jusqu'au viol à proprement parler. Beaucoup d'hommes, beaucoup de nos copains ont changé (ou plutôt changent à certains moments ou dans certaines situations) leur comportement vis-à-vis des femmes. Mais la question que nous nous posons, c'est: comment aucun groupe d'hommes, et même d'hommes jeunes, n'a encore rien entrepris sur ce "problème"? Comment est-ce possible? Comment des groupes d'hommes qui ont trouvé le moyen de s'organiser et d'écrire sur toutes sortes de sujets qui les concernent de près, mais aussi souvent de loin, comment ça se fait qu'ils n'aient encore absolument rien entrepris contre cette chose qui les concerne au premier chef: la sexualité,

la drague, la violence, le viol contre les femmes.

C'est nous-mêmes, évidemment, qui voulons parler de nous-mêmes, c'est nous-mêmes qui avons à dire plein de choses sur le viol et à nous organiser en conséquence. Mais c'est aussi vous-mêmes qui avez à dire des choses sur vous-mêmes en ce qui concerne le viol sous toutes ses formes, et aussi sous la forme où vous le pratiquez peut-être.

Et c'est bien là que les choses ont si peu changé. Même parmi les "autonomes", les jeunes, les non-conformistes, les "sympas", ceux qui intègrent partiellement leur vécu dans leur activité "politique", pour employer des termes qui ont de moins en moins de sens pour nous. Les choses ont peu changé, parce que même si les hommes (de toutes tendances politiques) tiennent désormais compte des femmes dans leurs revendications, et parfois aussi dans la forme où ils luttent et où ils s'expriment (et ils ont bien été forcés d'en tenir compte), malgré ça, votre démarche pour vous mettre en mouvement reste fondamentalement la même: nous osons affirmer que vous ne partez pas de vous, de votre histoire, de votre sexe, etc.

Certainement que le mouvement des femmes et beaucoup de femmes en ce moment ne sont pas dans leur meilleure forme ni sur le haut de la vague. Mais c'est bien grâce aux femmes que le privé, ces dernières années, a pris quand même un peu de plomb dans l'aile. Et vous? Votre détermination, vos comportements "politiques", c'est vous, c'est votre subjectivité, certainement. Mais c'est un peu maigre. Vous êtes aussi d'autres choses, beaucoup d'autres choses. Où donc enterrez-vous tout ça? Pourquoi? Ainsi donc, même les groupes les plus "sympas", les plus "dégagés", les plus proches de nous politiquement sont en fait terriblement auto-répressifs.

Il y a une cassure douteuse, à nos yeux, entre votre manière de "changer la vie" et votre manière de "changer la politique". Certains nous rétorqueront volontiers qu'ils sont contre toute séparation entre vie et politique, qu'ils ne font de la "politique" que dans la mesure où elle est liée à leur vie. Bien sûr, c'est toujours lié, à bien regarder.

Mais vos changements n'ont pas assez changé. Résultats: votre quotidien d'hommes, même si vous en faites l'objet de changements individuels ou collectifs, n'est pas sorti du privé. Votre parole, votre point de vue ne nous est jamais arrivé dans sa totalité.

Vous partagez le travail ménager, vous vous occupez des bébés aussi bien que nous, vous essayez de faire l'amour différemment, vous essayez d'avoir des rapports égalitaires avec les femmes. Mais rarement vous donnez un lien explicite entre cela et les luttes dans les quartiers, les luttes contre la répression, les luttes sur les lieux de travail, les

luttes anti-nucléaires, etc., alors qu'il existe peut-être subjectivement, dans vos têtes.

Votre subjectivité n'apparaît que dans les formes de lutte, dans la créativité, dans la générosité, dans la spontanéité de vos gestes, de vos élans. Mais elle n'apparaît pas dans le contenu et dans le choix des terrains de lutte.

Vous prenez rarement la parole en première personne, vous partez rarement de vous-mêmes pour aborder les petites et les grandes choses. Le personnel est politique, mais encore il faut que le personnel sorte du privé.

Quand est-ce que vous arriverez à vous aimer un peu plus entre vous les hommes? A vous laisser aller à vous parler? A vous montrer tels que vous êtes, à ne plus vous cacher, à ne plus jouer de rôle? La lutte des femmes, dans le meilleur des cas, vous a obligés à changer vos comportements, à respecter nos luttes, nos besoins.

Que nous amène-t-il votre respect s'il n'est pas accompagné d'une mise en question radicale par vous-mêmes de votre sexe dans la société, par des initiatives, des offensives contre le pouvoir mâle?

Des hommes plus ou moins bien dressés, voilà le résultat de la lutte des sexes quotidienne, l'état du rapport de force entre femmes et hommes.

Permettez-nous d'insinuer une seconde que vous vous êtes simplement accommodés d'un rapport de force, et de nous demander: qu'est-ce qui se passerait si les femmes lâchaient la prise?

Des hommes domestiqués, ça nous arrange, mais ça va pas très loin.

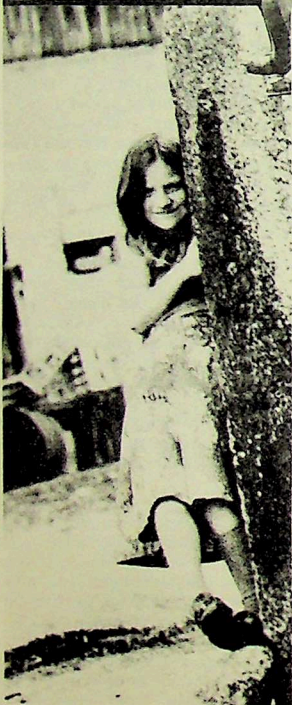
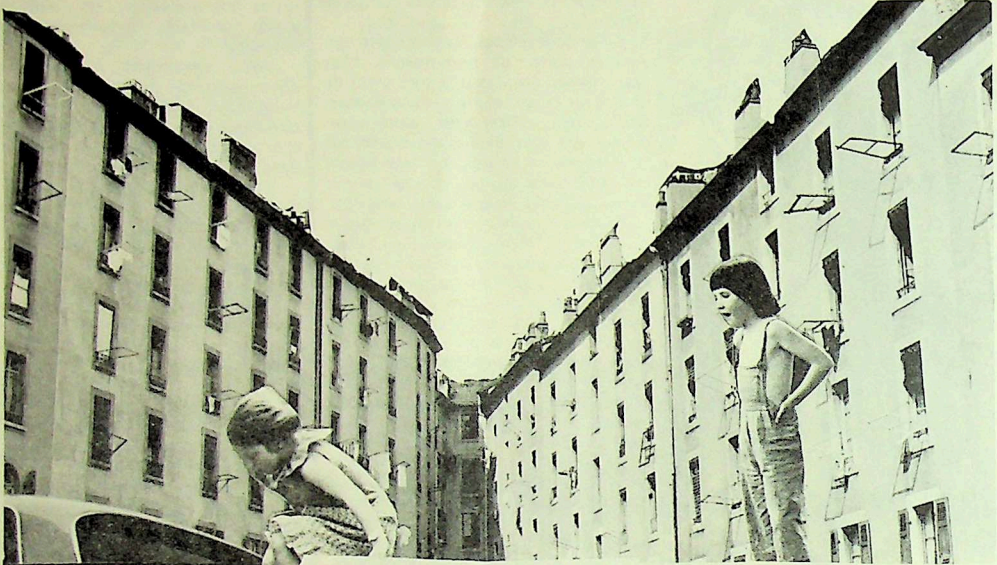
Vous nous laissez nager gentiment dans nos eaux féministes, avec une indifférence bien commode. Nous gérons nos affaires nous-mêmes, entendons-nous bien, là n'est pas la question. Mais nous sommes stupéfaites de voir comme vous vous êtes si bien accommodés du féminisme. Nous ne nous sommes toujours pas accommodées de votre manière de concevoir, de faire, de sentir.

Bref, par beaucoup d'indices, on voit que vous n'avez toujours pas compris. Ça ne veut pas dire qu'on ne peut jamais travailler ensemble. Mais ne vous y méprenez pas: les femmes continuent de faire leurs comptes et de calculer les distances. Et cela même quand des choses collectives ou individuelles très bonnes se passent entre nous.

Nous continuons de refuser à passer du temps pour vous changer. C'est pourquoi nous estimons que le temps de la séparation est loin d'être périmé, c'est pourquoi il y a encore des communes de femmes, c'est pourquoi le mouvement féministe a encore sa raison d'être. Nous ne faisons que vous interpeller. C'est un caillou dans la mare, qui descendra jusqu'ou il veut.

Salut!





## les femmes dans les Grottes

Il y a deux ans (mai-août 76), nous occupions un bistrot désaffecté aux Grottes, chez "Papillon". Nous aimons raconter cette fantastique occupation, et seules les femmes sont encore porteuses de cette histoire. En effet, dans le gros document pondu par un des leaders du mouvement des Grottes, pas trace ni signalement aucun sur cette première occupation. Même si nous n'avons pas lié notre existence ni nos activités en priorité avec les habitants des Grottes mais avec les femmes de toute la ville, même si nos rapports avec ce quartier sont fort criticables, nous n'en avons pas moins occupé ! Mais ça n'est pas seulement dans un document qu'on veut nous rayer de la carte, c'est sur le terrain lui-même.

C'est ainsi que les murs borgnes couverts d'inscriptions du centre femmes détruit, même s'ils étaient moches, tristes et dégueulasses comme une plaie, au moins ils parlaient, ils criaient, ils exprimaient. Ils rappelaient l'histoire qui se répète aujourd'hui aux Grottes avec la démolition d'Empeyta: toute fleur qui fleurit est suspecte et passible du bulldozer. Mais la décoration en trompe-l'oeil a pris le dessus, et on va pas rester crochées là-dessus.

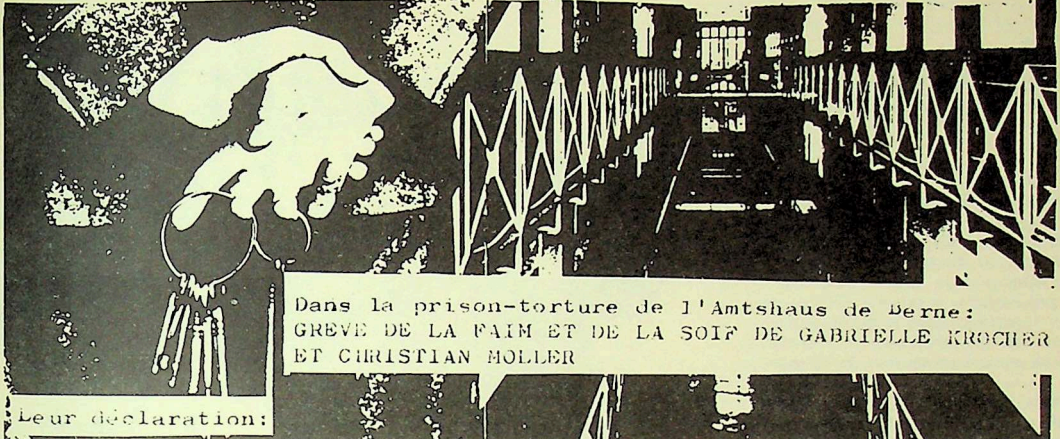
Pourtant, il y a encore un autre oubli dont il faut parler, important celui-là, parce qu'il touche à la place-même des femmes dans les Grottes. Du temps du vieux centre femmes, un type était venu nous démolir le portrait et le centre, arrachant nos affiches, crachant dessus, nous insultant sans perdre haleine trois heures d'affilée. Aujourd'hui, ce type est occupant et participe au mouvement des occupations. Désigné et interpellé dans une assemblée d'occupants par l'une d'entre nous, qu'il traite d'ailleurs de "connasse", il déclare qu'il ne faut pas tout mélanger, et que le mouvement des occupations n'a rien à voir avec le MLF.

*Tout le monde l'entend, personne ne bouge...*

Pourtant, il faut relever que plusieurs occupantes des Grottes sont des femmes, des féministes. **EN QUOI LE MOUVEMENT DES OCCUPATIONS LEUR ASSURE-T-IL UNE DEFENSE NON SEULEMENT CONTRE LES FLICS MAIS AUSSI CONTRE LA VIOLENCE DES HOMMES ?** Quand donc les hommes, les militants, les occupants vont-ils prendre des positions et des initiatives contre la violence que les hommes pratiquent sur les femmes ?...

On pourrait imaginer qu'un quartier occupé, donc un quartier "de gauche", "communiste" au sens le plus antique du terme, ce quartier pourrait changer de physionomie. Pour tester ce changement, il suffirait de demander aux femmes: "Osez-vous faire dans ce quartier ce que vous voulez à n'importe quelle heure de la nuit ? N'avez-vous jamais peur de rien parce que vous habitez ici ? Y a-t-il une place pour les enfants dans tous les lieux et activités gérés par l'occupation ? Et tout bêtement, les femmes ont-elles la parole dans les assemblées, les manifs, etc. ? Qui représente le mieux le mouvement des Grottes, un homme ou une femme ? Etc. Etc." Et si quelque chose avait changé, toutes les femmes répondraient: "Oh oui", et ce serait trop beau.

*Signé: une punaise de réunion*



Dans la prison-torture de l'Amtshaus de Berne:  
 GREVE DE LA FAIM ET DE LA SOIF DE GABRIELLE KROCHER  
 ET CHRISTIAN MOLLER

Leur déclaration:

Deux jours après la déclaration faite à la presse par nos avocats le 7.12.78 annonçant notre détermination à faire une grève de la faim et de la soif, la direction de la police du canton de Berne publiait des "prescriptions sur le traitement des prisonniers en régime spécial". Ainsi furent fixées définitivement les mesures de torture = tentative planifiée de faire de nous des infirmes psychiques et physiques. C'est-à-dire qu'il est clair pour chacun que les revendications qui étaient à la base de la grève de la faim déclarée le 8.11.78 n'ont pas été satisfaites; c'est pourquoi nous faisons à partir d'aujourd'hui le 12.12.78 la grève de la faim et de la soif, au moins jusqu'à ce que les conditions de vie inhumaines soient remplies. Nous avons à nouveau la confirmation que nos positions n'ont rien perdu de leur actualité:

- les conditions de détention ont pour conséquence la destruction de notre identité
- il n'y a qu'une alternative: la lutte ou la mort, à la place d'une mort sans combat.

Dans cette grève de la faim et de la soif, il s'agit toujours des revendications suivantes:

- traitements correspondant aux principes minima de la Convention de Genève
- suppression de l'isolement-torture
- possibilité de se réunir au moins 6 heures par jour
- possibilité de contacts illimités avec les autres détenus
- suppression inconditionnelle des "prescriptions de police", en particulier autorisation illimitée des visites sans vitre de séparation, droit de correspondance illimité, autorisation illimitée de recevoir des journaux, des revues et des livres, c'est-à-dire reconnaissance du droit à la libre information
- autorisation de prise en charge médicale librement choisie
- reconnaissance des droits de la défense correspondant aux principes de la Convention européenne des Droits de l'homme

De même, pour l'Amtshaus de Berne:

- suppression de l'isolement
- introduction d'activités collectives
- au moins 1 heure par jour d'exercice à l'air libre
- suppression de la vitre de séparation lors des visites

Toute autre explication serait superflue.



Berne, le 12.12.78  
 Les détenus du Mouvement du 2 Juin

# histoires d'infirmières

7e étage — Hôpital cantonal — suite

Seulement voilà, il ne suffit pas de se regrouper au moment des attaques; il faut aussi pouvoir tenir à long terme. Or précisément, il est très difficile de tenir longtemps dans le même service, ce qui fait que parmi nous, le personnel change complètement tous les 18 mois.

Mais les patrons et autres chefs de clinique, eux, restent! C'est ainsi qu'après une première victoire pour le maintien des visites libres au 7e\*, il a suffi au Prof. Courvoisier d'attendre quelque six mois, de choisir une de ces délicieuses périodes pendant lesquelles il y a tant de boulot qu'il n'est possible que de "fonctionner" (et encore), mais en tout cas pas de se voir.

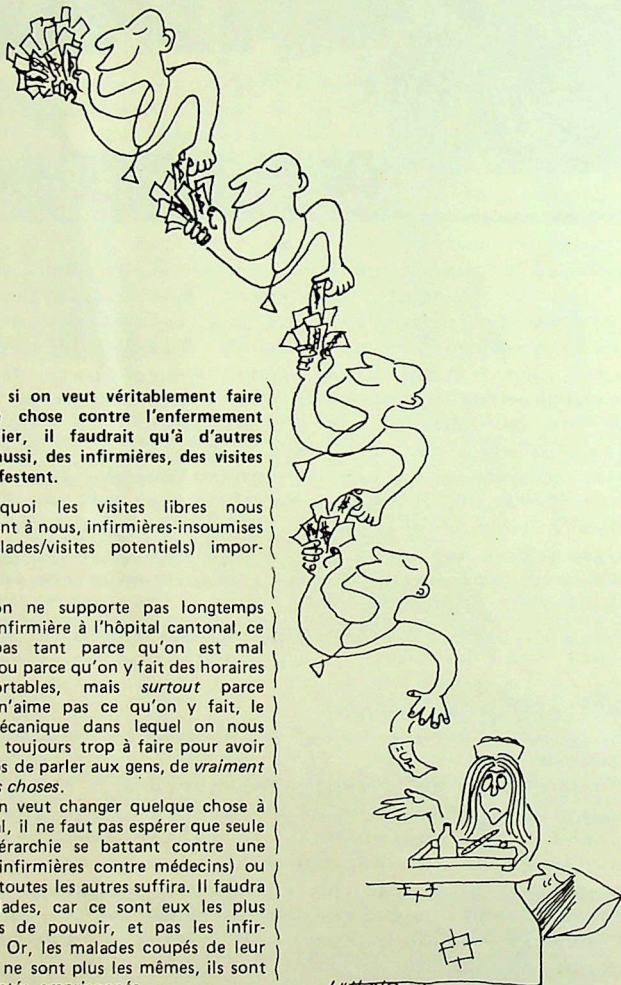
L'assommoir: dernière semaine d'octobre, les portiers reçoivent l'ordre de ne plus laisser passer de visites en dehors des heures, même pour le 7e étage.

Il faut aussi remarquer la délicatesse avec laquelle cette décision a été prise: les parents et amis des personnes hospitalisées au 7e n'ayant pas été informés de ce changement, pendant plusieurs jours, c'est les fleurs à la main, à l'Hôpital, qu'ils se sont fait refouler.

Alors au 7e, ça a été d'abord le découragement. Cette décision, c'est un coup tordu. Il y a six mois, Courvoisier disait ne plus vouloir entendre parler de cette histoire. Du côté des infirmières-chef au sommet, on n'entend que "ce n'est pas nous qui avons donné cet ordre", "que voulez-vous, ce n'était plus possible cette exception et puis d'autres visites entraînaient aussi en s'annonçant du 7e"! Horreur, comment peut-on oser vouloir bénéficier d'un avantage!

Les infirmières du 7e se sont vues une première fois, puis une deuxième, en petit nombre. Il est clair que l'administration n'acceptera plus de recréer une exception; alors, essayer de faire inscrire le maximum de malades sur la liste bénéficiant des visites libres? C'est toujours une décision d'infirmières, ce qui n'empêche pas les chefs de clinique de faire déjà des réflexions sur le trop grand nombre de malades à visiter en dehors des heures par rapport aux autres étages.

On attend avec impatience la prise de position des infirmières du 7e, ainsi que le "rapport de quatre années d'expériences" et les initiatives de l'ASI (association des infirmières), elle qui a pris position pour les visites libres!



Mais si on veut véritablement faire quelque chose contre l'enfermement hospitalier, il faudrait qu'à d'autres étages aussi, des infirmières, des visites se manifestent.

Pourquoi les visites libres nous paraissent à nous, infirmières-insoumises (et malades/visites potentiels) importantes?

— Si on ne supporte pas longtemps d'être infirmière à l'hôpital cantonal, ce n'est pas tant parce qu'on est mal payées ou parce qu'on y fait des horaires insupportables, mais surtout parce qu'on n'aime pas ce qu'on y fait, le rôle mécanique dans lequel on nous coince, toujours trop à faire pour avoir le temps de parler aux gens, de vraiment vivre les choses.

— Si on veut changer quelque chose à l'hôpital, il ne faut pas espérer que seule une hiérarchie se battant contre une autre (infirmières contre médecins) ou contre toutes les autres suffira. Il faudra les malades, car ce sont eux les plus déprivés de pouvoir, et pas les infirmières. Or, les malades coupés de leur monde ne sont plus les mêmes, ils sont désorientés, emprisonnés.

Alors, enravons la machine, allons au rythme des gens (avec leurs visites)! On peut être d'accord de s'occuper des gens, sans accepter de cacher la maladie derrière les murs et de ne la rendre publique qu'à heures fixes.

Les visites libres, c'est le début de la remise en question du rapport malade-objet toujours à la disposition du personnel.

\* voir l'Insoumise No 9 — mai 78

60/60/74

**HOPITAL NESTLE**

Au CHUV aussi (Centre hospitalier universitaire vaudois) à Lausanne, les infirmières réagissent contre les conditions de travail et la dégradation des soins dues à la pénurie de personnel.

Vendredi 3 novembre: grève! 100 infirmières dans la cour. Au CHUV, le personnel est complètement renouvelé tous les 10 mois!



Rome - octobre 78 - Infirmières et malades.

soit pour chasser les féministes qui venaient contrôler les gynécologues.

La révolte des travailleurs hospitaliers a naturellement des racines concrètes, matérielles: une infirmière gagne en moyenne 500 balles (un métal en moyenne 600) par mois, l'inflation galope, les conditions de travail sont plus horribles que chez nous: manque de personnel partout. L'Etat non seulement refuse de créer de nouveaux postes de travail mais envisage de les diminuer encore malgré la situation alarmante: dans beaucoup d'hôpitaux par exemple, les nouveaux patients sont obligés de dormir dans les draps du patient d'avant — mais ne vous indignez pas, "il ne s'agit là que de gens qui vivent comme ça chez eux pendant toute l'année de toute façon". Pour compléter le cadre, les structures de commandement à l'intérieur de l'hôpital sont sévères, rigides et patriarcales.

C'est dans ces conditions que les hospitaliers commencent leur lutte à Rome et à Florence, au début du mois d'octobre. Ils commencent par faire des assemblées et exigent ce qu'il faut pour vivre et travailler un peu mieux: *augmentation générale de tous les salaires d'au moins 40 000 lire (environ 80 francs), sauf pour les dirigeants, de nouveaux engagements massifs; en revanche, abolition des heures supplémentaires*, car faire des heures supplémentaires est devenu une pratique courante pour camoufler le manque de personnel (et pour augmenter un peu les salaires de misère).

La FLO (syndicat des travailleurs hospitaliers), évidemment, n'est pas dans le coup. Ce sont les infirmières, les nettoyeuses, les aides-infirmières elles-mêmes, organisées en comité de base, qui décident d'abord des petites grèves alternantes (d'unité en unité), de la grève générale ensuite, ainsi que des manifs. La lutte commence à s'élargir: d'un hôpital à l'autre d'abord, ensuite dans la région, enfin dans tout le pays: Florence, Rome, Milan, Gênes, Palerme, etc. L'organisation est autonome, autonome des syndicats, des partis et des groupes politiques. C'est la base en lutte qui décide, dans de grandes assemblées. (Cela nous rappelle, toute proportion gardée, la lutte des infirmières du 7e étage de l'hôpital de Genève, qui exclurent de leur lutte tout syndicat).

Les travailleurs en lutte s'organisent dans des comités de base, de l'hôpital spécifique, de la ville, de la région, enfin dans une coordination nationale. *Toutes les décisions importantes sont prises dans des assemblées générales.* Il y a des contacts continuels avec les usines, les comités de quartier, etc. La lutte est popularisée. Cela fait chier les patrons, les partis et aussi naturellement le PCI et les syndicats, qui ont attaqué le mouvement dès le début, en parlant d'une lutte minoritaire des autonomes, d'une lutte contre les malades, etc.

# Grève générale dans les hôpitaux italiens

## UNE LUTTE AUTONOME

La lutte des infirmiers et des autres travailleurs hospitaliers en Italie a foutu la trouille à pas mal de gens: aux patrons des hôpitaux, au gouvernement, aux syndicats, aux partis (y compris le PCI). Pour comprendre cette lutte, il faut jeter un coup d'oeil sur la situation générale en Italie: chômage grandissant, immense marché de travail noir et précaire, restructuration économique et politique de tout le pays, répression farouche contre tous ceux qui bougent, nouvelles lois qui donnent de plus en plus de pouvoir à l'exécutif, aux flics; au PCI et aux syndicats aussi, à qui est assigné le rôle de freiner les luttes de masse, rôle qu'ils ont bel et bien rempli en fliquant les usines et les quartiers et en imposant des "sacrifices": rythmes de travail accélérés, chômage pour les autres, moins de fric pour tout le monde.

Evidemment, le PCI et les syndicats se trouvent de plus en plus dans la merde: mécontentement de la base contre cette ligne de trahison. Mais en somme, jusqu'à présent, le parti de Berlinguer et les syndicats ont réussi à étouffer, à marginaliser tous les mouvements de lutte autonome sur les lieux

de travail, souvent avec l'aide des flics d'ailleurs.

*Et puis voilà qu'explose la lutte des travailleurs hospitaliers, lutte qui dès le début se veut autonome, c'est-à-dire indépendante des syndicats et des partis politiques. Les revendications portent sur des augmentations de salaires et d'effectifs, mais aussi contre l'organisation hiérarchique des hôpitaux, contre le pouvoir des médecins, qui est encore plus grand que dans les hôpitaux suisses, enfin contre les gouvernements de province et le gouvernement national. Bientôt infirmières et travailleurs hospitaliers devront lutter également contre presque toute la presse, qui les traite d'irresponsables, de fous, de minorités dangereuses et j'en passe, et plus tard contre les flics, les carabinieri (CRS italiens) et même l'armée.*

En Italie, ça bouge déjà depuis plusieurs années dans les hôpitaux. Au Policlinico de Rome, les flics ont pris l'habitude de faire des descentes de manière brutale: soit il fallait casser de l'autonome (le Policlinico est un des points forts de l'Autonomie ouvrière),

*Suite de la page 29 sur l'Italie*

### LA SOLIDARITE DES MALADES

Mais seulement, voilà qu'elles sont nombreuses, ces "minorités isolées", qu'elles bloquent tous les hôpitaux, tout en garantissant pourtant une assistance satisfaisante aux cas urgents, et que les seules minorités sont celles qui suivent la ligne syndicale. *En plus, les malades* - qu'est-ce qui leur prend? - *se solidarisent avec les travailleurs hospitaliers* devant la presse, la TV, dans les manifs, en déclarant que seul un personnel moins stressé et donc plus nombreux peut leur garantir une assistance et des soins appropriés, qu'ils en ont marre des promesses du gouvernement, et que les médecins et les professeurs, ils ne les voient jamais.

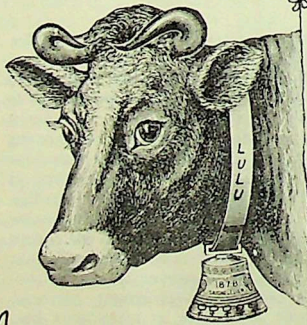
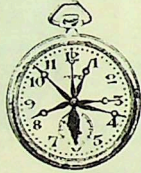
Merde alors, qu'est-ce qu'on fait? se demandent la DC, le PCI, la classe dirigeante. Il faut quand même arrêter ce mouvement avant qu'il ne contamine les autres secteurs du service public ou les usines. C'est alors qu'entrent en scène les flics et l'armée. *Descente de flics surtout au Policlinico de Rome* pendant les AG, dispersion de celles-ci, six travailleurs se font arrêter, *l'armée y est installée* soi-disant pour des

fonctions humanitaires, mais en fait pour briser le mouvement et la grève. L'interdiction de faire des manifs est décrétée à Rome; la FLO s'entretient avec le gouvernement pour obtenir de légères augmentations salariales selon les secteurs professionnels et la productivité, bien que ce genre de réformes destinées à diviser les travailleurs entre eux aient été dénoncées par la grande majorité des infirmières comme insatisfisantes et clairement "anti-travailleurs". Les travailleurs hospitaliers redéclarent qu'ils ne se laisseront pas influencer ou affaiblir par les magouilles du syndicat.

Donc le mouvement, à son apogée, se trouve confronté à pas mal de questions: comment faire face à la répression policière et judiciaire, comment s'organiser de manière stable sans perdre ce caractère de démocratie directe, de base, comment s'unir aux autres secteurs du service public, comment faire face à la fameuse loi militaire, fasciste, qui rend toute lutte illégale et qui est propagée dans presque tous les journaux et approuvée et soutenue par le PCI, et qui est déjà appliquée dans des secteurs moins combattifs (dans un hôpital de Naples, par exemple)?

Au début du mois de novembre, la phase de la grève nationale dans les hôpitaux commence à se terminer. S'agit-il là d'une défaite? Cela ne semble pas le cas. Les assemblées ont décidé de changer de moyens de lutte, d'entrer dans une phase moins spectaculaire, de faire de petites grèves alternantes, par exemple. Le mouvement n'a pas été brisé, les travailleurs ne se sont pas soumis à la FLO, ils n'ont pas renoncé à leur autonomie. Pour cela la lutte des travailleurs hospitaliers est un point de référence pour tous: *pour la première fois la politique syndicale des sacrifices a été désavouée en masse*, les revendications ne sont pas simplement salariales mais ont un contenu remettant en cause toute l'organisation des hôpitaux. Ce qui frappait le plus, autant pendant les AG qu'aux manifs et à toutes les discussions entre infirmières, malades, gens du quartier, ce sont des éléments de libération: *des contenus du mouvement des femmes ont été repris et mélangés avec des contenus ouvriers. Et c'est ça aussi qui rend dangereuses ces infirmières métropolitaines.*

Rappel aux usagères  
du Dispensaire des ♀  
ASSEMBLÉE  
mardi 30 janvier 20h30  
Centre de loisirs des Anters  
45, rue Schaub



A bonnez-vous

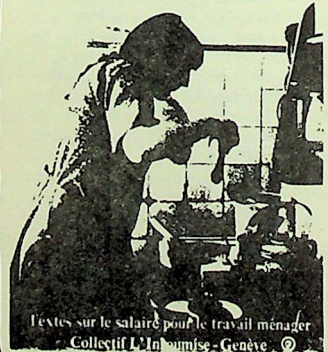
Pour cela, envoyez 10fr. à l'adresse:

L'Insoumise, CCP 12-18111, GE

Et vous recevrez les 4 prochains nos du journal, qui apparaît très irrégulièrement, comme chacune sait...

Tu aimes l'Insoumise et tu n'as pas encore lu le Foyer de l'Insurrection? Alors cours au Tabac du Boulevard, 15, bd, Georges-Favon, ou écris à l'Insoumise, CP 111, 1227 Carouge.

### LE FOYER DE L'INSURRECTION



Recueil de textes sur la perspective pour le salaire contre le travail ménager, textes provenant d'Italie, de France, du Canada, des USA, de l'Angleterre, de Suisse. 150 pages, Fr. 12.-

# mauvaises mères

De temps en temps, il faut rétablir notre tir: bien que nous nous présentions, face aux institutions, comme des mères qui veulent des sous "pour rester près de leurs enfants, parce qu'elles aiment leurs enfants, pour le bon développement de leurs enfants", malgré cette image conforme que nous donnons de nous-mêmes parce que c'est la seule possibilité d'obtenir des sous des institutions, en fait, et nous le disons confidentiellement aux lectrices de l'Insoumise: nous sommes de mauvaises mères.

*"Faire nos calculs, dire nos intérêts, exprimer nos désirs, pour nous, c'est refuser notre rôle de femmes à la maison, au travail, dans la rue, dans la société tout entière. Ne plus se sacrifier, c'est ne plus fonctionner comme on l'attend de nous. Fondamentalement, c'est ne plus faire gratuitement le travail qui nous est assigné, le seul travail pour lequel la société ne peut pas se passer des femmes: le travail ménager, le travail d'être mère, le travail d'être femme".* (Le Foyer de l'Insurrection).

C'est parce que nous avons refusé de nous sacrifier à nos enfants, à nos maris ou copains, aux autres, que l'idée nous est venue

- de ne plus repasser ni raccommoder ni nettoyer plus qu'il ne faut
- de piquer dans les magasins
- de réclamer des sous partout où c'est possible

- de préparer des repas tout simples
- de laver la vaisselle maximum une fois par jour etc.

*Tout ce temps, tous ces sous que nous avons récupérés grâce à notre intelligence et à notre solidarité, nous ne les utilisons pas tous pour "le bien de nos enfants", même si c'est un penchant très marqué dans nos consciences. Temps et argent, nous en prenons pour nous, pour manger dans des bons restaurants avec des copines dans ces temps de crise où la vie est si chère; pour partir en voyage alors qu'il faudrait mettre les bouchées doubles parce qu'il faut toujours mettre les bouchées doubles quand on est mères; pour chanter inutilement au lieu de tricoter des chaussettes.*

Nous sommes de mauvaises mères. Nous aimons la vie avant d'avoir des enfants, et si les enfants sont un plaisir inouï, un engagement draconien et un boulot interminable dans nos vies, même s'ils prennent pour nous une place démesurée et un poids énorme, ils ne sont pas tout pour nous.

Nous dansons, nous pensons, nous buvons, nous fumons, nous écrivons, nous voyageons, nous luttons, nous insultons, nous occupons, nous manifestons, nous jouons, nous rigolons...

Nous sommes de mauvaises mères, et nous voulons des salaires pour ça !



La Mutuelle des Mères en colère existe toujours, et tu peux toujours prendre contact avec nous s'il t'arrive une histoire désagréable, mais aussi s'il t'arrive de bonnes choses, car nous sommes à l'affût de toute nouvelle combine ou voie pouvant nous ramener, entre autres, de l'argent.

Nous comptons organiser, pour le printemps prochain, ce que nous appelons pompeusement un "Congrès des Mères". Il s'agirait en fait de rassembler une fois toutes les mères vivant en Suisse pour discuter et agir ensemble tout de suite. Ce congrès serait donc en même temps qu'une journée de discussions, une journée d'actions de toutes sortes. Qu'en pensez-vous ?

Le premier juin 1978, nous étions une vingtaine de femmes et une quinzaine d'enfants à occuper le Bureau central d'aide sociale; une d'entre nous, mère célibataire, ne recevait plus depuis deux mois l'argent dont elle avait besoin pour vivre, sous le prétexte qu'elle devait faire appel à ses parents.

Entrées au BUCAS à 10 heures du matin avec nos enfants, leurs jouets et des picnics, nous en ressortons sur le coup de midi avec ce que nous voulons:

Dorénavant, *les mères qui se présentent au BUCAS seront mieux traitées...* Déclaration de principe dont M. Ruchon, le directeur, s'est porté garant: chaque fois qu'on ne s'entendra pas avec un assistant social, il faudra "aller tout reporter à M. Ruchon"... Il faudra voir s'il n'y a pas un moyen plus collectif de contrôler ces bonnes intentions.

*B.S. repart avec 1500 francs*, somme qui correspond à l'arriéré que le BUCAS lui doit. D'autre part, M. Ruchon s'engage à faire le nécessaire pour que le canton de Bâle n'intervienne pas auprès de parents de l'intéressée pour exiger le remboursement de ces sommes.

Toutes ensemble, nous avons donc remporté ce que B.S. ne parvenait pas à obtenir mais quelles bagarres incessantes nous avons à mener pour les moindres petits sous! *Nous continuons de chercher un biais par lequel obtenir 2000 francs par mois pour toutes les mères*, jusqu'à ce que leurs enfants aient au moins trois ans, et cela sans tracasserie! Si vous avez la moindre idée à ce sujet, venez nous la dire.

En attendant, petite victoire, mais victoire quand même.

# 1er juin 78 : OCCUPATION du BUCAS



“Je suis au chômage depuis le mois d’octobre. Je touche entre 600 et 700 francs par mois. Je vis seule avec un enfant. *J’ai chômé deux mois avant d’oser aller me présenter au BUCAS pour demander qu’on complète mon revenu.* Ma demande est acceptée: le BUCAS me donne 640 francs par mois. Mon assistance sociale est affreusement moralisante et, chaque mois, je dois subir des entretiens interminables du genre: “Il faut que je vous confronte à la réalité, et la réalité, c’est qu’il faut travailler. *S’il n’y a pas de travail dans votre profession à Genève, cherchez ailleurs. On peut aussi se faire des amis à Lausanne...*”. Après trois mois de ce régime (donc au mois de mars), mon canton d’origine (Bâle) refuse de payer pour moi (par l’entremise du BUCAS) sans faire appel... à mes parents! vu que mon père est médecin. Pour moi, ceci est tout à fait inacceptable: en effet, je ne vois plus mon père depuis cinq ans, il est pour moi impossible de lui demander de l’argent, ni directement ni par l’intermédiaire d’une institution

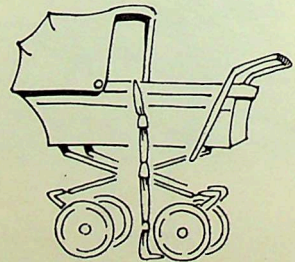
de l’Etat (pour moi, cela revient au même). JE N’ACCEPTÉ PAS QU’A 30 ANS, AVEC UN ENFANT, IL FAILLE ENCORE DEPENDRE DE SES PARENTS. Et ceci d’autant plus qu’il existe des conflits familiaux entre mon père et moi. Et je ne veux pas me justifier à ce sujet devant personne!

Dès le moment où j’apprends ce refus de Bâle de m’accorder une aide, j’entreprends de nombreuses démarches: j’explique cette situation à mon assistante sociale, j’écris au directeur du BUCAS, je lui demande une entrevue que je finis par obtenir à grand-peine et, trois mois plus tard, je me heurte toujours à la même réponse: “Bien sûr, on comprend bien que vous ne puissiez pas vivre avec si peu d’argent, mais c’est à vos parents qu’il faut faire une demande”.

De chaque discussion, je sors humiliée, en rage, en colère qu’il faille passer par là. Pour moi, l’obstacle invoqué pour ne pas me verser des sous, c’est la position sociale de mes parents. Mais je sais aussi que pour d’autres mères, ce sont d’autres raisons qui justifient ce

refus, quand ce n’est pas tout simplement cette atmosphère de morale étouffante qui décourage beaucoup de personnes d’insister un peu plus pour obtenir ce qu’elles veulent.

C’est pour cela aussi que j’ai décidé de ne pas me laisser faire et d’aller plus loin”.



# Courrier

● Lettre ouverte aux dames du contrôle du 4ème étage.

Le 5 décembre, un groupe de chômeuses et de chômeurs occupait pacifiquement le rez-de-chaussée de l'Office cantonal de placement à Genève, avec du café, des croissants, des revendications (exonérations d'impôts, pas de timbrage entre Noël et Nouvel-An, droit à l'affichage pour les organisations de défense des chômeurs). A cette occasion, des chômeuses ont adressé cette petite lettre ouverte aux employées du contrôle du chômage.

Mesdames,

*Nous les chômeuses, nous nous demandons pourquoi la plupart d'entre vous, vous êtes toujours si revêches.*

*L'Office de placement, c'est vitré, feutré, éclairé, linolé, guicheté, carrelé, hermétisé.*

*Nous allons y timbrer.*

*On nous met en cartes, en fiches, en numéros de code.*

*Cela ne nous plaît pas de venir vous voir deux fois par semaine: nous sommes au chômage parce que nous ne trouvons pas de travail ou que les emplois qu'on nous propose ne nous conviennent absolument pas. Pour nous, c'est totalement inutile de venir deux fois par semaine à l'Office de placement. C'est une humiliation, une perte de temps. Ici, nos dossiers gonflent, enflent sans qu'on n'en contrôle rien. Nous devons endosser un costume social sans défaut pour espérer toucher des sous.*

*Etre plaçable.*

*Pas folle.*

*Pas malade.*

*Nous, on doit sourire pour les avoir, ces quelques maudits sous.*

*On doit attendre, on doit justifier, expliquer, rendre compte, détailler son temps, sa vie privée.*

*On sait que votre travail n'est pas drôle.*

*Votre chef n'a pas l'air commode.*

*Votre attitude a souvent un effet désastreux sur nous: si nous demandons un renseignement sur nos droits par exemple, on nous donne une réponse incomplète ou fausse, on nous dit que nous n'avons aucun droit, que c'est de la pure charité, le chômage...*

*Si nous sommes en retard d'une minute, si votre montre avance et pas la nôtre, le timbre nous est refusé...*

*Si vous voulez en parler avec nous, venez donc boire le café au rez-de chaussée*

Des chômeuses,  
avec le soutien de l'Association de  
défense des chômeurs 4.12.78



## ● LETTRE AUX IMPÔTS ...

Administration fiscale cantonale  
du canton de Genève

Concerne: réclamation, lettre du 26 oct.

Genève, le 1er novembre 1978

Monsieur,

Au début du mois de septembre, j'ai été convoquée par votre service pour "justifier de mes moyens d'existence". Un de vos employés a pu vérifier que j'ai vécu en 1977 grâce à environ 6000 francs de revenu et environ 10 000 prélevés sur mon carnet d'épargne.

Peu après, j'ai reçu un bordereau m'attribuant 35 000 francs de revenu. J'ai immédiatement écrit pour faire rectifier cette erreur.

Aujourd'hui, je reçois votre lettre disant que "pour examiner ma requête"

je dois prouver l'existence de mon enfant! Je n'ai pas fait la moindre "requête", c'est l'administration qui a commis une erreur grave. Je trouve ce procédé absolument inadmissible.

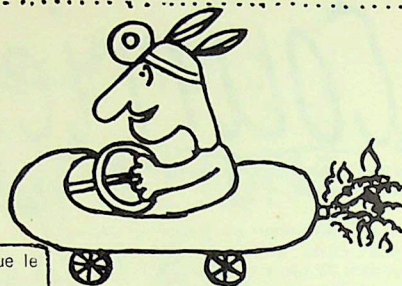
Mon enfant, comme tous les enfants, est enregistré à l'état-civil, adressez-vous à eux si vous ne croyez pas à son existence. Les gens mariés doivent-ils aussi prouver l'existence de leur enfant suite aux erreurs commises par l'administration fiscale cantonale? La nature "illégitime" de mon enfant rend-elle son existence improbable et sa mère suspecte de vouloir frauder les impôts?

**CE NE SONT PAS LES MERES  
CELIBATAIRES ET LES PETITS  
REVENUS QUI FRAUDET LES  
IMPOTS COMME VOUS LE SAVEZ  
TRES BIEN! ARRETEZ VOS TRA-  
CASSERIES ENVERS LES GENS QUI  
ONT JUSTE LE MINIMUM VITAL!**

Dans l'attente d'excuses et d'explications écrites de votre part, je vous prie d'agréer mes salutations les meilleures.



# Courrier (mite)



## • COMMUNIQUÉ ...

Un communiqué revendiquant l'attentat contre la voiture d'un gynécologue le 9 novembre à Genève est parvenu à notre case postale.

Cette action a suscité parmi les femmes du mouvement des réactions diverses et contradictoires. En effet, c'est la première fois, à notre connaissance, qu'à Genève un gynécologue est attaqué aussi violemment par des femmes. Nous pensons donc qu'il est important que tout le monde puisse prendre connaissance de ce communiqué, qu'aucun journal n'a publié intégralement jusqu'à présent, à notre connaissance.



Il y a 80 ans, les suffragettes mettaient le feu aux boîtes aux lettres des parlementaires. Ce soir, nous mettons le feu à la voiture du député-médecin Voegeli.

Notre lutte pour le contrôle de nos corps et de nos ventres est une lutte contre tout ce qui nous empêche de vivre, contre tous ceux qui s'arrogent le droit et le pouvoir de décider pour nous.

Parmi ceux qui sévissent contre les femmes à Genève, nous en frappons un pour montrer que notre oppression quotidienne est organisée et assurée par des hommes qui ont un nom, un visage, une voiture, des fonctions bien précises.

Il y en a qui sont plus responsables que d'autres, plus agissants. Nous les haïssons pour ce qu'ils nous font, nous les haïssons pour la violence qu'ils pratiquent et organisent sur nos corps et sur nos vies. Nous les haïssons parce qu'ils ne nous laissent vivre que notre révolte: nous sommes forcées de nous défendre contre eux pour survivre, pour exister un tant soit peu sans nous laisser nier à longueur d'années et de siècles.

Nous les haïssons parce que contre leur force nous ne pouvons utiliser que la force.

En même temps que brûlait la voiture du député Voegeli, une cassette placée dans la salle du Grand Conseil diffusait le message suivant:

Mesdames, Messieurs les députés, Le message suivant est de première importance pour vous tous, écoutez-le donc jusqu'à la fin.

Sont désignés aujourd'hui les députés-médecins qui représentent ici la médecine du fric et du pouvoir: Franceschetti, Menkes, Chamot, Daye et leur champion Voegeli.

Voegeli est gynécologue, président de l'Association des gynécologues et obstétriciens genevois, expert dans les cas d'avortements, secrétaire de l'Association des Médecins Genevois, enseignant réactionnaire et patron de la Permanence de la Servette.



### Gynécologues !

— Vous pratiquez tous la politique du vol et du viol sur notre corps.

— Vous traitez nos règles, nos grossesses, nos accouchements, nos avortements, nos ménopauses comme des maladies pour en tirer du fric et du pouvoir.

— Vous nous considérez comme des vagins, et vous asservissez notre sexualité aux hommes, à la famille, à la reproduction.

— Vous nous forcez à nous mettre sur cette chaise les quatre fers en l'air.

— Vous nous imposez une contraception dangereuse et nocive pour notre corps.

— Vous pratiquez l'avortement de manière traumatisante et coûteuse, quand vous le pratiquez.

— Vous enlevez des utérus et vous poussez à la stérilisation selon vos propres critères et selon la politique du moment.

— Et cette violence que vous appelez "contrôle des naissances", vous l'imposez aux femmes du monde entier.

Nous dénonçons Voegeli comme étant un des pires gynécologues genevois, nous le dénonçons en tant que président de l'association des gynécologues et obstétriciens genevois n'ayant jamais pris position pour l'avortement libre et gratuit.



Experts dans les cas d'avortements ! Vous n'avez rien à dire. Les seules expertes pour l'avortement, ce sont les femmes. C'est à nous seules de décider les méthodes et les délais. La procédure pour avorter doit être simplifiée partout afin qu'aucune femme n'arrive à une grossesse non désirée de plus de douze semaines.

Nous dénonçons Voegeli parce qu'il est expert, et en plus, il ose refuser les avis conformes.



### Association des médecins genevois !

Vous vous êtes introduits au Grand Conseil sous forme de députés pour vous opposer à toute tentative de socialisation de la médecine. Vous bloquez une ouverture plus large des polycliniques. Vous vous opposez à la gratuité des dépistages du cancer chez des femmes n'ayant pas été contrôlées depuis plusieurs années.

Vous écarter toute possibilité de changement, en contrôlant l'enseignement et en déterminant les prix et l'éthique médicale.

Nous dénonçons Voegeli comme secrétaire de l'Association des Médecins genevois sous la présidence de Daye. —



Nous dénonçons Voegeli comme PDG de la permanence de la Servette, pompe à fric comme toutes les permanences, c'est bien connu.



A Genève, depuis des années, les femmes du Mouvement de libération des femmes luttent de toutes les manières contre l'arrogance des médecins:

- par des manifestations de rue ou des occupations de la maternité;
- par l'ouverture d'un Dispensaire alternatif des femmes;
- par leur attitude face à leur médecin et leur gynécologue en particulier, refusant de croire tout ce qu'ils disent et d'absorber toutes leurs drogues expérimentales et douteuses, refusant d'être utilisées comme cobayes. →

(suite du communiqué)

Notre action n'est qu'un geste de solidarité et une contribution à l'ensemble de ce mouvement contre les médecins assoiffés de fric et de pouvoir. En tant que femmes, nous avons à en souffrir de manière répétée au cours de notre vie.

Il y a des années que nous vous observons.

Le premier marron est tombé à la Treille.

ON N'A PAS QUE ÇA A FAIRE



## LETTRE A L'INSOUMISE

Chères amies, j'ai bien reçu votre invitation pour le jeudi 23 novembre

"Débat sur: Drague, Viol, Violence"

Ce sont des problèmes qui nous touchent toutes évidemment: Néanmoins, nous sommes aussi confrontées chaque jour à des situations qui sont également graves et dramatiques, et qui nous font parfois oublier les éventuels embêtements du bistrot et de la rue.

De cela nous avons déjà eu l'occasion de parler mais le MLF de Genève semble être sourd pour beaucoup de choses.

Peut-être serait-il utile de rappeler une fois une phrase de Simone de Beauvoir, "rien ne donne une pire impression d'étroitesse d'esprit et de mutilation que ces clans de femmes affranchies". En outre, je trouve un peu ridicule et puéris cette méthode \* qui vient des USA, et je suis convaincue qu'ils n'auront pas très peur avec ça !

Avec mes salutations cordiales,

Clara \*

\* Allusion à une petite carte ironique que les femmes américaines distribuaient à leurs dragueurs, à une certaine époque.

Chère Clara,

Ta lettre est la première qu'ait reçu l'Insoumise au sujet de ses pourtant multiples initiatives, alors tu penses bien qu'on ne va pas loucher l'occasion de la publier et d'y répondre, même si comme première lettre ce n'est pas tout à fait le concert de louanges et d'enthousiasme qu'on attendait !

La première chose qui me frappe, c'est que pendant toute l'année dernière, où nous n'avons pas cessé de parler et de lutter sur le thème "grave et dramatique" de notre manque de fric, en tant que femmes-ne-voulant-pas-dépendre-d'un-homme, en tant que mères seules, bref, en tant que femmes, nous avons rencontré beaucoup de femmes qui, tout en étant d'accord "fondamentalement" avec nos luttes pour du fric, disaient que tout ça n'allait pas résoudre le problème principal, à savoir le problème des relations sociales, des rapports entre les gens, etc.

Et maintenant qu'on aborde un problème fondamental des rapports sociaux, à savoir des rapports entre hommes et femmes, ainsi qu'un problème GRAVE ET DRAMATIQUE qui est celui du viol et de toutes les VIOLENCES (et non pas seulement "embêtements") que nous subissons, ta lettre (et tu n'es certainement pas la seule à penser ça) nous reproche notre "futilité", nous reproche de ne pas lutter contre les "vrais problèmes", que tu ne nommes pas, mais on suppose qu'il s'agit des problèmes de fric, de chômage, d'injustice sociale, etc.

ALORS OU EN SOMMES-NOUS AU JUSTE ?

- On (bien souvent les hommes, d'ailleurs) nous traite de "réformistes" lorsqu'on parle de nos histoires de fric;

- On (bien souvent les hommes, d'ailleurs) nous traite de "petites bourgeoises" (ou "hystériques", ou "sexistes", ou autres variations sur le même thème) quand on parle de NOUS, de notre corps, des violences que nous subissons de la part des hommes.

... Eh bien nous, nous disons que toutes ces étiquettes ON S'EN FOUT, que nous continuerons, imperturbablement, à parler et à lutter sur TOUT CE QUI NOUS OPPRIME, qui nous empêche de vivre comme on voudrait vivre, depuis le manque de fric jusqu'à la drague, en passant par le travail aliénant qu'on nous impose (travail salarié et travail ménager), par les rapports dégueulasses qu'on a avec l'institution médicale, la répression des flics et la prison, etc, etc.

Si tu penses que parler du viol, de la drague, de la violence des hommes contre les femmes, c'est "se tromper d'ennemi", car l'ennemi ne serait pas "les hommes en général" mais ceux (et celles) qui détiennent le pouvoir et le fric, qui nous exploitent, et tout et tout, je te répondrais simplement: primo, y a-t-il pire pouvoir, pire exploitation que celle qui fait de nous des objets sexuels, une marchandise "violable et dragueable à merci"?

Et secundo, comment hommes et femmes exploités pourront-ils arriver un jour à lutter VRAIMENT ENSEMBLE (car moi je continue à espérer qu'on y arrive un jour... mais je me dis que je serai peut-être déjà morte, alors ça me met encore plus en rage) si nous continuons à accepter cette situation intolérable de nous faire traiter comme des objets, ou comme des animaux, par les types, qu'ils soient bourgeois ou prolétaires ?? Comment pourrions-nous lutter AVEC des hommes tant que nous sommes obligées de nous méfier d'eux, tant que nous ne pouvons pas nous permettre de nous faire aborder par eux (encore moins de les aborder) dans la rue ou au bistrot par peur d'être violées ou tout au moins réduites à l'état d'une chose-à-baiser ? Comment, enfin, croire à la "bonne volonté" que manifestent certains hommes (les camarades, les copains, etc) tant qu'ils ne lutteront pas activement contre le rôle que la société leur impose à eux ? Tant qu'une femme pourra se faire violer par un "squatter" (un occupant d'appartements), c'est-à-dire "un type sympa", un "camarade", etc, comme cela s'est produit récemment à Paris, comment imaginer une lutte commune, comment imaginer renoncer à notre lutte à nous contre TOUT CE QUI NOUS OPPRIME, et si les (des) hommes nous oppriment, eh bien nous luttons aussi contre eux !

Je ne pense pas t'avoir convaincue, mais j'avais envie de dire ces quelques choses.

Avant de terminer, sois rassurée: si les gadgets "made in USA" ne font pas peur aux types, on trouvera autre chose...

Salut ! Marianne

Ecrivez-nous...



Ecrivez-nous...

# De l'insoumission permanente à la permanence de l'insoumise.

Le Collectif "l'Insoumise" a décidé d'ajouter à ses multiples activités la tenue d'une permanence au Centre femmes, tous les samedis de 9 à 11 heures du matin.

Pourquoi avons-nous envie de mettre sur pied cette permanence ?

— Tout d'abord, pour avoir un **espace de discussions** avec des femmes, discussions sur le journal que nous faisons, sur les autres choses que nous faisons, sur ce que nous pensons et sur ce que les femmes qui viendraient pensent, font, etc.

— Egalement pour **apprendre des choses, recevoir des informations**, des anecdotes sur ce que les femmes subissent, vivent, en bien ou en mal, que ce soit au boulot, à la maison, etc.

— Et puis, la permanence c'est aussi un endroit où nous pouvons échanger nos "**filons**" pour arriver à obtenir certaines choses, quand on y a "droit" mais aussi quand on n'y a pas forcément "droit"... C'est ça qui fera qu'**ON NE SERA PAS UN "SERVICE SOCIAL", MAIS UN GROUPE UN PEU "MECHANT" DE SOLIDARITE ENTRE FEMMES** visant à s'entraider pour obtenir ce dont nous avons besoin pour que notre vie soit un peu moins opprimée.

— La permanence, ce sera aussi une possibilité d'organiser des discussions sur certains sujets qui nous touchent de près.

De quoi sera-t-il surtout question à la permanence ?

Bien sûr, il sera question de ce que les femmes qui viendront proposeront, demanderont, etc.

Mais comme nous ne sommes ni un service social (oui, on se répète, mais c'est exprès), ni des spécialistes ayant un point de vue déterminé sur absolument toutes les questions qui peuvent se poser dans la vie, nous préférons nous limiter à un certain nombre de "domaines" où nous avons un peu plus d'expériences, pour avoir fait, lu, vu, discuté de choses. En gros, ces domaines sont :

- les histoires de gros **sous**, chômage, assistance, etc.
- nous, **notre corps**, notre santé.
- la **maternité** (mères célibataires, ou seules, droit de filiation, etc.)
- la **répression** sous la forme de la police, la prison, etc., et l'auto-défense contre cette répression.
- toute la question de la **violence contre les femmes** (viol, drague, etc.), sur laquelle nous discutons en ce moment pour arriver à faire connaître notre colère, pour organiser notre auto-défense collective, etc.

Ceci étant dit, nous ne pouvons que vous inviter à venir à la permanence si une discussion et / ou une action sur les points ci-dessus vous semblent intéressantes ou nécessaires.

TOUS LES SAMEDIS MATIN DE 9 h. A 11 h. AU CENTRE FEMMES  
5, boulevard St.-Georges



MOI  
JE SUIS  
A MOI



**INSOUMISES**

Groupe "Salairé pour le travail ménager"  
MLF Genève, CP 111, 1227 Carouge

## L'ONU ET L'ANNEE INTERNATIONALE DE LA FEMME

L'ONU nous a fait cadeau d'une année: 1975.

• Est-ce vraiment pour nous?

Certainement pas. C'est une sonnette d'alarme pour les gouvernements et les patrons. L'exploitation éhontée et sans scrupules qu'ils ont fait des femmes jusqu'à maintenant ne peut plus continuer. Il faut changer quelques "détails". Ils ne veulent plus être des exploités féroces... ils veulent nous écouter et se pencher sur nous, des vrais êtres, en somme.

"Promouvoir l'égalité, intégrer la femme dans l'effort de développement, renforcer le rôle de la femme dans la paix mondiale." Ils veulent une femme "new-look". Après l'échec de leur politique de limitation des naissances dans les pays sous-développés, ils interrompent leur fonction de poules pondeuses.

Pendant un an, on va donc nous disséquer, nous passer au peigne fin, nous analyser, nous interpréter... On va multiplier les ministres et les commissions chargées de la condition féminine, et une déclaration universelle des droits de la femme sera votée.

Et puis, cette année de la femme! , la femme au singulier n'existe pas, ce qui est réel c'est notre condition commune d'exploitées; "la femme" est une abstraction des hommes, une espèce d'exorcisme pour cacher le fait que les femmes, ensemble, ont déjà lutté, ont déjà trouvé leur place de protagonistes dans la lutte de classe

• C'est à cause de nous, de nos luttes, de la croissance du mouvement des femmes dans tous les pays du monde.

Les femmes ont fait grève, ont occupé des usines, ont contesté radicalement le système d'exploitation dans les usines, mis fin à des conditions de travail incroyables.

Les femmes ont lutté partout pour l'avortement libre et gratuit, en revendiquant la libre disposition de leur corps, qui signifie refus de la maternité capitaliste, de la médecine capitaliste, de la sexualité faite par et pour les hommes.

Les femmes ont lutté pour leur autonomie financière, brisé le mythe de la vocation de mère-ménagère, dévouée et soumise, en réclamant un salaire pour le travail ménager; elles ont osé dire que faire la mère, c'est travailler, que faire les courses, c'est travailler. Elles ont pris conscience de combien elles sont indispensables par leur travail à la maison, au fonctionnement de toute la société.

Les femmes ne sont pas des sans-travail qui réclament un emploi, ou les conditions minimum pour accepter un emploi, mais des productrices sans revenu qui revendiquent la possibilité de ne pas vivre à la charge d'un autre, père ou mari.

Nous avons fait exploser partout nos refus et nos exigences par des luttes ouvertes, mais aussi le plus souvent encore par des comportements individuels défensifs de refus de certaines contraintes qui nous sont faites.

Nous avons battu le record de l'absentéisme au travail, dans les pays développés nous avons de moins en moins d'enfants, tandis que dans les pays du tiers monde, nous résistons à prendre des moyens contraceptifs et nous continuons à faire beaucoup d'enfants, nous désertons la campagne pour la ville, nous changeons énormément d'em-

ploi, nous sommes (malheureusement) majoritaires dans les asiles psychiatriques, nous battons les records des tentatives de suicide, nous divorçons de plus en plus...

Ces comportements sont des refus, des formes de résistance importantes et qui souvent représentent les seuls moyens de défense qui nous restent.

Pour nous il s'agit de sortir de l'isolement de lutter différemment, de passer à l'offensive.

Pour eux, il s'agit de remettre de l'ordre et d'éliminer ces symptômes de "malaise" chez les femmes.



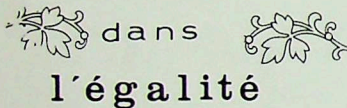
# Le Congrès des Femmes, suisses à Berne

Par ce congrès, les femmes devraient donner en spectacle à nos "autorités", aux "responsables de la politique et de l'économique", leur maturité, leurs capacités, leur sens civique, démontrer qu'elles méritent bien d'être un interlocuteur valable. Se faire écouter, mais à une condition: être prêtes à collaborer avec eux.

Ils aimeraient que nous leur apportions sur un plateau doré nos solutions concrètes à tous nos problèmes — sauf à l'avortement parce que c'est un sujet trop "brûlant" pour eux! — pour qu'ils en fassent leurs lois, leurs réformes.

L'Etat, les patrons, ne sont pas nos interlocuteurs: ils sont nos ennemis. Nous ne serons pas des interlocutrices valables: les femmes suisses et immigrées qui se sont mises en lutte ne l'ont pas fait pour s'asseoir quelque temps après autour d'une table à collaborer avec un Furgler qui nous refuse tout droit à l'avortement ou un Celio qui est un gros patron suisse...

## collaboration



Nous n'avons rien à proposer dans la dignité et la responsabilité à l'Etat, à l'Etat des hommes et des patrons, qui fonctionne parce que pendant des siècles, la moitié de la population, les femmes, travaillent gratuitement à la production et à la reproduction de ses esclaves salariés; le travail invisible des jeunes filles, des épouses, des mères, des grand-mères est le moteur de cette immense usine domestique que sont les familles, les foyers. Tout cela nous l'avons payé très cher, en sacrifice, en exclusion, en discrimination, en dépendance, en esclavage.

Cet Etat, ces autorités, à nos yeux, représentent le pouvoir sur nos vies, sur nos corps, sur notre travail: ils sont les représentants d'une société mâle et capitaliste dont nous refusons les principes mêmes dans son fonctionnement; nous refusons de collaborer, nous n'aiderons pas le pouvoir à mettre de l'huile dans les rouages, à faire face au "malaise" des femmes.

Notre "malaise", nous aimerions le présenter différemment, parce que ce qu'on appelle hypocritement "malaise", ce n'est que l'insupportabilité de notre condition de femmes, c'est le double travail, c'est le viol quotidien que la sexualité dominante nous impose, c'est l'expropriation de nos corps, propriété des hommes, des patrons et des médecins. Marchandise à faire des enfants, marchandise à faire du travail à la chaîne et sous-payé, marchandise à faire vendre, marchandise érotisée par et pour les hommes, lorsqu'on nous veut "émancipées et libres".

Collaboration dans l'égalité: nous ne sommes pas dupes. Ce n'est pas le moment rigoler.

Il ne s'agit pas de collaborer mais de déclarer la guerre.



Et puis, égalité par rapport à quoi? Nous ne nous battons pas seulement pour l'avortement libre et gratuit, l'égalité des salaires ou quelque droit élémentaire qui nous est encore nié; nous nous battons pour détruire la famille, le pouvoir des hommes sur les femmes, des adultes sur les enfants, de la société sur les femmes; pour détruire cette société basée sur l'esclavage du travail salarié, où la majorité des hommes sont exploités dans la contrainte au travail, et aliénés dans leur virilité.

Quelle égalité surtout lorsque nous sommes encore obligées de nous marier pour vivre, en travaillant comme mère et ménagère, et souvent en cumulant cela avec un travail à l'extérieur.

Ceux qui parlent d'émancipation par le travail nous font rire; ceux qui veulent nous aider à concilier le travail ménager avec le travail professionnel, ceux qui veulent nous moderniser la vie en réalité ne font que moderniser la même société, la même exploitation.

Mêmes les plus réformistes de ces messieurs qui nous écoutent ne pourront que dorénavant nos chaînes. Nous restons des prostituées forcées, même avec de belles crèches pour pouvoir aller travailler tranquillement et rentrer faire le travail ménager tranquillement. Non, nous savons très bien que cela ne touche pas la contrainte au mariage, prostitution légale, contrat de travail, et la contrainte au salariat, autre prostitution, parce que là nous nous vendons comme force de travail.

Nous sommes des exclues et nous ne réclamons pas l'intégration dans ces conditions. Au contraire, nous utilisons notre faiblesse, notre exclusion pour la porter jusqu'à sa limite; ils ne nous auront pas pour leurs sièges communaux et fédéraux: nous ne sommes pas représentables. Notre politique à nous n'est pas la leur.

Ce qu'ils appellent affaires publiques ne sont pas les nôtres: ce sont les affaires des exploités.

Ce qui nous intéresse, c'est de développer partout notre force, notre organisation de femmes, à côté de tous les exploités, pour changer nos vies, pour détruire un système où il faut travailler pour vivre et vivre pour travailler.



## salaire pour le travail ménager

A chaque heure de travail salarié correspond au moins une heure de travail ménager non payé, disent les statistiques; ceci représente une masse de travail humain gratuit, d'énergie dépensée absolument formidable!

C'est tellement énorme, tellement aveuglant, quand on se met à y penser, qu'on comprend tout à coup pourquoi tous les discours sur "concilier la profession et le ménage", la "libération par le travail" nous ont toujours paru suspects: ils servent à masquer cette réalité. Pour le système, il ne s'agit surtout pas que les femmes prennent conscience du pouvoir énorme qu'elles ont par le travail énorme qu'elles font. Sans ce travail gigantesque et gratuit qui consiste à enfanter, nourrir, blanchir, consoler, etc., les travailleurs et futurs travailleurs, les usines, bureaux, écoles ne pourraient fonctionner. Le capital s'empare de la vie même de chaque être humain à sa naissance; c'est pourquoi on peut dire que le travail ménager nous ne le faisons pas "seulement par amour" mais que nous travaillons pour le capital.

Si nous n'attaquons pas la base matérielle de notre oppression, toutes nos revendications restent des vœux pieux ou se retournent contre nous.

Par exemple: à travail égal, salaire égal: l'existence même du travail ménager non payé conditionne la position de toutes les femmes salariées, leur travail est toujours considéré comme provisoire, accessoire. Tant qu'il y aura des ménagères pour produire et reproduire gratuitement la force de travail, il n'y aura pas de salaire égal.

L'avortement: nous l'obtiendrons sans doute bientôt; si nous ne luttons pas pour notre autonomie réelle, ce ne sera qu'un instrument de contrôle de plus de l'Etat sur notre corps et sur le nombre d'enfants que nous désirons avoir.

La revendication du salaire pour le travail ménager attaque la base matérielle de notre oppression; ce n'est donc pas une "contradiction secondaire" pour nous femmes qui la vivons et notre lutte n'est pas "idéologique" comme on nous l'a toujours fait croire.

# la crise

On en parle partout. On veut nous faire peur, on réussit! On nous rappelle les anciennes crises, celles qu'on a vécues toutes jeunes, ou celles qu'on a vécues à travers les récits de nos parents. Tout cela éveille en nous un sens de la fatalité qui veut nous faire baisser l'échine. Tout est fait, bien sûr, pour que nous réagissions ainsi.

Si on y regarde d'un peu plus près, on voit que la crise est présentée comme un cataclysme naturel, quelque chose qui arrive, qui est dans la force des choses. Comme une famine: si les récoltes sont mauvaises à cause d'une trop grande pluie, à qui s'en prendre? Il faut tout simplement accepter cet ordre des choses et se serrer la ceinture (mais même là déjà, ce n'est pas n'importe qui qui se serre la ceinture...).

La crise aussi arrive périodiquement, et on aimerait bien nous faire croire qu'elle aussi fait partie de l'ordre immuable des choses. Pourtant si la crise est inévitable, son inévitabilité n'est pas du même ordre que celle d'une inondation ou d'un tremblement de terre. Elle est précipitée par des événements économiques, politiques, sociaux — de événement qui n'échappent pas forcément à notre contrôle et qui, en tous cas, sont manœuvrés par certains à leur profit.

Mais surtout, de cela, on ne parle pas. On veut nous faire croire que **PERSONNE N'EST RESPONSABLE ET QUE TOUT LE MONDE VA ASSUMER.**

Nous, les femmes, nous sommes partagées: toute notre éducation, notre place dans la société (nous sommes essentiellement ménagères, mères de famille, donc concernées au deuxième plan seulement par ce monde qu'est le travail, la profession, le salaire, etc.) tend à nous faire accepter cette voix de la fatalité: comme c'est de nous que dépend souvent la survie, que c'est nous qui mettons la soupe sur la table, qui achetons le sucre, les souliers, les médicaments, qui sommes concernées par ces choses terre à terre mais dont l'absence signifie maladie et mort, l'inquiétude nous prend aux tripes et nous avons tendance à accepter sans sourciller ces conseils qui nous disent de nous restreindre, de nous soumettre parce que des temps mauvais sont à venir. Nous pensons en termes de comment survivre, plutôt qu'en termes de: qui nous impose ces restrictions, et pourquoi ces menaces de chômage qui nous font conseiller la prudence pour que nos types et nous-mêmes ne perdions pas notre travail? Pourquoi donc acceptons-nous ces menaces?

Mais il y a une autre voix aussi — et si on affirmait celle-là enfin?

Nous savons bien que les prix montent, qui le sait mieux que nous qui partons chaque jour aux courses? Et nous savons aussi que nous n'y sommes pour rien. On nous dit: les salaires montent et ça fait monter les prix. On connaît les deux phénomènes, mais quand on nous dit que c'est à cause du premier qu'il y a le deuxième ça nous semble bizarre, on se méfie. Si on faisait éclater cette méfiance? Si on se mettait à chercher les vraies causes?

La crise nous concerne plus que qui-conque. Que le salaire soit petit, que le salaire soit plus grand, qu'il y en ait un ou qu'il n'y en ait pas, c'est à nous d'assurer la survie, c'est à nous de joindre les bouts, de calculer, de faire passer dans les faits de la vie quotidienne les restrictions imposées.

Et si la crise — payer moins et payer moins de gens — c'était un autre moyen des capitalistes, comme celui de hausser les prix, pour préserver la hausse de leur profit, pour garder leur pouvoir sur nous? Alors une fois de plus nous sommes utilisées! Car nous ne sommes pas seulement utilisées en tant que consommatrices. Souvent pendant les périodes de crise, ce sont les femmes travailleuses qui sont les premières licenciées, parce que ce sont elles qui font le moins de bruit, parce que le travail ménager les absorbe, parce que leur salaire, de toute façon, n'était pas un vrai salaire, mais servait seulement à "arrondir".



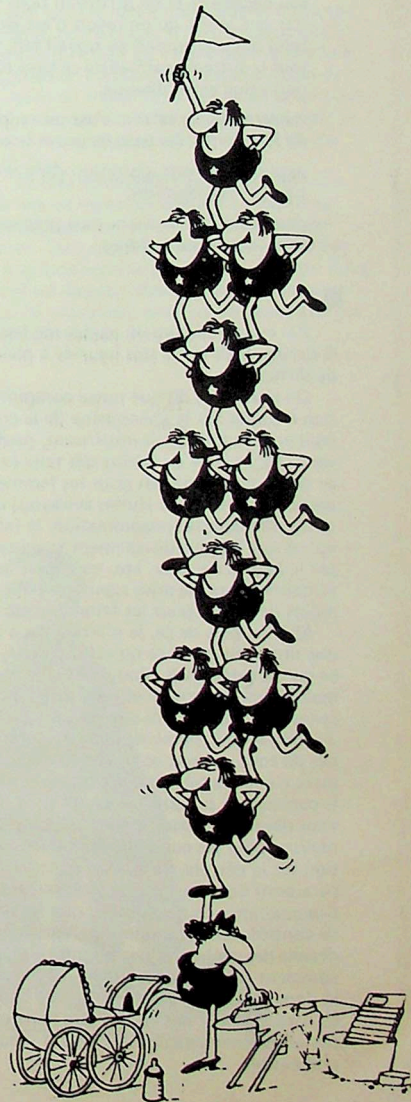
Où alors, au contraire, pour les mêmes raisons, des raisons de profit, les femmes ont été appelées au travail d'usine pendant les périodes dures: le travail des femmes est toujours plus mal payé, ça permet au patron de faire des économies. Il y a plein d'exemples comme cela. On nous les fait vite oublier! Parce que si on les avait bien dans nos têtes, et qu'on les mettait ensemble, on verrait vite que partout et toujours les femmes sont utilisées. Elles le sont plus facilement que les travailleurs encore, parce que bien que travaillant dur dans le ménage et pour l'éducation des enfants, une grande partie d'entre elles ne reçoivent pas de salaire, ne jouissent donc pas de ce moyen de pression. Nous le sommes plus facilement, parce que nous sommes seules, isolées chacune dans sa famille, devant des problèmes qui nous semblent "personnels" alors qu'ils sont ceux de toutes les femmes. Et si nous sommes avec d'autres femmes au travail, la menace du renvoi, si nous nous rebiffons contre les conditions de travail, a beaucoup plus d'effet sur nous, justement parce que nous connaissons le prix de l'isolement. Nous sommes plus facilement utilisées, parce qu'une des divisions que le capitalisme utilise, c'est celle qu'il a instaurée et consolidée entre les hommes et les femmes, mettant les uns à l'usine et les autres à la maison, rendant les femmes dépendantes du salaire du mari:

on nous a rendues dépendantes de ceux avec qui nous sommes affectivement liées, et c'est difficile de se battre contre ceux qu'on aime.

Nous voulons nous mettre ensemble pour refuser cette utilisation, réfléchir et découvrir les vraies causes de toutes ces soi-disant fatalités qu'on veut nous imposer: de la fatalité qui fait de nous des êtres dépendants comme de celle qui veut nous faire payer, plus qu'aux autres encore, le prix de la crise économique.

Les femmes, elles ont eu trop longtemps bon dos! Maintenant, on a envie de se redresser. A force de porter toutes ces choses sur nos épaules, on s'est fait des muscles.

**Utilisons notre force non plus à prendre patience, mais à attaquer ceux qui nous oppriment.**



# Une lettre au sujet de l'article sur la crise

La femme qui a rédigé l'article sur la crise nous a laissé cette lettre avant de partir de Genève. Nous la jugeons importante comme partie complémentaire à l'article, parce qu'elle met en évidence dans quelle direction nous travaillons, quelles questions nous nous posons, etc.

L'article dans sa forme actuelle ne correspond plus entièrement à ce qu'on avait discuté dans le groupe.

"C'est beaucoup plus l'expression de ce qu'on ressent personnellement devant la crise, quelles attitudes ça éveillent en nous, etc.

On avait fait un plan, on voulait faire un article expliquant ce que c'est que la crise. Les points étaient:

- expliquer ce que c'est que le travail dans ce système: donner les concepts de travail nécessaire et de surtravail pour montrer que le fric qu'on reçoit n'est jamais celui qui correspond au travail fait, que tout le système capitaliste se base sur la plus-value ainsi obtenue;
- montrer que le salaire, c'est un rapport de force entre les travailleurs et le capital;
- expliquer la restructuration dans production et reproduction;
- donner les implications plus précises de la crise pour les femmes.

J'ai essayé de faire un papier me basant là-dessus. Mais je me suis heurtée à plein de difficultés:

On avait bien dit que notre compréhension à toutes sur le phénomène de la crise était encore tout à fait insuffisant, pour arriver à reconnaître en dehors des faits évidents ce que la crise signifiait pour les femmes plus particulièrement (les choses évidentes étant notre rôle dans la consommation, le fait qu'on soit les plus directement touchées par la hausse des prix, etc, les choses moins évidentes étant: la crise signifiera-t-elle moins de travail pour les femmes? etc., etc.)

Mais en plus de ça, je n'arrive pas à donner une image claire de ce qu'est une crise, de ce qu'est cette crise, d'où vient-elle, pourquoi maintenant, pourquoi elle est différente de celles d'avant, en quoi elle est semblable, etc. J'ai une série d'éléments dans ma tête, mais pas du tout un tout cohérent. Il y a un ou deux éléments très globaux qui sont clairs: le capitalisme produit des crises périodiques mais développe aussi immédiatement des moyens pour les contrôler (cf. la spéculation sur le pétrole, l'inflation comme ils paraissent dans l'article de Granou, *Monde Diplomatique* de novembre), que les moyens de contrôle sont toujours finalement aux dépens des prolétaires (et des femmes). Mais comment le tout s'articule, ça n'est pas clair, et donc je ne peux écrire un article comme ça, sans affirmer des choses que je ne peux pas soutenir et être complètement incompréhensible.



Le paragraphe sur la chute tendancielle du taux de profit que nous avons lu et discuté m'a expliqué une partie importante de la chose, mais je ne sais pas si la chute tendancielle du taux de profit EST l'explication des crises périodiques dans le capitalisme ou pas. Si oui, comment ça s'articule avec les éléments qu'on connaît du capitalisme monopoliste d'Etat, etc.

C'est juste un point précis. IL FAUT ABSOLUMENT DISCUTER de tout ça. Parce que si je n'ai pas d'image cohérente, c'est pas que j'en veux pas une, je pense même qu'il faut se mettre comme but d'arriver à faire un texte, une brochure, plus tard où on entre dans tous ces détails, pour qu'on puisse donner plus loin le fruit de notre travail."

## Avortement gratuit

Pourquoi demandons-nous la gratuité de l'avortement? Nous n'avons pas à nous freiner, à nous dire "rien n'est gratuit", "qui payera l'avortement", à trouver des médiations comme "remboursé par l'assurance-maladie".

Nous, ce que nous voulons EN TANT QUE FEMMES, c'est ne rien payer. Et ne rien payer veut dire aussi que nous ne voulons pas payer les cotisations de l'assurance-maladie, car nous savons bien que si l'avortement entre dans les prestations de l'assurance, les cotisations seront augmentées et déjà nous, les femmes, nous en payons plus que les hommes. La revendication de la gratuité impose notre logique de femmes à celle du capital.

Pour nous l'avortement, l'accouchement, les soins de la grossesse, ce ne sont pas des maladies comme les autres, comme une péripécite. Cela concerne directement notre corps de femmes, notre sexualité et comment, à travers la fonction de reproduction, entre autre, ils sont utilisés par le capital.

C'est la société par son organisation qui limite les enfants que nous voudrions avoir:

comment pourrions-nous avoir beaucoup d'enfants dans les conditions de vie que nous avons (petites familles isolées, logements petits, obligation de travailler, loisirs individualisés). Tout cela nous limite aussi dans les relations que nous aimerions avoir avec nos enfants, avec des enfants.

Qu'est-ce que cela veut dire "désirer un enfant" quand nous savons bien qu'un enfant nous confine, la plupart du temps, dans le rôle de mère, de ménagère qui voit son horizon se restreindre aux quatre murs de sa cuisine. On est obligé de choisir entre les figures, quasi incompatibles, de mère-ménagère et de femme-professionnelle-sans-enfant.

C'est le système capitaliste qui planifie le taux de natalité. Dans certains pays du tiers-monde ou dans les populations noires des USA, l'avortement, la contraception, jusqu'à la stérilisation sont fortement encouragés et gratuits (à ce moment cela ne pose aucun problème pour l'Etat!). En Suisse, et dans les pays d'Europe en général, tout nous pousse à n'avoir que deux enfants dans le cadre d'un mariage (pas trop précoce, si possible; il faut que le chef de famille puisse assurer la survie de ses proches) pour reformer la petite famille nucléaire. En dehors de ce cadre, tout nous pousse à utiliser des contraceptifs, et si ça rate, on peut toujours avorter!



Mais alors, pourquoi l'avortement n'est-il pas libre? Pourquoi est-il seulement "toléré"? et pourquoi 50.000 femmes sont-elles obligées d'avorter clandestinement en Suisse chaque année?

Sous le couvert de positions retrogrades de la droite et des catholiques — qui ne reposent que sur des bases moralistes —, on maintient une législation sur l'avortement qui reste un des moyens les plus forts d'oppression des femmes.

J'ai une copine non-mariée qui est enceinte et veut garder l'enfant. A sa deuxième visite chez le gynécologue, il lui a dit: "Si vous voulez, je peux toujours vous avorter". Voilà, ça c'est le cri de guerre de la politique progressiste de natalité: "Ne faites pas d'enfants si vous n'avez pas les conditions de les faire". Mais que sont ces conditions sinon se conformer à la figure de la ménagère? (modernisée peut-être: elle doit avoir un peu de temps libre pour elle et même travailler à temps partiel; mais elle est toujours ménagère). Tant que nous ne sommes pas entrées dans ce rôle (fille mineure ou encore étudiante), ou si nous cherchons à le casser en nous donnant des conditions de vie différentes, on nous conseille d'avorter.

On voit bien que le système capitaliste s'appuie encore sur la petite famille traditionnelle pour transmettre aux enfants le respect de l'ordre et de la discipline qui les prépare à accepter plus tard l'école, le travail, le mariage, etc...



# La Frigidité c'est de l'absentéisme

Le mythe de la libération sexuelle que nous lance à la tête les diverses tendances modernes nous rend presque obligatoire de faire l'amour et bien sûr de jouir dans l'acte sexuel, en prétendant que nous ne sommes plus comme nos grand-mères et que nous sommes "libérées". Si on ne jouit pas, on nous taxe de frigide, et nous finissons même par le croire, alors que notre frigidité n'est peut-être que le refus plus ou moins conscient d'une sexualité dont on ne choisit ni les moments, ni les formes, ni la signification.

Combien de fois fait-on l'amour:

- en tombait dans le piège: "Tu ne veux pas faire l'amour, c'est que tu ne m'aimes pas!";
- parce qu'on nous l'a proposé, tant l'attention de l'homme nous semble valorisante (et dans les relations sociales dominantes, c'est bien le cas);
- seulement pour "consoler nos jules" (parce qu'il en a envie, que ça lui redonne conscience de sa force et de sa virilité) et voilà que nous retombons dans notre rôle de mère consolatrice;
- parce qu'on est mariée, parce qu'on vit avec un homme et que faire l'amour, ça fait partie du "devoir conjugal", et parce que c'est un signe que notre couple "va bien". Refuser de faire l'amour si on n'en a pas envie, ce n'est pas facile quand on est matériellement et affectivement dépendante, et quand "bien faire l'amour" c'est une manière de garder son homme (c'est du moins ce qu'on lit dans les recettes des journaux féminins);

- parce que c'est le seul moyen d'avoir un "réel contact" avec un homme et comme contre-partie de la tendresse que nous désirons;
- en espérant que ça se passe le plus vite possible, et même en faisant semblant de jouir, pour ne pas culpabiliser le jules et soi-même tant on a intériorisé l'idée qu'une femme doit jouir pour être heureuse;
- et il y a certainement d'autres situations...

Certaines objecteront: pourquoi demander un salaire pour le travail ménager, alors que nous voulons surtout être débarrassées de ce travail et que nous aimerions en finir avec le travail salarié en général? L'histoire ne se fait pas dans une logique linéaire. L'ouvrier qui veut détruire le travail à la chaîne qui le déshumanise sait qu'il ne peut pas le faire en refusant le salaire et en travaillant gratis. Au contraire, une de ses armes principales est d'exiger des augmentations. Ainsi la ménagère, si elle veut détruire le travail domestique, doit d'abord gagner cette force minimum qu'un salaire peut fournir.

Une autre objection est que cette revendication "institutionnalise le travail ménager" et renforce la division du travail entre homme et femme. Mais quel travail est plus institutionnalisé que celui-ci? Au point qu'il est ignoré et apparaît comme la fonction "naturelle" des femmes et le prolongement "naturel" du fait biologique d'enfanter.

Le salaire que nous voulons, ce n'est pas une maigre allocation qu'on nous octroie à trente-six mille conditions, c'est le plus haut salaire possible. Si nous l'avons un jour, ce sera le fruit d'une lutte très dure, qui nous aura depuis longtemps fait sortir en masse de nos maisons, et on peut être sûres qu'aucune femme ne renoncera aux liens créés pendant la lutte et ne retournera s'isoler dans cuisine.

Ce salaire donnera aux femmes (et aux hommes) la possibilité de socialiser en leurs termes (et non de la manière que l'état leur impose) le travail ménager.

Dans toutes ces situations, nous ne faisons pas l'amour parce que nous en sentons le désir, mais parce que dans notre rôle social de femme, nous nous y sentons obligées, parce que nous sommes sensées être plus "douées" que les hommes pour donner de "l'affection" et que faire l'amour devient alors partie de cette affection. A ce moment-là, nous ne faisons que rendre un service sexuel dans le cadre d'un couple; notre sexualité, notre corps, n'existent plus que dans la fonction qu'ils ont pour le système capitaliste, c'est-à-dire la reproduction de la force de travail: que ce soit en faisant des enfants ou en étant un objet sexuel pour la reconstitution physique et morale du travailleur.

Et cela ne changera pas dans la mesure où nos relations continuent à s'exprimer principalement comme des rapports de force. Tant que notre sexualité restera liée à une base économique et affective qui nous rend totalement dépendante d'un homme (ou de plusieurs), nous ne pourrions affirmer nos désirs de façon autonome.





# Les femmes et la consommation



- On a toutes subi les gros gags idiots des mecs sur la "qualité" des néné des filles qui passent;
- on sait toutes que dans nos boulots, nos patrons sont autant préoccupés par notre apparence physique que par nos qualités professionnelles, et pour certaines d'entre nous - vendeuses, secrétaires, hôteses, serveuses... - l'apparence physique est même la seule exigence.

Et après ça, on vient nous dire que nous sommes "victimes de la consommation" quand nous nous maquillons! N'est-ce pas en dernière analyse les hommes qui "consomment" en nous triant comme du bétail?

En conclusion, si les femmes consomment, c'est parce que la consommation reste la seule réponse qu'elles peuvent donner, ET QUI LUI DONNE DES BENEFICES CONCRETS, quand elles sont isolées et non organisées, car c'est la seule réponse qui ne soit pas réprimée par la structure de pouvoir. C'est même la seule qui soit encouragée! Et si elle est tellement encouragée, c'est aussi parce qu'en fin de compte, elle peut être utilisée pour mieux nous enchaîner.

Afin que la consommation ne puisse pas être retournée contre nous, nous devons commencer à réfléchir sur les différentes alternatives de lutte qui existent pour nous en tant que femmes-ménagères.

Tant que nous devons faire le travail ménager, et que nous ne recevons pas de fric pour le faire, nous avons raison de trouver tous les moyens pour nous fatiguer le moins possible et pour gagner le plus de fric possible. Nous avons raison de ne pas être "raisonnables" et de dépenser tout ce qu'il faut. C'est au patron de donner plus de salaire au chef de famille et pas à nous de nous résigner.

Si nous refusons de continuer à faire le travail ménager isolé et gratuit, c'est dans notre intérêt de nous organiser pour exiger une socialisation réelle de ce travail, non pas à la manière dont les patrons nous l'imposent avec les cantines dégueulasses et les crèches-parking, mais COMME NOUS, NOUS LA VOULONS. C'est aussi dans notre intérêt d'exiger un SALAIRE pour ce travail, car nous pensons que ce n'est que quand nous serons considérées comme des travailleuses et que nous aurons conquis un salaire pour notre travail que nous aurons le POUVOIR d'imposer la socialisation que nous désirons.

Beaucoup de choses sont dites sur la femme comme Reine de la Consommation.

On connaît les histoires du pauvre mari qui travaille et dont la femme rentre chaque jour croulant sous ses paquets de choses "inutiles". On connaît aussi l'"exaspération" des mâles devant ces femmes qui n'ont rien d'autre dans la tête que de lécher les vitrines, et qui ne sont contentes que quand elles ramènent un objet ridicule pour elle ou pour la maison.

Cette image de la "Blondie" sans tête, acheteuse d'objets inutiles avec l'argent de son mari, contribue au mythe de la supériorité de l'homme:

- Nous sommes incapables de dépenser l'argent rationnellement;
- tout ce qui nous intéresse, c'est d'enrichir notre garde-robe;
- nous sommes trop stupides pour nous intéresser à autre chose.

(Il existe une position analogue par rapport à la classe ouvrière: ces prolos qui ne s'intéressent qu'à des voitures de luxe et à des objets clinquants - et même pas beaux! Ces prolos qui préfèrent rester dans leur taudis mais qui s'achètent une TV!)

C'est vrai que ce sont les femmes qui rentrent à la maison chargées de paquets, c'est vrai que ce sont toujours elles qui demandent de l'argent pour pouvoir faire les achats, c'est vrai que ce sont surtout les femmes qu'on trouve dans les magasins: on les trouve à la Migros et à l'Unip, au marché; on les trouve dans les rayons d'appareils ménagers et dans les pharmacies, on les trouve dans les rayons de vêtements et de cosmétiques.

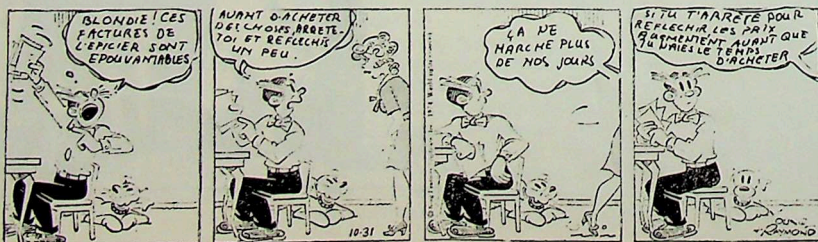


Mais, pour nous, quand la femme va dans les magasins pour consommer, elle ne consomme pas, elle travaille.

• Quand la femme achète de la nourriture et des vêtements pour le mari et les gosses, c'est pour eux qu'elle travaille. Et si elle cherche longtemps jusqu'à ce qu'elle trouve le produit le meilleur et le moins cher, ce n'est pas par plaisir de flâner dans les magasins, mais parce qu'elle doit continuellement ajuster le prix de ses achats aussi bien au salaire de son mari qu'aux goûts de la famille (inutile de dire que quand le salaire du mari baisse, le choix devient encore plus difficile). Et si une fois la femme a envie d'acheter du congelé, ce n'est pas parce qu'elle est "victime de la société de consommation", mais parce qu'elle veut gagner du temps, et elle a raison! Tout le monde le sait: un plat pas cher, pour être bon, demande une longue préparation.

• Quand la femme achète des appareils ménagers toujours plus sophistiqués, elle le fait par un intérêt personnel très juste qui est de vouloir améliorer ses outils de travail pour gagner du temps. C'est vrai que la machine à laver facilite la lessive. C'est vrai qu'avec la machine à coudre, on peut mieux repriser les chaussettes des marmots. C'est vrai que plus la machine est précise et sophistiquée, plus elle permet de faire de choses. Et même si souvent on se fait "avoir" dans l'achat de ces produits, ce n'est pas parce qu'ils sont inutiles et que nous sommes stupides de vouloir les acheter, mais c'est parce qu'ils sont mauvais, qu'ils sont faits pour ne pas durer, parce qu'ils sont ultra-chers et ne correspondent pas réellement à nos besoins. Il n'empêche que notre exigence de vouloir plus de facilités et plus de confort est totalement justifiée. Ce n'est qu'une socialisation réelle du travail ménager qui permettra une diminution de la consommation d'appareils ménagers. Avant cela, la consommation est la seule réponse que la femme isolée et QUI VEUT GAGNER DU TEMPS peut donner.

• C'est quand la femme achète des produits "inutiles" pour se "décorer" elle-même et son appartement qu'on la qualifie de consommatrice par excellence. MAIS POUR NOUS, LA ENCORE ELLE TRAVAILLE. La femme, pour survivre, doit répondre à une certaine image, telle que la société la lui impose. Si elle ne répond pas à cette image d'objet sexuel et de femme d'intérieur, elle est rejetée et niée en tant que femme.



Dans ce cadre, l'avortement comme l'accouchement font partie de notre travail ménager. La revendication de leur gratuité n'est pas une revendication en l'air: elle s'insère dans notre lutte pour le salaire ménager.

Par cela, nous revendiquons une vie sexuelle qui ne débouche pas sur la production d'enfants qui nous enferme dans le rôle de mère-ménagère.

Si nous disons que le capital nous force par son organisation et sa planification à avorter, cela ne veut pas dire bien sûr que nous sommes contre l'avortement. L'avortement libre reste un de nos objectifs. En effet, à travers une législation répressive sur l'avortement, on nous maintient dans un état de peur et de culpabilité qui nous empêche de prendre conscience de notre force.



# IDEES EN VRAC

Eh oui, nous sommes en Suisse, et non en France, en Italie, en Angleterre. Chez nous, ça ne bouge pas, ou si peu; pas de grèves, mouvements de masse par rapport auxquels nous pourrions nous déterminer, à qui nous pourrions apporter notre juste ligne, que nous pourrions analyser dans nos journaux...

Et si "les masses" c'était nous, c'était aussi nous?

Des luttes sur le terrain qui nous intéresse, il n'y en a jamais vraiment eu, ni en Suisse, ni ailleurs, et ce n'est pas en quelque mois que tout va se jouer. Ce n'est pas surprenant que la lutte sur le terrain du travail ménager commence par des actions très petites, parfois individuelles, quand on connaît la nature de ce travail et le nombre de préjugés et de blocages qu'il charrie, y compris dans nos propres têtes.

On pourrait poser le problème comme ça: Quels sont actuellement les flux (robinets qui s'ouvrent et se ferment) d'argent entre les femmes-comme-ménagères et l'Etat-et-ses-patrons?

Il nous manque encore une belle analyse des institutions qui régissent tout ça, allocations familiales, assistance publique, impôts, assurances, etc. Mais ce que nous savons déjà c'est que:

il faut prendre l'argent là où il y en a, et que les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Exploitions-nous au maximum toutes les possibilités de tirer des sous de l'Etat? En tant que MERES CELIBATAIRES ou DIVORCEES, tirons un maximum de l'assistance publique, ne nous laissons pas persuader que c'est honteux.

D'une manière générale, évitons de nous marier, et faisons les enfants que nous voulons. Le contrat de mariage est très exactement un contrat de travail pour la ménagère, qui isole la femme mariée avec son petit patron-mari. Bien sûr, ce n'est pas drôle d'être une mère célibataire toute seule, mais ensemble, nous pouvons devenir des mères célibataires offensives qui s'affrontent directement à l'Etat.

Si le chômage continue à progresser en Suisse, il est bien possible que, comme dans les pays voisins, les femmes seront les plus touchées par les licenciements (avec les saisonniers).

Combien de femmes auront-elles droit aux allocations de chômage, quand les conditions à remplir sont:

- travailler à plein temps (minimum 40h.) depuis au moins 6 mois et avoir cotisé durant cette période.

Seront donc exclues toutes les mères qui travaillent à temps partiel, toutes les femmes qui cherchent maintenant un emploi parce que le salaire du mari ne suffit plus, ou qu'elles n'ont plus de mari, toutes les jeunes femmes à formation sans débouchés ou inexistantes qui n'ont jamais eu d'emploi fixe, etc. (sans parler des étrangères qu'on renvoie dans leur pays).

Allons-nous nous laisser plumer? Pas besoin d'être des masses pour commencer un "syndicat de chômeuses".

Rêvons un peu: un jour, au début du mois, quand des masses de femmes ont des sous plein leur sac pour faire les paiements, on envahirait les bureaux de poste et on dirait: **On ne paie plus, on garde les sous pour nous;**

le logement, c'est notre lieu de travail, nous ne voulons plus être les seuls travailleurs à payer un loyer pour notre lieu de travail;

le gaz et l'électricité, c'est l'énergie consommée par notre production dans la maison;

le téléphone, c'est souvent notre seul moyen de communication avec l'extérieur; la radio et la télévision, c'est notre seule distraction de recluses; tout ça, on ne paie plus.

Mais nous ne voulons pas seulement de l'argent, nous voulons aussi DU TEMPS, et une manière de gagner du temps, c'est d'arrêter de faire certaines choses, ce qu'on peut aussi appeler FAIRE LA GREVE.

L'autre jour, dans *Libération*, il y avait un article sur la Grève des nettoyeuses dans une usine en Suède. Au bout de quelques jours, les toilettes débordaient, il fallait emmener les gens en autobus pisser à 5 km... Qui osera encore dire que les ménagères n'ont pas de pouvoir? Si toutes les femmes d'un pays s'arrêtaient de frotter en même temps, ça ferait pas mal de... dégâts.

En attendant cette grande grève, on peut toujours se préparer par des petites. Par exemple, pour celles qui sont mères, épouses, sœurs ou petites amies de soldat, **refusons de laver leur linge, de nettoyer leurs uniformes.** que l'armée s'occupe de leur linge sale, nous ne bosserons plus gratos pour elle (sans parler des femmes de gendarmerie...).

Avec l'éducation qu'on a reçue et le terrorisme sournois quotidien dans lequel on nous fait vivre depuis notre naissance, ce n'est pas du jour au lendemain qu'on osera se lancer dans des grandes actions, des grands refus. Mais nous pouvons partir de ce que nous nous sentons capables de faire, du nombre que nous sommes.

A la rencontre de Frankfort, une femme proposait:

- un jour ne pas mettre de sel dans la bouffe familiale, comme ça, pour agiter un peu les esprits... et de ne pas mettre de sel à ne pas faire à bouffer du tout, il n'y a qu'un pas...

On peut aussi:

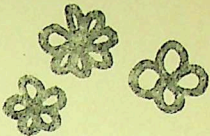
- au bureau, refuser de faire le café;
  - se maquiller ostensiblement au travail;
  - ne pas oublier de prendre un jour de congé pour "règles douloureuses" tous les mois;
  - arrêter de renouveler le papier WC, le savon;
  - oublier exprès certains anniversaires... (pas ceux des copines!)
  - faire la grève du sourire, faire la gueule à chaque fois qu'on en a envie, etc., etc.
- Des milliers de femmes font déjà tout ça - et bien d'autres choses - depuis longtemps.

On propose que cette année, le 1er Mai, Fête du Travail, soit pour nous jour de grève, c'est-à-dire une journée où on accumulerait un maximum de petits et grands refus, où on se rencontrerait pour en parler et faire des projets.



*et il n'y a pas que ça !...*

# Lettre ouverte



## à toutes les femmes

Vous savez peut-être déjà que des femmes (plus d'une centaine) ont occupé, le premier mai à midi, un café désaffecté sur la Place des Grottes, derrière la gare, pour en faire une maison des femmes.

### Pourquoi nous avons occupé

Nous sommes des femmes qui, depuis quelques mois, quelques années ou quelques semaines, luttons et nous organisons en tant que femmes. Une partie d'entre nous se reconnaissent dans le sigle MLF (mouvement de libération des femmes), d'autres ont une histoire différente. Nous sommes des femmes de tous les milieux, de tous les métiers.

Depuis l'automne dernier, nous avons entrepris des démarches auprès de la Ville de Genève pour obtenir des locaux. En mars, nous avons remis au Conseil Municipal une pétition avec 1400 signatures. Le premier mai, lassés d'attendre et pour pallier au manque d'imagination des bureaucrates de la ville, nous occupons.

La ville nous offre alors un local au Bd St. Georges, disponible seulement en 1977. Nous acceptons.

Mais où aller en attendant ? Le café des Grottes est désaffecté depuis plus d'un an, nous ne dérangeons donc personne. Mais la ville ne veut pas nous le laisser utiliser. Elle nous propose une minuscule boutique au Bd du Pont d'Arve. Celle-ci se trouve dans un état de délabrement et d'insalubrité tels que nous refusons d'y aller. (Pour tout dire, elle sert actuellement à entreposer des poubelles!)

Nous ne partirons des Grottes que pour emménager dans un local convenable, correspondant à nos besoins.

Le Conseil administratif a porté plainte. Notre situation est incertaine: maintenant c'est d'une part le Conseil Municipal (suite à notre pétition), d'autre part la police (suite à la plainte) qui "s'occuperont" de nous.

VOTRE SOUTIEN EST IMPORTANT, MAINTENANT, TOUT DE SUITE !

VENEZ AU CENTRE FEMMES, FAITES LE CONNAITRE A VOS AMIES  
ET COLLEGUES DE TRAVAIL !

ENVOYEZ-NOUS DES MESSAGES DE SOLIDARITE, SI VOUS NE POUVEZ  
PAS VENIR EN PERSONNE !

## POURQUOI UN CENTRE FEMMES ?

Dans cette ville, nous ne sommes chez nous nulle part: les cafés appartiennent aux hommes après 8 heures du soir, les centres de loisir sont destinés aux jeunes et aux enfants ...

Nous voulons développer une solidarité concrète entre toutes les femmes par une mise en commun de nos connaissances et expériences

- \* sur l'avortement, la contraception, l'accouchement, les examens gynécologiques, sur les médecins de nos enfants
- \* sur le divorce, le mariage, le statut de mère célibataire
- \* sur notre sexualité
- \* sur la situation de chômeuse et de travailleuse
- \* sur notre condition de mères, de ménagères.
- \* Pour rompre l'isolement de femmes âgées dans un monde qui n'exalte que la jeunesse.

Nous voulons avoir une base de lutte, un point de rencontre et de référence

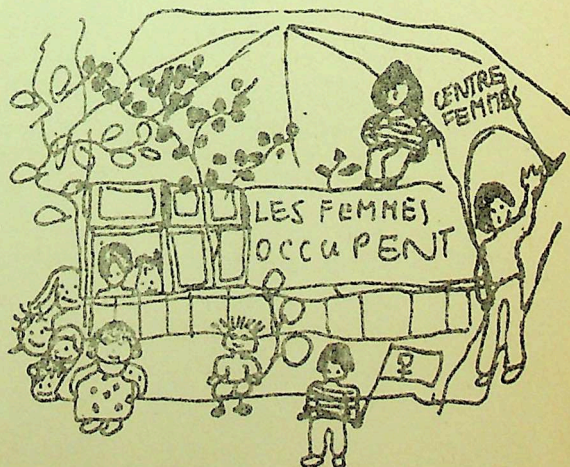
- \* dans la lutte contre les caisses-maladie qui veulent refuser de rembourser toute la médecine préventive, en particulier les examens de contrôle gynécologiques
- \* dans la lutte (jamais finie hélas) pour l'avortement libre et gratuit
- \* dans toutes nos luttes contre l'oppression.

Nous avons donc besoin d'un lieu central, permanent, accessible facilement à toutes les femmes.

Si vous soutenez notre action, si vous voulez y participer, si vous avez besoin d'un conseil, d'un renseignement, ou si tout simplement vous avez envie de boire un pot,

venez au 7, rue des Grottes, de 16h à 22h.

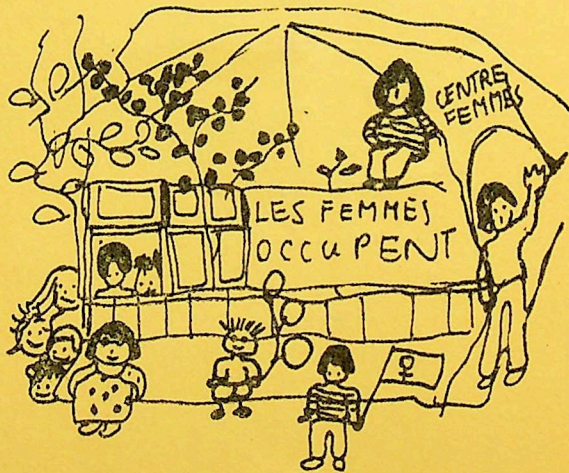
P.S. Le Centre Femmes est réservé aux femmes. Mais devant le bistrot il y a toute la rue où nous pouvons nous rencontrer hommes et femmes.



JOURNAL DE

# L'OCCUPATION

mai 1976



7 rue des Grottes,

L'OCCUPATION DU CENTRE-  
FEMMES CONTINUE

vener toutes ! Ensemble nous sommes fortes !

# ALLONS AU CENTRE FEMMES

## LE BISTROT

discuter autour d'un pot, y  
passer un moment, amener les  
enfants avec nous, s'y retrou-  
ver, faire de la musique, chan-  
ter, danser

F E Z Z E ? S E Z Z E F

Nous avons un fichier sur les gynéco-  
logues de Genève. Venez le regarder  
et y ajouter vos expériences pour  
pouvoir mieux les choisir, pour  
pouvoir mieux nous organiser face  
à eux.

♀ ♀ ♀ ♀ ♀ ♀

Pourquoi pas aller  
avec une amie  
chez le gynécologue,  
chez le pédiatre,  
chez le médecin,  
chez le dentiste,  
chez le juge,  
chez l'assistante social le  
chez le prof

ON SE FAIT MOINS AVOIR

L E Z Z E ? S E Z Z E F

Nous avons commencé  
le fichier sur les  
médecins de nos  
enfants.

Un test de grossesse coûte 5 francs.  
On sait comment obtenir un **avortement**  
légal le moins cher possible. Nous  
discutons aussi des différentes  
méthodes de contraception.

Il y a un coin  
pour les enfants

Les caisses-maladies viennent de décider de ne plus rembourser les examens de contrôle, en particulier le dépistage du cancer et l'examen gynécologique de contrôle. Nous organisons un refus collectif de payer ces factures.  
VENEZ - NOUS VOIR

Self-help - auto-examen gynécologique  
tous les mardis à 20<sup>30</sup> ouvert à toutes les femmes.

Les premières fois que nous nous regardons avec un spéculum avec l'aide d'un miroir et d'une lampe de poche, notre regard et nos têtes se réapproprient notre vagin, sa couleur, ses formes, notre col de l'utérus différent chez chacune, un peu curieux, étonnant ... Tout cela n'appartient plus au médecin ni à nos amis. Peu à peu nous démystifions le pouvoir et la puissance du gynécologue. Nous avons des exigences précises lors des consultations, nous avons un certain contrôle sur ce que nous propose le gynécologue.

Nous faisons des recherches sur les infections gynécologiques, sur notre cycle hormonal, en essayant des méthodes thérapeutiques alternatives. Nous mettons en commun nos expériences sur notre sexualité, nos méthodes de contraception, nos accouchements, nos avortements.



Comment faire pour commencer un DIVORCE ?

Il est possible de divorcer sans avocat en payant les frais du tribunal uniquement, 300 francs.

Nous avons des informations sur le statut juridique de mère célibataire, comment faire pour obtenir la puissance paternelle, comment se débrouiller pour avoir de l'argent. Nous parlons aussi de l'accouchement à domicile, en clinique et à la maternité et nous y préparons.

Permanence sur ces questions:  
Un Lundi sur deux à 20<sup>30</sup>.

Des chômeuses s'organisent en tant que femmes. Venez-les voir ici.

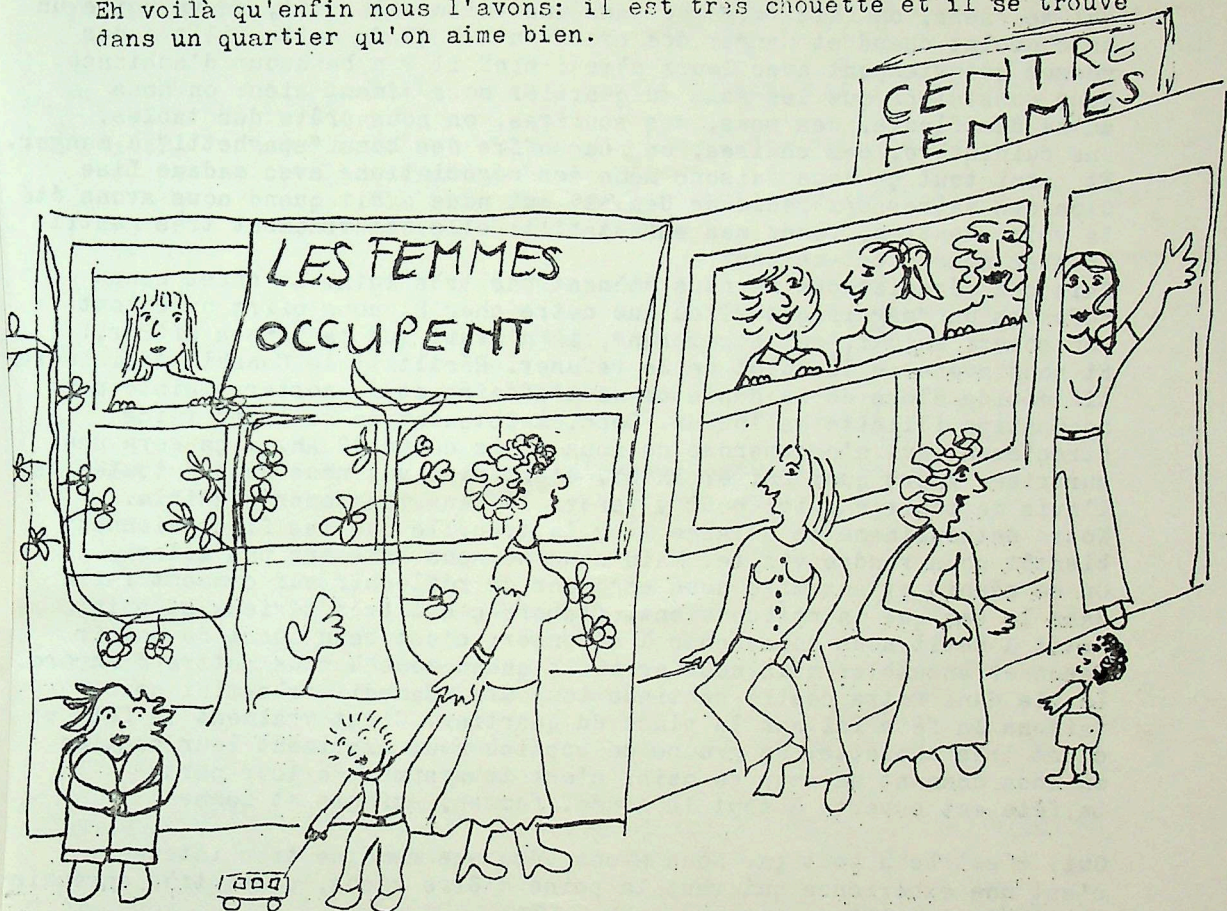
On passera des films sur les femmes faites par des femmes. Ce vendredi à 20<sup>30</sup>.  
Film des prostituées de Lyon



# NOUS



C'est midi du premier mai. Nous nous retrouvons à la gare: nous sommes une soixantaine. Il fait beau. Le soleil est aussi en nous: optimistes, souriantes, enthousiastes et en même temps un peu appréhensives nous partons toutes ensemble occuper NOTRE CENTRE FEMMES. Eh voilà qu'enfin nous l'avons: il est très chouette et il se trouve dans un quartier qu'on aime bien.



Mais comment sommes-nous réussies à l'avoir? Eh bien, nous l'avons pris. Comme ça tout simplement... et nous voulons y rester, au moins qu'on vient nous sortir.

Toute de suite nous commençons à le nettoyer et à l'aménager.

Je crois que nous n'avons jamais fait le ménage avec tant d'amour, même si le salaire ménager existe que dans nos rêves.

La vie dans notre centre est commencée.

Après tout ça nous avons envie de faire un peu la fête entre nous.

Deux filles font un petit spectacle de clown, on fait de la musique et on chante. Tout le monde est gai. Nous avons presque oublié que nous occupons: oui, nous sommes vraiment chez nous cette fois et c'est très chouette d'être ensemble ici.

Nous faisons beaucoup de choses: fichier de gynécologues et de pédiatres, tests de grossesse, self-help, discussions ( mères célibataires, caisses maladies etc.) nous passons un film vidéo, on fait notre chanson sur l'occupation, on chante, on fait de la musique, on bouffe, on dort, on fait des journaux mureaux pour informer les gens du quartier de ce qui se passe, on fait la garde dans une voiture la nuit, on va boire un chocolat chaud et manger des croissants à 4h du matin, il y a des gosses qui viennent avec leurs mères: bref il y a beaucoup d'ambiance. Nous constatons que les gens du quartier nous aiment bien: on nous amène des fleurs, des sous, des sourires, on nous prête des tables, une cuisinière, des chaises, on nous offre des bons "spaghetti" à manger... Et parmi tout ça nous faisons même des négociations avec madame Lise Girardin mairesse/mère de Genève, qui nous a dit quand nous avons été la voir: "entrez, venez mes enfants"!!!: elle est vraiment très gentille avec nous n'est-ce pas?

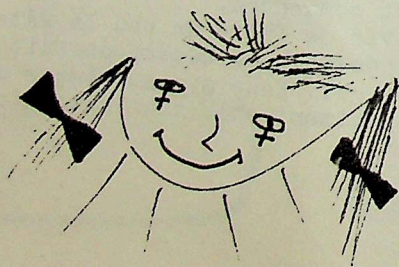
Mais ces négociations ne nous amènent pas très loin. En effet nous refusons un "magnifique" lieu que notre cher R. nous offre avec tout son coeur: eh oui, on le comprend, il n'avait que ça à nous offrir!!! Et nous avons eu le culot de le refuser. Résultat: le Conseil Administratif décide alors de se désister de l'affaire et de porter plainte pour occupation illicite de locaux. Donc, maintenant ce sont les flics directement qui s'occuperont de nous. Mais comment? Ah... ça sera une surprise. Alors quoi faire? Eh b), c'est vite vu, nous sommes toutes de l'avis de tenir dur ici pour y rester le plus longtemps possible. Notre enthousiasme se mélange avec la trouille que les flics viennent bientôt nous rendre visite. Mais nous ne nous laissons pas aller. On se réunit et ensemble nous essayons de réfléchir sur comment faire dans le cas que la police vient. D'abord c'est très sérieux et puis petit à petit nous commençons à déconner: c'est beau aussi de savoir déconner ensemble: mais nous arrivons quand-même à nous mettre d'accord. La vie dans notre centre continue toujours. Samedi après-midi nous faisons la fête ici sur la place du quartier. C'est vraiment la fête et c'est très chouette. Un groupe de copains nous expriment leur soutien en nous donnant un coup de main: c'est très sympa de leur part. La fête est ouverte à tout le monde, femmes, enfants et hommes.

Oui, c'est beau tout ça. Nous avons vécu une semaine très intense, c'est une expérience qui vaut la peine d'être vécue, c'est très enrichissant à tout point de vue.

Même si des fois c'était un peu fatiguant nous avons bien pris notre pied.

Nous décidons qu'à partir de lundi notre Centre Femmes fonctionne normalement. Il sera ouvert tous les jours à partir de 17h.

Et voilà que, finalement, nous avons notre Centre femmes et ça marche.



# HISTORIQUE DES DEMARCHES entreprises par le M.L.F pour obtenir un Centre Femmes

- 9 octobre 75 Le MLF écrit à la Ville de Genève pour lui demander un local à loyer réduit
- 20 oct. La Ville informe que la demande est à l'examen
- 28 oct. La Ville informe qu'elle ne dispose pas de locaux adéquats  
Le MLF fait une enquête rapide qui révèle que la Ville dispose de locaux vides.
- 5 nov. Un groupe de femmes se rend au bureau du conseiller administratif chargé de l'affaire et lui fait remarquer que des locaux disponibles existent, puisque la Ville vient d'en attribuer un à un club d'amateurs de billard et que l'enquête des femmes l'a aussi prouvé.
- 6 nov. Par une lettre datée du 4 nov.(!), la Ville demande au MLF de préciser ses vœux.
- 10 nov. le MLF précise.
- ATTENTE.....PATIENCE
- mi-févr. Pétition adressée à la Ville et lui demandant de donner une suite favorable à sa demande.
- 22 mars Remise de la pétition (1470 signatures) au Conseil municipal
- avril Le Conseil municipal informe le MLF que la pétition a été remise à la commission des pétitions.....
- 1er mai Lasses d'attendre, nous OCCUPONS!



# HISTORIQUE de l'occupation

- Le 1<sup>er</sup> jour : Grande fête sur le trottoir.  
Projection du film Miso-maso.  
18 h. assemblée générale
- Le 3<sup>e</sup> jour : Matin: 1<sup>ère</sup> entrevue avec Girardin. Nous lui remettons une lettre pour solliciter une entrevue avec m.Raisin, responsable de Loyers et Redevances, et M.Ketterer, responsable de l'aménagement des Grottes. Girardin nous donne rendez-vous pour le lendemain à 9 h. 30  
19 h. A...G...
- Le 4<sup>e</sup> jour : 9h.30 2<sup>ème</sup> entrevue avec Girardin. Elle nous propose des locaux au 5, bd St-Georges, qui seront mis à notre disposition dès que le Pdt, qui les occupe provisoirement aura déménagé dans ses nouveaux locaux. Mais après renseignements, le Pdt ne déménage qu'à la fin de l'année.  
16h.30 Conférence de presse.  
18h. A...G...: on décide de rester là tant qu'on n'a pas d'autres locaux.
- Le 5<sup>e</sup> jour : Matin: 3<sup>ème</sup> entrevue avec Girardin. Elle affirme que nous devons EVACUER le centre d'ici jeudi 18h. En même temps, elle nous fixe une nouvelle entrevue avec M.Raisin (et Ketterer) pour envisager un bail pour la période transitoire soit aux Grottes, soit ailleurs.  
18h. A...G.....
- Le 6<sup>e</sup> jour : Matin: 4<sup>ème</sup> entrevue avec Girardin. Elle nous propose un local 5, bd du Pont-d'Arve.  
16h. visite du lieu qui s'avère : Minuscule Dangereux Sans sanitaire Dégueulasse.  
18h. A..G.....: nous refusons ce local. Nous portons une lettre à Girardin pour lui annoncer notre décision. Nous lui proposons un rendez-vous vendredi à 10h. pour qu'elle voie elle-même ce dépotoir actuellement attribué à la voirie.  
*Elle ne vient pas au rendez-vous....*  
Ça continue tranquillement.
- Le 7<sup>e</sup> jour : fête de soutien à l'occupation. On passe le film sur la lutte des prostituées en France. *La Ville porte plainte contre nous.*  
20h. A.....G.....
- Le 8<sup>e</sup> jour : Ça continue toujours.....

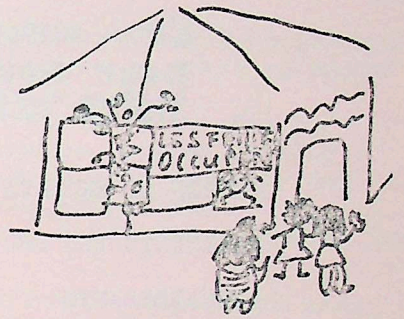
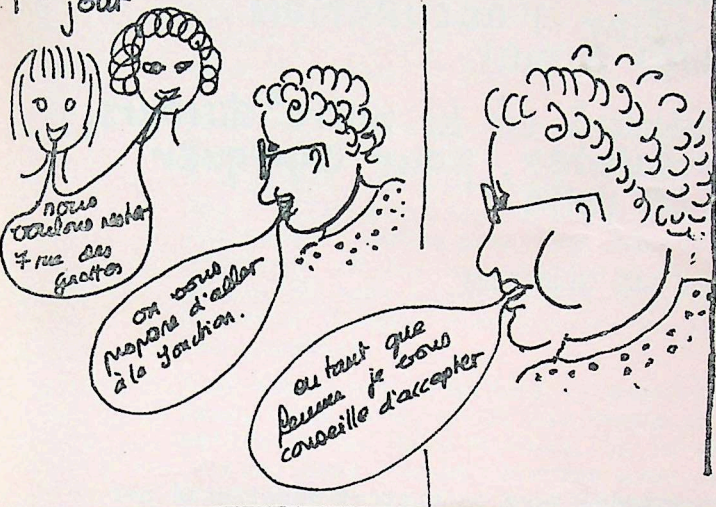
1<sup>er</sup> jour  
 00  
 nous  
 2<sup>e</sup> jour  
 nous  
 3<sup>e</sup> jour  
 00  
 4<sup>e</sup> jour  
 00  
 5<sup>e</sup> jour  
 00  
 6<sup>e</sup> jour  
 00  
 7<sup>e</sup> jour  
 00  
 8<sup>e</sup> jour  
 00  
 9<sup>e</sup> jour  
 00  
 10<sup>e</sup> jour  
 00  
 11<sup>e</sup> jour  
 00  
 12<sup>e</sup> jour  
 00  
 13<sup>e</sup> jour  
 00  
 14<sup>e</sup> jour  
 00  
 15<sup>e</sup> jour  
 00  
 16<sup>e</sup> jour  
 00  
 17<sup>e</sup> jour  
 00  
 18<sup>e</sup> jour  
 00  
 19<sup>e</sup> jour  
 00  
 20<sup>e</sup> jour  
 00  
 21<sup>e</sup> jour  
 00  
 22<sup>e</sup> jour  
 00  
 23<sup>e</sup> jour  
 00  
 24<sup>e</sup> jour  
 00  
 25<sup>e</sup> jour  
 00  
 26<sup>e</sup> jour  
 00  
 27<sup>e</sup> jour  
 00  
 28<sup>e</sup> jour  
 00  
 29<sup>e</sup> jour  
 00  
 30<sup>e</sup> jour  
 00

Le 5<sup>e</sup> jour

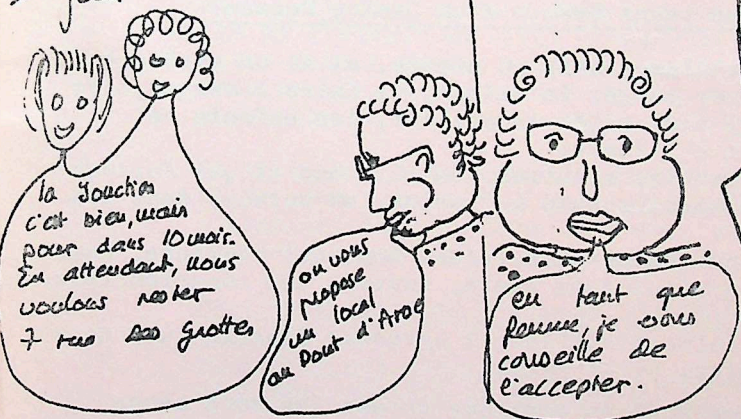
HISTORIQUE de l'occupation

# Les negociations avec Madame Lise Girardin ... "en tant que femme(s)"...

1<sup>er</sup> jour

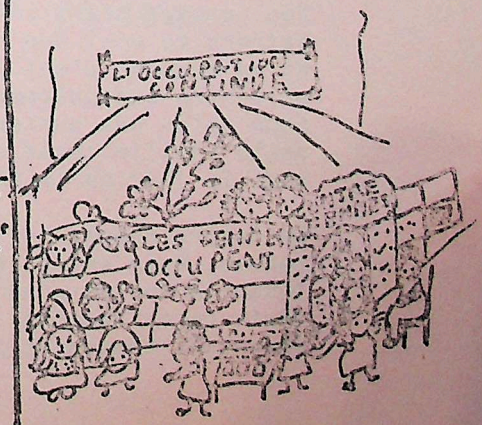
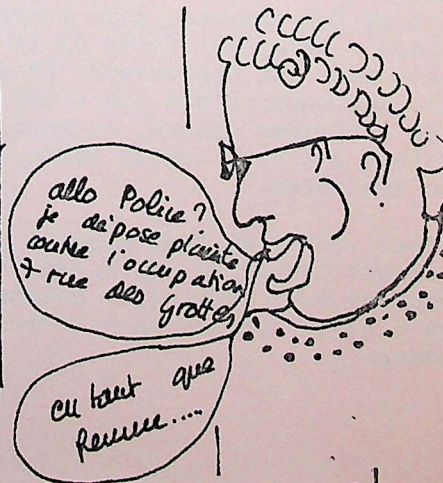


2<sup>ème</sup> jour



3<sup>ème</sup> jour

Madame,  
5 bd du Pont d'Arce  
c'est trop minuscule  
et trop dégeulasse.  
Nous restons 7 rue  
des Grottes.  
Salutations



... etc... etc...

Nous avons fait une fête, sur la place des Grottes, devant le centre-femmes occupé; nous étions des centaines, femmes, hommes et enfants pour soutenir et fêter l'OCCUPATION. C'était samedi 8 mai.

Nous avons préparé et lu notre discours, pour nous présenter, pour expliquer notre lutte. Le voilà :

FEMMES ET ENFANTS DE TOUS LES QUARTIERS

HABITANTS DES GROTTES

SYMPATHISANTS

Le 1er mai, nous sommes entrées dans ce bistrot désaffecté par nos propres moyens pour en faire un CENTRE FEMMES.

Pourquoi est-ce que nous avons besoin d'un Centre Femmes?

- c'est nous qui travaillons gratis au ménage, et si on arrêtait de laver les habits, de ranger la maison, de faire à manger, les hommes ne pourraient plus aller travailler, les enfants ne pourraient plus aller à l'école;
- c'est nous qui recevons les salaires les plus bas et qui faisons les travaux les plus abrutissants à l'usine, au bureau, dans les grands magasins;
- c'est nous qui faisons les enfants, c'est nous qui avortons, nous qui allons chez les gynécologues chers, souvent peu consciencieux, toujours méprisants;
- c'est nous qui nous faisons siffler et agresser dans la rue, nous qui nous faisons violer.

C'est en discutant entre nous en tant que femmes que nous avons découvert combien nous étions exploitées et opprimées, de manière tout à fait particulière.

Nos ennemis c'est l'état et les patrons, mais souvent l'Etat et les patrons ce sont des hommes - exception faite de la Girardin.

Et au ménage, c'est les hommes qui commandent. Et si nous voulons un centre exclusivement pour nous, c'est que c'est seulement entre nous qu'on ose parler de certaines choses, du mari qui nous bâte, de la famille toute entière qui nous traite comme une esclave, sauf le jour de la fête des mères.

Le Centre Femmes doit donc rester un lieu réservé uniquement aux femmes. Mais entre le Centre femmes et le bistrot du Tunnel, il y a toute la rue où nous pouvons nous rencontrer hommes et femmes, et toute cette semaine, on a passé des heures entières à discuter ensemble, hommes et femmes.

Le moment n'est pas encore venu où hommes et femmes peuvent se trouver partout ensemble sans que les uns écrasent les autres, mais ça viendra. Et on n'aura pas toujours besoin d'un centre femmes. Pour le moment, le Centre Femmes nous est absolument indispensable, et tout de suite. Les hommes n'y entrent pas et l'Etat n'y touche pas. Et nous faisons ce qu'il faut pour ça, dans la mesure de nos moyens.

Pour obtenir ce Centre Femmes, nous avons discuté poliment pendant 6 mois avec la ville, sans aucun résultat. Nous en avons eu marre d'attendre, et nous avons pris ce que nous voulions. Toute cette semaine, nous avons discuté avec la ville afin de régulariser notre situation dans ces locaux ou pour en obtenir d'autres. Jeudi, la Girardin a eu le culot de nous proposer des locaux où sont actuellement entreposées des poubelles. Girardin tu nous prends pour des poubelles, mais nous ne sommes pas des gourdes!

Nous avons invité madame la maire à venir revoir ces locaux avec nous, mais elle.. n'est pas venue au rendez-vous où elle aurait dû mettre le nez dans ce caca, on la comprend. Après la visite des locaux, nous sommes revenues avec des taches sur nos robes et les mains toutes noires. Dans la Suisse du 8 mai nous apprenons que le Conseil Administratif a porté plainte contre nous. Ca signifie que dorénavant, c'est la police qui va s'occuper de nous. Comment, on n'en sait rien et peut-être que les flics ne le savent pas non plus. Ils se trouvent en effet devant le délicat problème de devoir nous faire sortir de ces locaux, par la force, les femmes fragiles que nous sommes, accompagnées de nos seules enfants, soutenues par la sympathie de tout ce quartier.

La ville n'a donc pas été capable de nous trouver des locaux décents, ni de nous accorder un bail provisoire et limité dans ces locaux à l'abandon. Nous restons donc ici, et nous ne sortirons pas aussi facilement que nous sommes entrées.

Tous ceux qui sont d'accord que "mieux vaut un tu l'as que 2 tu l'auras,  
tous ceux qui soutiennent notre manière de faire,  
tous ceux qui ont la volonté et les idées pour nous aider à résister,

VENEZ .... VENEZ .... VENEZ.....

# Poème et Chansons

chaleur - chaleur - beaucoup de chaleur  
la tienne - la mienne - la nôtre  
chaleur de femme

angoissée je suis arrivée  
souvent je le restais  
je me suis dégonflée, sans honte  
je crie : j'ai peur

toi femme triste, je te prends dans mes bras  
admettant ma solitude  
j'admire ton éclat de rire, ton clin d'oeil malin, ton geste moqueur,  
émue de ta caresse sincère

heureuse je me sens portée par vous toutes  
volant dans un champs de fleurs  
nageant dans notre musique  
dimensions dissoutes




it's just a day, like any other day,  
it's just a time, like any other time  
but now the doors have opened themselves  
no more struggle, no more pain

and there is joy, joy warmth and love  
and there is freedom among us women  
we talk and laugh, we cry and love,  
we are together, women in love

we took a house, we made it ours  
we filled it up with colors and flowers  
and now we work, we meet and fight  
we took a house, we have a home

Roswell



SUR UN AIR 

## DE TANGO ...

LE PREMIER MAI  
ON EN A MARRE  
DE DEFILER  
TOUJOURS PEINARDS  
POUR NOUS LES FEMMES  
L'OPPRESSION DOIT FINIR  
DES PATRONS Y EN A MARRE

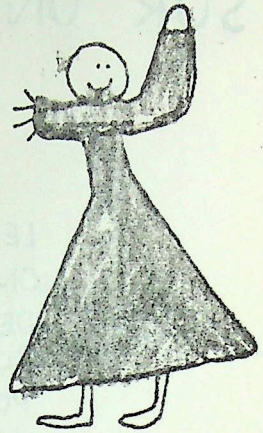
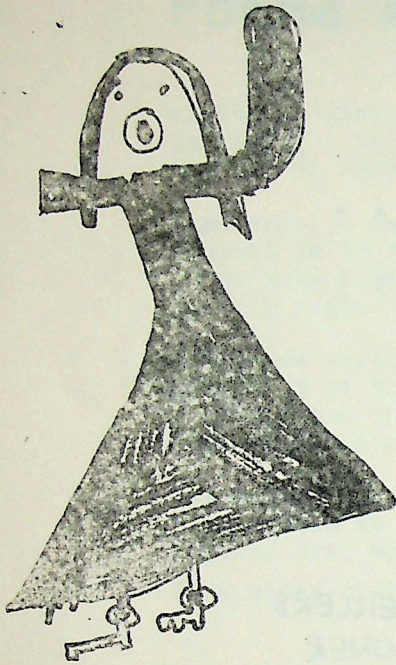
ALLONS MESSIEURS LES CONSEILLERS  
DEPECHEZ - VOUS DE NOUS DONNER  
CE CENTRE FEMMES QUE NOUS VOULONS  
ET VITE . SINON NOUS OCCUPOUS

MAIS COMME NOUS SOMMES PRESSÉES  
ON Y EST DÉJÀ  
ET C'EST LE PIED D'Y DISCUTER ET D'Y DANSER

ALORS VOILA CE CENTRE FEMMES  
EST OCCUPE  
ET NOUS AVONS LA FERM' INTENTION D'Y RESTER

LE PREMIER MAI  
NOUS ON OCCUPE  
ON NE VEUT PLUS  
ETRE LES DUPES  
DE CES MESSIEURS  
LES HAUTS PLACÉS OLE  
LA LUTTE CONTINUE





- LES ENFANTS QUI FONT LA GRÈVE  
DANS L'ÉCOLE. LA MAITRESSE EST  
PARTIE DANS LA MAISON BRUNE OÙ  
IL Y A MILLE RATS ET MILLE SOURIS.  
VOILÀ C'EST FINI!

LAURE 5 ANS 11 MOIS

• LE LOCAL PROVISOIRE AU 5 bvd Pont d'Arve ...

Concours d'idées: A QUOI PEUT SERVIR CE GABION ?

Lise, tu nous prends pour des poubelles,  
mais nous ne sommes pas des gourdes.

c'est pour enfermer Girardin quand on  
l'aura enlevée...avec Raisin en haut.

cabinet? de confessionnal .

à échanger contre les bureaux et les appartements  
de Girardin et de Raisin.

les voies(x) de Raisin sont impénétrables.

ça pourrait servir comme chambre de silence où  
les deux "amoureux diplomatiques" puissent exprimer  
librement leur grand amour, puissent parler ou-  
vertement de notre Centre femmes, puissent vivre  
leurs moments les plus politiquement beaux de  
leur vie, et peut-être que finalement ils arrivent  
à nous filer un lieu provisoire pour nous parquer.

on dirait un WC

# Les murs du centre - femmes placardés...

PENSEES A MEDITER

L'aurait pas prendre les enfants du bon dieu  
pour des canards sauvages (une habitante  
des Grottes)

Où ya d'la gêne, ya pas de plaisir (Lise Girardin)

Ça ira, ça ira, ça ira! (la femme de Robespierre)

Oser lutter, oser vaincre! (Mao)

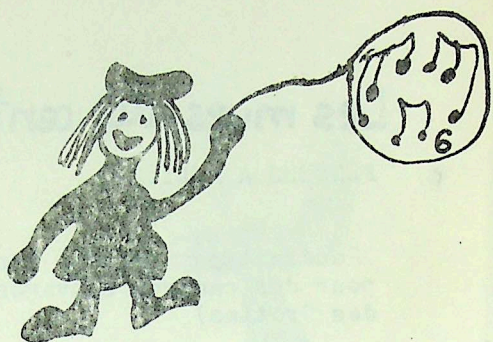
Mieux vaut un tu l'as que deux tu l'auras  
(Groupe salaire ménager)



Reçu par le facteur dimanche 9 mai à 29:37

"Mme Girardin et M. Raisin ont le plaisir de vous offrir  
ce petit cadeau pour la cérémonie d'ouverture de votre  
nouveau Centre Femmes."

# Chanson



Les filles doivent pas prê-ter aux gar-çons leur

cen-tre fem-mes mais les gar-çons doi-vent prê-ter leur


cen-tre hom-me aux filles i i

Charlotte.

5 ans et 11 mois.

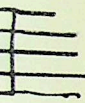
# • OCCUPER, POUR MOI...

8



Pour moi, occuper un centre femmes n'est pas simplement un coup d'éclat pour accélérer les négociations avec la ville. J'ai été, pendant toute la période de l'occupation, tiraillée entre l'idée qu'il fallait négocier, qu'il fallait être "réalistes" et "tactiques" et l'idée que le centre femmes on se l'était pris, un point c'est tout: que les choses on ne les demande pas, on se les prend.


L'occupation je ne l'ai jamais faite et vue comme un "moyen de lutte"; à certains moments je réalisais que ce que j'aimais ce n'était pas le centre femmes en soi, mais l'occupation du centre femmes, l'occupation du bistrot des Grottes.



Ce que j'ai aimé c'est la transgression, c'est le fait de me mettre hors la loi, c'est le fait de ne plus respecter les règles. C'est la force qu'on a découvert d'avoir.

Les diverses démarches entreprises avant l'occupation ne m'ont rien appris sinon confirmé que notre force vient de la lutte ouverte et non pas des pétitions. Surtout un moment de lutte comme ça crée des rapports et une solidarité nouvelles entre nous, entre nous et les autres femmes de la ville. Je crois que je me rappellerai longtemps de ces moments: c'est magnifique.

La pétition, maintenant qu'on occupe, prend tout un autre sens, et ça nous sert. D'accord.

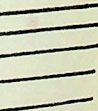


Occuper, pour moi, c'est se prendre. Ce n'est pas montrer qu'on veut un centre femmes, c'est affirmer matériellement qu'on a pris ce qu'on voulait. Ce n'est pas la solution... "extrême"... c'est la seule solution.

En nous prenant un bistrot et un appartement (même s'ils ne sont pas en parfait état) qu'on aime bien, dans un quartier "chaud", nous ne pouvons pas ensuite dire qu'on est prête à payer un loyer.

Pour moi c'est complètement contradictoire.

Si nous occupons c'est aussi pour affirmer que nous ne voulons pas payer. Nous avons commencé une lutte plus large.



En tant que femmes, comme nous n'avons jamais été payées pour le travail que nous faisons à la maison je ne vois vraiment pas pourquoi on devrait payer à l'Etat ou à qui que ce soit un lieu où nous regroupes, donc un lieu de lutte.

Pour moi, se prendre le centre femmes c'est mettre en avant tous nos besoins et tous nos refus autour d'un besoin "limité", celui d'un local. C'est mettre en avant l'exigence totale de nous reprendre tout le pouvoir, toutes les choses qu'on désire, le refus de l'esclavage. Nous ne sommes pas une association bénigne qui ne demande que de l'aide pour continuer à faire du bien. Nous voulons, je veux au moins, déranger, nous voulons, je veux nuire.

Pourquoi le cacher; Nous sommes plus fortes que nous n'osons nous l'avouer.

Vittoria, le 4<sup>e</sup> jour...

# SEMAINE

## DU 10 AU 15 MAI

Au CENTRE FEMMES : 7 rue des Grottes, ouvert tous les jours des 16h.

DISCUSSION - INFORMATION à 20h.

Lundi : cancers - maladies  
mères célibataires

Mardi : self-help = auto-examen gynécologique

Mercredi : avortement

Jeudi : divorce

Vendredi : film sur les prostituées  
discussion prostitution et sexualité

Samedi : (garderie tout l'après-midi)  
médecins pour enfants (14h.)  
cinéma des Femmes (16h.)

18h. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE : bilan de la semaine.

Après : FÊTE



ON S'ORGANISE

ON SE PARLE

ON S'AMUSE

ON S'Y PLAÎT